

Journal 2009

du jeudi 15 janvier 2009 au jeudi 31 décembre 2009

Journal de Jean-François Peyret

www.tf2.re

jeudi 15 janvier 2009

Eh bien, continuons ! Pourquoi commencer par les derniers mots (tiens) de *Huis clos* ? Parce que je referme sur moi, comme justement on ferme une porte, les pages des précédents journaux, échantillons utilisés pour des manipulations académico-scientifiques (sic) ; il y a désormais, en effet, peu d'apparences que ces lignes seront lues par quiconque, à la différence des journaux précédents qui finirent par ne plus seulement me regarder moi.¹ Je commence l'année en retard ; j'écris ces lignes, à la mi-janvier (je sais bien que c'est sans importance), pour maintes raisons. D'abord j'hésitais à continuer ce travail (cette écriture a toujours eu pour motif, - cf. mon sens à moi de ce mot- des spectacles en cours, *in progress*, dirai-je puisque je me trouve à New York), et la tentation est forte de m'enfermer dans le silence, un silence que je ne romprai plus qu'avec moi-même. Cela aurait plus de gueule que d'encore radoter, surtout si je n'ai rien *in the plate* (*sur le feu* ?), les fichiers « matériaux et problèmes », étant vides. Ensuite, mais c'est la même idée, la formule me paraît un peu usée. Il faudrait trouver une nouvelle manière, sortir de l'ornière. Casser quelque chose. Trouver le moyen de rebondir, quel beau verbe, et l'idée de rebond ! Le ballon de la petite fille dont les rebonds fantasques me fascinaient. La seule vraie révolution pour moi serait que le journal gagne en intimité. Mais j'ai des préjugés contre. Je ne sais pas ou plus parler de moi, tout ce que depuis des années j'écris ainsi au jour le jour porte témoignage de ma répugnance à parler de moi. Ou de mon impuissance. Les événements récents de ma vie m'ont fait me rendre compte de mon incapacité à me sortir de mes embrouilles, à m'en débrouiller, à m'en sortir. Parce que je ne veux pas leur donner représentation (donc quasiment existence). Ma vie m'importerait si peu ? Ou si je ne supporte pas les images ?

En attendant de trancher là-dessus, moments assez paisibles cet après-midi au Moma, l'esprit (cerveau) en alerte, regardant les œuvres en

¹ A des fins académiques, par-dessus le marché

cherchant, comme dans le temps, quelles idées elles pourraient éveiller en moi, pour le théâtre. Mais oui. Un bon signe ? Vous rigolez. En me baladant, je ne pouvais m'empêcher de caresser le désir d'écrire sans cesse tant qu'il y aura du papier, dit à peu près m2m². Écrire mais quoi ? S'atteler à un livre, pas nécessairement, ce serait là la nouveauté, consacré au théâtre, au mien surtout. Sortir des dérives : je dérive vers le théâtre depuis la littérature, et mon théâtre me permettrait en partie de dériver vers la littérature. Le mot de dérive me plaît. Un truc vicelard quand même. Si je n'ai écrit aucun de mes livres, c'est que je ne savais pas quoi écrire, aucun esprit d'invention, d'imagination du livre à faire (déjà dit mille fois). Ce n'est pas une mince affaire, une « légère partie », comme dirait m2m.

Demain je dois aller à Troy discuter avec les gens de l'Empac et visiter les lieux. J'improvise : je proposerais volontiers quelque chose autour de *Walden*. La cabane de Thoreau et celle d'Unabomber, un circuit fermé, court-circuit aussi. Lier les deux ? Un jour, quand je serai bien vieux, je réfléchirai sur l'importance qu'ont eu sur moi certaines lectures anglo-saxonnes faites dans les années 60. Je ne parle même pas d'Eliot, ou d'Auden, évidemment, mais aussi et dans le désordre, chronologique du moins, Dylan Thomas, Yeats ou Pound, mais aussi, dans la foulée, Emerson et Thoreau, et j'oublie les dramaturges, et j'éviterai de revenir une fois de plus sur le cas Bellow, le raton laveur.

dimanche 18 janvier 2009

Visite vendredi à l'Empac. Moyens impressionnants pour quelles fins ? Bâtiment d'architecte. Un auditorium de 1200 places (bois et beaux fauteuils en cuir, mazette), un théâtre 4-500 places, on ne peut plus traditionnel, -mais le rapport scène salle doit être bon-, deux studios bien équipés, -c'est là que je me verrais-, salles de répétitions, le tout avec

une technique de haut niveau. Dans un méchant restaurant polonais, je parle à Hélène de la cabane de Thoreau, et de l'opération que nous pourrions mettre en place. Je mets beaucoup de bonne volonté à proposer quelque chose, comme pour être irréprochable, mais aux yeux de qui ? Pour qu'on ne dise pas que je paresse, tempore, atermoie. Je me fais lanterner, c'est tout. En fait, je ne me la coule pas douce du tout. Ça se dirait : se la couler amère ?

Retour à toute pompe cette nuit, vent arrière de 400 Km/h, des pointes pour le Boeing, proches de la vitesse du son, le capitaine très fier, six heures du matin à Orly sous la pluie, aéroport encore fermé. Depuis un peu sonné.

lundi 19 janvier 2009

Je repense aux pestaculets vus à NY (Festival "Under the radar"). Rien n'a retenti en moi ; je n'ai rien retenu non plus. Mais c'est que je me fous du théâtre. Bricolage amateur, j'ai trouvé. Indigence intellectuelle, geste artistique pauvre. Eux ne risquent pas de rendre leurs spectateurs plus idiots en sortant qu'ils n'étaient en entrant comme ma tutelle (sic) me l'a reproché.

Les gens s'aiment à travers les comédiens, à travers certains comédiens populaires. Le cinéma peut offrir cela, le théâtre ne le peut plus. Le culte des acteurs, narcissisme des spectateurs continué par d'autres moyens. Frustration garantie.

Rien de pire que quelque chose qui ne peut prendre forme, pire qu'une débandade, qu'un fiasco, que l'impuissance à bander.

—voire.

Non-vie de l'informe, surtout artistiquement.

Croyance et superstition. Croyance et conviction. On peut acquérir une conviction. On n'acquiert pas une croyance. Comment ça s'attrape, la croyance ? On se met à croire. Subrepticement ou d'un coup d'un seul, foudroyé derrière un pilier d'église (une cathédrale, c'est encore mieux). La conscience n'y a pas trop sa part. La délibération non plus. Dieu merci.

Je lis dans *Nature* (ma prière du matin) que d'aucuns considèrent l'imagerie cérébrale comme une espèce de phrénologie moderne, une escroquerie. Ça me plaît. Certains scientifiques *oversell* leurs résultats. Si je comprends bien, on est incapable d'analyser correctement les données fournies par l'imagerie. Cela concerne surtout les neurosciences sociales ? Naïveté de la "photographie d'intérieur", comme dit Alain.

Déjeuné avec Dominique Hervieu. Je donne le change : qui croirait que je suis complètement à plat : je parle EMPAC, Avignon, Chaillot, Thoreau... Opération survie. Et alors, cette disparition, la mienne, ? Du flan ? Je suis dans ma cage sur le flanc, ce n'est pas tricherie.

Le rêve de Thoreau contre la réalité, les réalités de la science et de ses conséquences : la prolifération nucléaire, le changement climatique, le trafic du vivant. Mais ne pas s'en tenir aux menaces.

Il faudrait que je sache ce qui me force, qui me forcerait à faire encore du théâtre. Je le dis de la manière dont Deleuze dit qu'on ne devient philosophe que si on est forcé à penser. La bonne volonté ne suffit pas. « L'élan d'un goût », comme dirait encore Deleuze à propos du fait de penser, ne suffit pas non plus. Je n'ai toujours travaillé que contraint et forcé. Mais la nature de cette contrainte (et de cette force) peut avoir changé. Maintenant il faudrait que je me force vraiment.

À propos de Deleuze, un cauchemar : je suis obligé de relire le livre d'Adam sur la bêtise, qui est un des livres les plus bêtes que j'ai lus, et qui tombe dans le panneau dénoncé par Deleuze qui dit que la bêtise n'est jamais celle d'autrui (en fait la question de la bêtise n'est pas tant

empirique que transcendantale). Empiriquement, il est préférable de penser qu'elle est toujours la mienne.

Nuire à la bêtise : tâche de la philosophie ? Il semble que la comédie y soit mieux parvenue. Surtout quand elle brocarde la bêtise des philosophes. Aristophane.

Nuire à la bêtise : et moi qui rends mes spectateurs idiots.

Pour la sauterie aixoise sur la métamorphose, ressortir une fois de plus la citation de Nietzsche, Nietzsche encore : « Au fond le phénomène esthétique est simple ; on est poète pour peu qu'on possède la faculté de voir sans cesse un spectacle vivant et de vivre entouré d'une cohorte d'esprits ; et pour peu qu'on ressente l'envie de se métamorphoser soi-même, de vivre et d'agir par d'autres corps et d'autres âmes, on est dramaturge. » (NDT 61)

À part :

Deleuze influencé par les *Recherches philosophiques sur la nature de la liberté humaine* de Schelling.

« Pour encourager l'homme à aspirer de toutes ses forces à la lumière, nous ne connaissons *pas de stimulant plus puissant* que la conscience de la nuit profonde d'où il a surgi à l'existence."

(in *Essais*, trad. S. Jankélévitch, Paris, Aubier, 1946, p. 248.)

J'aime cette nuit profonde. Elle est plus certaine que la lumière.

mardi 20 janvier 2009

Silence (le mien) depuis le retour des Etats-Unis. Se reprendre : je me reprends, tu te reprends, il se reprend, nous nous reprenons... Difficile à conjuguer. Silence et insomnie (c'était déjà pas fameux là-bas). *Jetlag* ? Macération dans ma cage.

L' idée de domination de la nature dans l'esprit même du monothéisme ? S'aimant et se connaissant en Dieu, le sujet s'excepte de la nature. Connaître la nature, c'est déjà la dominer. Pourquoi déjà ? Toujours la même rengaine. Est-ce que je sais encore pourquoi ça m'intéresse, pourquoi au plus noir de ma dépression, je pensote quand même à ces sujets, sans même aucun projet à la clé ?

À propos de connaissance de soi, d'où vient que depuis des années, -depuis quand, au juste ?- les notations intimes ont disparu des journaux ? Je ne l'ai jamais vraiment décidé, mais il m'importait davantage de faire état, de « tenir le rôle » des événements de ma vie intellectuelle tournée vers le théâtre à faire (dit comme ça !), mais je me demande aujourd'hui ce que peut signifier, si signifier est le bon mot, une telle ignorance, une telle décision d'ignorer. Du coup, je suis bien en panne, bien en peine et je ne sais plus qui je suis ou plutôt ce que je fais ou dois faire. Il demeure que ma petite vie m'intéresse assez peu, mais me gâche pourtant la vie. Mais je ne vois pas comment mes petites misères pourraient faire leur retour dans ces pages. Je continue à haïr l'introspection, et j'aime mieux vivre sans y penser, sans délibération ni réflexion, préalable ou a posteriori. Évidemment quand on tombe sur un os... Mais écrire mes embarras me permettrait d'en sortir ? Pas sûr.

État de la science : ce qu'a Obama a *in his plate*. Un inventaire. Le tour de la question.

Sur l'aventure de la science occidentale, voir pour le contraste : Joseph Needham, *Science et civilisation en Chine. Une introduction*. 1995

Soirée italienne : je vais voir au cinéma *Il Divo* (on n'en apprend pas beaucoup sur Andreotti, mimiques d'acteur, front et oreilles quasi-frankensteiniens, c'est tout, pas d'enquête, il semblerait, pas d'investigation) et pour finir la soirée et la racheter, sur mon ordinateur, les *11 Fioretti de François d'Assise*. On y aperçoit Claire, plus jolie que les

petits oiseaux. Je ne sais que penser de la chose, mais je suis gagné par une émotion étrange, que je reconnais mal, qui n'est pas cinématographique. Maintenant est-ce que cela vaut les fresques de Giotto ? Il semblerait, il faut que je vérifie, que Rossellini a pris de vrais Franciscaïns comme acteurs. Impressionnants. Il se dégage une drôlerie de l'ensemble. Il fallait vraiment que François y croie. Mais on se dit aussi qu'il a compris que ce ne serait pas facile. Pas de mysticisme dans tout ça. De l'autorité. De la grâce, bien sûr, mais parce qu'il y a de la pesanteur. La vie matérielle, les conditions météorologiques : la pluie du début (moi qui aime la pluie dans les œuvres d'art), la neige, la boue.

mercredi 21 janvier 2009

Toujours l'insomnie. Je continue cette nuit ma soirée italienne avec Léonard et Machiavel dans le livre de Boucheron, auquel j'ai du mal à accrocher (je ne sais pas où il se *pass*e, ce livre) malgré mes affinités avec les personnages (un surtout).

Ne pas parler de soi : parce que c'est sans intérêt ou bien parce qu'on ne veut pas voir la vérité en face, qu'on est incapable de se voir en peinture. Ce serait lié à la honte d'être ce que je suis. Faire face au désastre. Regarder en face son néant. Comment se rendre à sa propre évidence ?

La forme, qu'est-ce que la forme ? Le travail de la forme : j'y pensais en regardant *Full Fathom Five...* de Pollock. Prendre les déchets, les débris dans autre chose, dans la pâte de la forme...

Il y a sans doute très peu de spectacles nécessaires. J'essaie de me reprendre comme je ne cesse de le dire à propos d'autre chose. Mais se reprendre, ça veut dire quoi ? Que socialement je tâche d'exister encore un peu (même en plus petit) comme homme de théâtre, sinon c'est la mort. Et si je ne fais pas de théâtre, plus rien sur quoi écrire. Trente zéro.

Ma vie est un mauvais roman, pour faire une méchante variation berliozienne. Je récapitule : je touche le fond à NY. On ne peut plus continuer ainsi, c'est ma seule évidence. Qu'est-ce que j'ai fait à NY sinon de prendre conscience aiguë de mon désastre, de mon néant. Perte de vitalité. Avantage dehors.

De quoi nous accommodons-nous ? Je m'accommode de pas mal de choses, d'avoir tout raté, par exemple. Délicieux de n'avoir plus rien à faire. Une affichette dans la salle d'attente ORL de Cochin : « Arrêt cardiaque ». Au dessus : « Urgences vitales ». Jeu et set.

jeudi 22 janvier 2009

La une d'une revue de vulgarisation scientifique ; « comment votre cerveau gère votre sexualité » ou quelque chose du genre. L'inverse est également plausible. Mais le sexe, c'est encore le cerveau, d'accord.

Dialectique et raison tragique : d'un mal peut sortir un bien. Réalité : d'un bien peut sortir un mal. Les vraies ruses, et diaboliques, de la raison. Il y a comme ça des formules qu'on doit remettre sur leurs pieds : la doctrine de Marx est toute puissante parce qu'elle est juste.

—elle a été juste parce qu'elle a été toute puissante.

—elle a été juste tant qu'elle a été toute puissante.

Mais d'où tenait-elle sa puissance ?

Idéologie. Que serait un travail sur l'idéologie libérale dont nous avons été intoxiqués depuis la fin du communisme ? Faut-il aller jusqu'à lire Ayn Rand ? (cf. www.aynrand.org). De ses deux best-sellers, *The Fountainhead* (1943) et *Atlas Shrugged* (1957), seul le premier a été traduit en français, et apparemment assez tard : *La Source vive* (1997).

Art et science (technique aussi) : transferts de technologie des USA vers l'URSS au cours des années 30. Comme mot d'ordre : « les soviets plus la

technique américaine ». La construction du gigantesque complexe industriel de Magnitogorsk fut conçue et supervisée par des ingénieurs américains. Le joli dans cette affaire, c'est que ces transferts furent financés par des œuvres du musée de l'Ermitage... (voir, peut-être, Susan Buck-Morss, *Dreamworld and Catastrophe. The Passing of Mass Utopia in East and West*, MIT Press, 2000).

vendredi 23 janvier 2009

J'ai commencé à *Re : lire*, mais lentement, *Walden*. Une sympathie immédiate pour ce livre, (sans empathie pour celui qui parle) pour son écriture plus que pour ce qu'il dit, malgré son caractère vieillot (la traduction ?). Une solitude à la Montaigne, bien que différente, plus infantile, disons, et cette (fausse) humilité : je n'ai que moi pour objet d'étude et pour objet d'expérience. Il va de soi que l'écriture vient de soi. Je n'aurais, moi, pourtant pas eu le courage de poser la question, radicale s'il en est, de savoir ce qui m'est nécessaire. Se réduire au nécessaire. Mais que fait-on, à ce compte, du désir ? On ne peut réduire l'homme à la nécessité, à ses besoins primordiaux, impérieux. Thoreau n'est jamais nécessaire. Ou quand on entre dans la logique de la survie, on ne parle pas de la vie. Pour Thoreau, il s'agit bien de vivre, de la vie et de la vérité de la vie. Et il s'agit de vivre pleinement, pas au rabais, ne rien céder sur le désir de vivre. Voilà que je me mets à faire des phrases. Mais le type qui fait sécession et va vivre dans la forêt, ce n'est pas quelqu'un qui *retourne* quelque part, à un état plus proche de la nature, et évidemment pas à l'état de nature, c'est quelqu'un qui va vers une expérience qui n'a rien de naturel, même si elle a la nature pour cadre, tant il est vrai que la vie en société a précédé l'hominisation et l'a probablement rendue possible, et pas le contraire. Aller dans les bois, c'est une idée d'homme socialisé, civilisé. Ce n'est aucunement un retour aux forêts. Un recours, peut-être. Autre chose : à l'instant, ma manière de formuler laissait entendre que Thoreau était un misanthrope ; ce n'est pas tout à fait juste.

Il reste que non pas retourner mais *aller* s'installer dans la forêt n'est pas un geste naturel à l'homme. Il y a peut-être derrière l'idée d'une récréation artificielle, mais pas un retour à ce qu'on connaîtrait déjà : par exemple, impossible de savoir ce qui est nécessaire à l'homme. Il n'y a pas d'homme rudimentaire, donc ce qui est nécessaire et suffisant à l'homme est l'objet d'une recherche dont l'expérience de la cabane fait partie. L'homme des forêts est une construction (somme toute très sophistiquée). Il n'y a pas de définition préalable de l'homme.

Recréation : ce fantasme de l'homme qui se suffit à lui-même, qui n'a (presque) pas besoin des autres, serait-il de la même famille que celui de l'auto-engendrement ? Filiation, génération, ou comment s'en débarrasser ? Se recrée-t-on dans la forêt ? Il ne s'agirait pas de renaître, mais de naître véritablement et tout bonnement de se créer. On efface la génération assurée par la mère ? (Thoreau proche de sa mère, disent les biographes, des comptes à régler ?) Et cette solitude n'est pas propice à la procréation, c'est le moins que l'on puisse dire, la procréation qui est pourtant le phénomène naturel par excellence. L'homme seul dans sa cabane a tout du monstre. Machine célibataire pour le moins. Donc, encore une fois, tout ça n'est pas très naturel. Pas de femme. On se régénère tout seul ? Autre fantasme larvé : une vie qui ignorerait la dette, dette empoisonnée sans doute comme l'est le cadeau de la vie, envers la mère, comme celle due aux générations passées. Être ce que nous voulons ou avons décidé d'être. Ce retour (faux) dans la cabane n'est pas une entreprise modeste. Il y a de l'hybris tout autant que dans le projet prométhéen symétrique et opposé.

Thoreau parle de Darwin assez tôt : « une génération abandonne les entreprises d'une autre comme des vaisseaux échoués. »

« Sur tout ce qui a été fait, j'écris *nihil*. » Je me demande ce que Maïakovski entend par ce « tout ce qui a été fait ». Je ne fais pas le joint

avec ce que je vais dire maintenant, mais il est vrai que cela me vient après avoir cité cette phrase que je ne suis pas certain de bien saisir : je me dis que je sortirais peut-être de mon embarras (le mot est faible) si je parvenais à reprendre langue avec la réalité de ma vie. Mais je suis tout étourdi, et si je me mets à faire des formulations/représentations de ma vie, je suis sans doute encore plus foutu. Ou alors coup du logos : j'en reviendrai vite à des positions de bon sens, celui qui crève les yeux. Je n'ai pas besoin d'en dire plus.

dimanche 25 janvier 2009

Les soviets plus l'électricité, suite. Baudelaire citant Louis Ménard (« Les dieux sont morts, car la foudre est à moi »), commente ainsi : « ce qui veut dire que Franklin a détrôné Jupiter. » (cité par Flahaut p.115)

Kant avait lié le fait que l'homme soit la fin (but final) de la création avec celui d'être en droit de soumettre la totalité de la nature.

Frankenstein, je n'y avais pas prêté attention, n'a pas eu seulement l'ambition de créer un être vivant mais un être rationnel. « J'ai, dans un élan de fol enthousiaste, créé de toutes pièces un être rationnel. » À utiliser. Être hors toute lignée.

lundi 26 janvier 2009

Le risque que l'on court à vouloir faire l'artiste, celui d'avoir au bout du compte perdu son temps, raté son coup, sans rémission. Tout est englouti dans l'oubli. L'oubli, c'est encore trop dire. Il n'y avait, si ça se trouve, rien à oublier, puisque rien n'était digne de mémoire.

Ne pas tomber dans le piège de l'intime. J'essaye pourtant, mais impossibilité d'évoquer même un cauchemar, comme celui de cette nuit

qui a gâché ma journée entière. Si je parviens à écrire un tant soit peu, comme ici dans ce journal, c'est pour me fuir.

Terminé le premier chapitre de *Walden*. C'est quand même un cas clinique. Quel célibat ! Et quel narcissisme ! Il faut surtout ne pas dépenser. L'arbre du besoin peut-il à se point cacher la forêt du désir ? (un peu ridicule). Pourquoi aussi cette attaque contre la philanthropie ? La dénoncer comme préjugé ? En tout cas, j'en viens à douter de la pertinence de *Walden* (ou Thoreau) comme matériau.

Solitude et paresse des voies ferrées entre le passage de deux trains. Pathétique.

« La meilleure part de ma mémoire est hors de moi. » (Proust)

mardi 27 janvier 2009

Cette difficulté à écrire sur soi, embarras avec la représentation, ce mensonge. Préférence qui va à l'immanence. Toute représentation sent sa transcendance, une instance transcendante. Faudrait-il creuser la question philosophiquement ? Bien incapable.

Journal : aucune valeur thérapeutique, l'écrit est en circuit fermé. La parole est adressée. Quand on écrit, il n'y a personne. C'est ce qui est beau. Jusqu'au 31 décembre dernier, les choses étaient un peu biaisées parce que je savais que ce que j'écrivais serait lu. L'alacrité, réponse à l'angoisse qui obture.

« Affamée de sexe et de mots » ; c'était qui déjà ?

vendredi 30 janvier 2009

Studiosité vs curiosité.

Je suis toujours ému par la photographie qui saisit la mort dans la vie.

Halte à Gratay après le jury à l'Ensatt, mercredi dernier. Les jeunes gens qui ne s'en sont pas trop mal tirés, les autorités qui sont étonnées de la manière dont ils sont venus à bout (à bout est exagéré) d'un texte aussi peu théâtral que *La Nouvelle Atlantide*. Que ce n'ait pas été un échec me rassure quelque peu ; ça change. Ce fut aussi, corporellement et matériellement, une rude épreuve : choucroute tiède « Chez Georges », brasserie comme on les aime, mais si assourdissante, chambres d'hôtel dans la banlieue lyonnaise, même pas retenues (bravo l'administration de l'école), course en taxi conduit par un chauffeur ivre mort ; chambre de motel, modèle handicapé, pas de moquette pour que le fauteuil roule mieux, carrelage glacé parce que le chauffage ne fonctionne pas, je dois dormir protégé par mon manteau, etc., taxi pas commandé le lendemain, et ensuite il faut écouter les bavardages du jury. Nicky très sobre de ce côté-là : n'a pas lu le texte, va essayer de s'en faire une idée, etc. Service quand même minimum. La veille, je lui ai parlé de *Walden* : cela semble le laisser indifférent... Tout se passe comme si notre collaboration n'avait jamais existé. Il ne parle que de son travail avec E, des années 70, dit « nous » à propos d'eux deux. Un peu désobligeant, non ?

Lyon. Je n'ai pas beaucoup aimé, non pas le travail, mais aller là-bas. L'inconfort, je crois que c'est l'inconfort de l'aventure qui m'a coûté le plus cher. D'un autre côté, est-ce que cela a fait bouger ma connaissance du texte ? J'aime bien l'épilogue programmatique du texte. Valeur de matériau. Il y a probablement une expérience à tenter à partir de Bacon. Mais en ai-je l'envie, le courage, le talent ?

Fatalité : on me laisse entendre que je pourrais être invité à faire une mise en scène à l'école. Moi qui voulais prendre ma retraite de pédagogue (quel mot !).

Autre fatalité : la Drac reculerait et serait prête à me laisser ma subvention si je réactualise mon projet.

—tu es comme un sale gosse. Tu prends sciemment ton public à rebrousse-poil. Un enfant de 9 ans verrait tout de suite ce qu'il faut faire pour se faire aimer du public. Car tu veux te faire aimer du public.

dimanche 1er février 2009 (rentré à Paris)

En descendant du train hier soir, je vais voir à Chaillot le spectacle de Marion Lévy. Je parle avec Claire A et Hortense A. Humiliation de mendiant. Ou mendicité humiliante, ou mendicité tout court ; ça suffit.

« Photographie d'intérieur » (suite). Voilà que j'apprends dans *Nature* que l'afflux local de sang dans le cerveau n'est pas nécessairement corrélé avec l'activité neuronale. Encore un peu du bon sens positiviste qui fout le camp. « Part of the fMRI signal is unrelated to actual brain activity. As well as the brain activity component, there is increased blood flow in less active regions of the brain in anticipation of their employment in the near future. » (Issue 7228) Le cerveau anticiperait (*thinks ahead*) : l'idée me plaît, je ne sais pas trop pourquoi.

Science et politique : il faudrait que je me renseigne sur ce que fait le JRC (*Joint Research Center*), composé de sept grands instituts (ou institutions ?) qui, avec son budget de près de 400 millions d'euros est responsable de la politique européenne scientifique et technique.

lundi 2 février 2009

Il faut appeler un chat un chat et un échec un échec. Reconnaître que *Tournant autour de Galilée* fut un échec, un vrai. Depuis la dégringolade ; aucune proposition.

Sonorités perdues d'objets quotidiens qui disparaissent. Pour la bande-son.

Électroacoustique : Simon Emerson.

Quand on n'a plus la main : *Walden*, la fausse bonne idée même. Mon irritation vient peut-être de la traduction, d'une désuétude grammairienne insupportable. Mais c'est évidemment la pathologie de l'auteur (quelle avarice de vivre) qui m'agace. Je tâche de retenir quelque chose de ma lecture, tout en doutant que le cas Thoreau m'intéresse vraiment, du moins suffisamment pour passer pas mal de temps avec lui. Je me souviens que Thoreau cite volontiers Ovide. La première citation, dans la traduction de Raleigh, jette un pont entre l'humain et le naturel (la pierre), pas innocent :

*From thence our kind hard-hearted is, enduring pain and care,
Approving that our bodies of a stony nature are. (12)*

Ce qu'il veut démontrer : que le prétendu progrès technique, ces améliorations apportées par les siècles n'ont eu que peu d'influence sur les lois essentielles de l'existence de l'homme. Mais que sont ces lois essentielles ? Il faut croire en une nature humaine ? Mais il évoque aussi l'idée de « l'ascension de l'espèce humaine ». Son idéal, le sage. Une vie plus frugale et plus simple que celle des pauvres.

Autre idée : il ne faut être qu'un passant dans la nature (il faut vraiment que je retrouve la version originale). Est-ce seulement le thème rousseauiste de l'artifice de la société ? Les hommes devenus les outils de leurs outils, la formule est de lui. Au passage : le christianisme comme méthode d'*agri*-culture.

Une façon aussi de nous bourrer le mou : une oie qui cacarde, et c'est « l'esprit du brouillard » qui se manifeste.

—si les hommes construisaient de leurs propres mains leurs demeures, et se procuraient la nourriture pour eux-mêmes comme pour leur famille, simplement et honnêtement, qui sait si la faculté poétique ne se

développerait pas universellement, tout comme les oiseaux universellement chantent lorsqu'ils s'y trouvent invités.

Donc il s'agirait de mettre à mal la division du travail.

—si j'ai l'air de me vanter plus qu'il ne sied, j'en trouve l'excuse dans ce fait que c'est pour l'humanité plutôt que pour moi-même que je crâne.

Vieille rengaine anti-intellectuelle : les étudiants devraient préférer la vie à l'étude, la vie, c'est mieux que les mathématiques. Je ne vois pas le rapport.

—comment la jeunesse pourrait-elle apprendre à mieux vivre qu'en faisant l'expérience de la vie.

Mais d'où tient-il cette notion, mieux vivre, qui n'est pas très naturelle ? Vivre, c'est vivre. C'est continuer à vivre.

Le télégraphe ? nous n'avons de cesse que nous ayons construit un télégraphe magnétique du Maine au Texas ; mais il se peut que le Maine et le Texas n'aient rien d'important à se communiquer. Ou bien : ce n'est pas l'homme dont le cheval est le plus rapide qui apporte les nouvelles les plus importantes, etc. On va plus vite à pied qu'en train, parce qu'il faut payer le billet, et que pour payer le billet, il faut avoir passé du temps au travail.

À la radio *Der Mann im Fahrstuhl* de Goebbels (disque ECM). La voix, c'est qui ? Silence, à titre personnel, si j'ose dire, mais l'œuvre déçoit. Facile ; mais c'était il y a plus de vingt ans. Et alors ?

mardi 3 février 2009

La même honte à écrire quelque chose sur moi que celle ressentie devant mes spectacles. Je me pue à moi-même (cela se dirait ?).

—non.

Je ne me suis pas réussi, et je n'ai réussi à personne. Claire qui me dit qu'il faut appeler un chat un chat, c'est-à-dire un échec un échec (cf supra). Depuis *La Génisse*, je dégringole. Soit. Et je persévère dans

l'humiliation en envoyant des mails de mendiant aux producteurs potentiels qui ne me répondent pas. Je fais comme si j'avais encore envie de jouer. Navrant.

Relatif : 628 euros par mois, pour beaucoup de vieux.

Il faudrait avoir quelque chose à abjurer. Comme Pasolini fait à la fin. Pasolini : pour moi le public est toujours intelligent, et comprend tout. Je pense la même chose. On a toujours tort contre le public, surtout au théâtre qui est un fusil à un coup. Le public, ou bien il ne comprend pas ou bien il n'est pas là.

Le public. La chute de Pasolini. Je sais bien qu'au mieux mon travail est bien gentil. Je n'ai jamais vraiment fait d'effet au public, sur lui. Un peu d'onirisme cérébral. Sens ? En marge : il fut un temps où j'avais le sentiment d'avoir un public ; cela a cessé quand ? À Gennevilliers avec *La Génisse* ? Maintenant ou depuis il y a du public, un peu, à Paris, et le public, par exemple, à Strasbourg, le public du TNS. Mais je n'ai plus de public. Je me demande si je veux, comme elle dit, être aimé et si mon dépit actuel vient du désamour des gens. Je crois plutôt que ce à quoi j'aspirais, c'était d'avoir un public, même modeste. Ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Le succès, c'est encore différent ; on peut avoir un public sans connaître le succès, celui-ci étant plutôt assuré par les médias et la reconnaissance institutionnelle qui va avec. Je parle du théâtre public. En somme, je dirais que j'ai eu un public sans jamais connaître le succès. C'est au bout du compte quand même difficile à avaler. Je me pose des questions qui n'intéressent pas du tout le public de théâtre ? Elles concernent éventuellement le lecteur du journal, le citoyen dans ses grands jours, le philosophe ou le scientifique.

Le papillon dans la toile d'araignée. Prénance de l'école et des blessures infligées jadis ; le modèle du bulletin scolaire. Comme homme de théâtre,

je n'ai jamais eu les félicitations, parfois les encouragements, un temps le tableau d'honneur. Maintenant, mention « à peine passable ».

Globalisation : « Faire autour du monde un chemin de fer profitable à tout le genre humain équivaut à niveler l'entière surface de la planète. » Thoreau.

Thoreau l'envers du prométhéisme. Le prométhéisme, c'est d'abord dire à l'homme qu'il est autre que la nature. Rentrer dans l'ordre de la nature, et hop ! à la cabane. De quel côté est le sublime ? Jules Verne et Thoreau. Comment, moi qui écris ce soir sur un ordinateur, bien au chaud, alors qu'il fait -4°C dehors, fais-je partie de la nature ? Ce qui tout d'abord me saute aux yeux est ce qui n'est pas naturel. Même mon corps est assez peu naturel, très trafiqué.

La domination de la nature, le productivisme et ses dégâts :

The evil that men do lives after them.

(Jules César, cité par Thoreau)

La main invisible du marché, l'autorégulation : mais pourquoi y aurait-il une providence qui veillerait sur l'économie.

Prolonger la vie (Bacon) : ce n'est pas parce qu'on allonge la durée de la vie qu'on raccourcit celle de la mort. (Lucrèce)

Ce journal, je le triche un peu depuis l'expérience Julie ; j'écris comme si j'allais être lu. Je me dupe donc moi-même. C'est aussi par désespoir : je me dis qu'il ne restera de moi que ces mots, ces pages. *Re : dupe.*

Mise en scène : c'est un métier de célébrer des chefs-d'œuvre ? Ou de les revisiter, selon un cliché à la mode ?

mercredi 4 février 2009

Descente en enfer. L'important, ce n'est pas l'enfer, c'est la descente. On descend toujours, on ne touche jamais le fond. L'enfer, c'est la descente.

Les mots peuvent-ils délier ?

Je ne serai même pas parvenu à construire mon petit palais inutile comme fit le facteur Cheval. Je veux dire que le théâtre que j'ai construit, fabriqué, n'est même plus une curiosité pour personne (ou pour quiconque ?)

Comment l'homme occidental (ou l'homme cartésien) a-t-il pu s'imaginer qu'il s'accomplissait dans le connaître, si la formule n'est pas trop écolière. C'est la vraie perte du souci de l'être. Ce n'est pas la technique. Mais la technique assure la souveraineté sur la nature, donc sur l'être. L'homme sort de la nature, et il doit la dominer non la vénérer. Nous revenons avec la pensée verte à une sorte de vénération de la nature. Comme si elle ne nous faisait plus peur. Culpabilité : nous sommes même comptables des catastrophes naturelles : s'il y a des tempêtes, des tornades, des ouragans, c'est la faute à l'homme. Il fallait faire son salut contre la nature, et même contre notre part naturelle ; désormais il faut sauver la nature dont on a abusé. *Hybris* encore ? Ou nouvelle croyance, au motif qu'on nous demande autant de croire que de savoir.

Foi et raison ; foi et culture. Benoît XVI et Olivier Roy. La foi sans la culture, c'est le fanatisme.

Moi, je suis un refroidi. Mais ai-je jamais été chaud ?

Déjeuner avec Dork. J'ai la faiblesse de ne pas être mécontent de l'intérêt qu'Élie, Laurent ou lui-même me portent. L'idée d'un entretien pour la publication des actes d'*Experimenta*. En trois temps : les questions par écrit, l'entretien, puis, de ma part, l'écriture d'un texte. Il faudrait que je

voie comment les impliquer dans l'affaire Empac. Dork me reparle de Raphaël Zarka et du travail qu'il a présenté à Oxford sur Sharp. Il faudrait aussi que je revienne et comprenne ce qu'il a fait autour de Galilée. J'apprends qu'il aime la phrase de Borges qui me paraît la moindre des choses, mais dont le goût, chez moi, à la différence de chez Borges, est un aveu d'impuissance : « C'est presque insulter les formes du monde de penser que nous pouvons inventer quelque chose ou que nous ayons même besoin d'inventer quoi que ce soit. » C'est par une forme de politesse que je n'ai jamais eu l'insolence d'avoir de l'imagination.

jeudi 5 février 2009

Hier discussion avec Pierre sur l'éventualité Empac. Une nature artificielle. Il me dit de regarder les travaux de Miguel Chevalier (galerie Numeriscausa, où ils font, Valère et lui, une exposition ces jours-ci).

Quel profit puis-je faire de la lecture d'un livre comme celui d'Olivier Roy, ou au profit de quoi je le lis ? Pour ma gouverne ?, puisque ce n'est pas pour faire théâtre ? Le risque de la lecture sans fin, littéralement et dans tous les sens.

Ce que je ne comprendrai jamais : le « saut de la foi », comme dit Karl Barth. Et souvent aujourd'hui le saut dans la foi est un saut dans le fanatisme (puisqu'il y a découplage avec la culture) voire dans la terreur. Si je comprends bien Olivier Roy, pour lui, ce débat entre raison et foi, qui suppose des circonstances bien tempérées et presque académiques, serait dépassé dans la perspective de la déculturation, et d'abord déculturation des textes sacrés. On parvient à cette situation curieuse qu'une religion est d'autant plus universelle, si on peut dire qu'elle est culturellement neutre (p.40)

vendredi 6 février 2009

Dîner hier avec Mathilde Monnier. Un peu flatteuse (elle me dit que j'ai le sens du théâtre...), cela me fait du bien. J'avais été l'écouter, ô courage, à l'université populaire du quai Branly (oui, oui, quarante personnes figurant ce soir-là le peuple) parler de son travail et de l'Afrique. La seule idée que ça m'inspire, c'est qu'en cas de crise personnelle, on peut partir au Burkina Faso. Un peu tard pour moi. Je ne sais même pas où c'est, l'Afrique de l'Ouest. Naïve : tu devrais prendre la tête du CDN de Montpellier.

Avant un peu discuté avec Liliane du projet américain. Thoreau une idée défendable ? Le risque est encore de charger la barque, et de vouloir encore traiter la question comme si c'était un essai. Il faut faire un spectacle, pas tartiner de la pensée. L'homme de Thoreau n'est pas seulement l'homme non-technique à la Bond. Il est au contraire doté d'outils, il s'est soumis à une expérience, celle d'une espèce de survie (rapport à Robinson) où il faut tout faire de ses mains. Il ne faut pas être l'outil de ses outils, certes, mais il faut bien des outils pour construire la cabane. Maîtrise de la technique (même d'une technique rudimentaire, comme dirait le même Bond), mais maîtrise aussi de la nature, même s'il y a fusion de l'homme dans la nature, et non pas retour de l'homme dans la nature. Tout n'est pas à réinventer (la hache, les clous, le poêle) : il s'agit de simplifier.

La seule mesure de l'amour, c'est la démesure, dit à peu près Saint Augustin. On se condamne du coup à l'amour divin.

samedi 7 février 2009 (La Roque)

Je pleurniche sans cesse sur ma vie perdue. Sentiment, aussi, de se décomposer sous le regard d'une femme.

Hier je rencontre, par chance, si j'ose dire, Sobel près de la Bastille. Il revient sur sa mise en scène de *Cymbeline* avec les élèves de l'Ensatt : pièce compliquée qu'il faut donc encore compliquer davantage, les comédiens sont jeunes, mais, pour cette pièce, plus on est mauvais, mieux c'est. Puis il revient sur le quatuor qu'on devrait faire avec Bayen et Régy, haut les cœurs ! Il me traite de dandy du théâtre parce que j'étais universitaire, mais Bruno, lui, va se retrouver au chômage. Je n'ai pas la force de lui expliquer pourquoi j'étais resté universitaire (pour ne pas être directeur de Gennevilliers, tu parles d'une joie, et/ou pour ne pas monter les pièces des autres, je résume). Il dit que la seule question qu'il faut poser à nos tutelles, ainsi qu'à Sarkozy soi-même, à qui il a écrit évidemment, c'est celle-ci : est-ce que vous voulez de nous ? Pas demander plus d'argent, ou quoi, mais s'entendre dire qu'on est nécessaire. Je me vois faire ça. On m'a déjà répondu, en plus. Et par la négative. Et Sobel de conclure : il nous faut un lieu, un hangar, peu importe, mais un lieu. Je le quitte pour retrouver Georges Banu et discuter d'*Alternatives théâtrales*. On a beaucoup de place. Il s'agirait aussi de trouver 5000 euros. Il faut tout faire.

Bas du dos coincé (remarque biographique). L'ostéopathe me dit que je dois être très stressé (en style soutenu, on préférera utiliser le terme angoissé), comme quoi on peut être ostéopathe et psychologue. Bilan : elle ne parvient pas à me manipuler, et je souffre toujours autant.

Lu hier le prologue de *Entre naturalisme et religion* d'Habermas. Assez rasoir, parce qu'il a l'air de s'ennuyer lui-même, donc fait le technicien. Je ne comprends toujours pas l'analyse qu'il fait de la résurgence de la religion (mais sans doute dois-je aller plus loin), il la constate ou quoi ?, ni comment il imagine que nous, penseurs sécularisés, devons réagir. Promis, je vais continuer, je n'ai pas grand-chose d'autre à faire, il fait froid, il neige, mais ce que je cherchais, par la quatrième de couverture

alléché, c'était à comprendre en quoi consistait l'exception européenne, riviés que nous serions ici à la séparation kantienne entre le savoir et la foi, avec le résultat d'avoir placé l'homme dans son monde et non plus sous une transcendance religieuse.

J'attaque le premier chapitre (« Liberté et déterminisme ») où il est question du cerveau (j'aime) et de Benjamin Libet, mal connu en France, pourquoi ? Demander.

dimanche 8 février 2009

Marcher plutôt du côté ensoleillé de la rue (on the sunny side of the street, comme chantait Maurice Chevalier).

Mettre le holà, Lola, je m'en tiens là.

—je ne sais que vous dire

—mais ne me dites rien.

« On ne marie pas les filles avec leur papa », chante Delphine Seyrig.

Curieux que quelqu'un comme Habermas soit incurieux de la littérature scientifique : une petite dose de Libet sur la conscience, une vague allusion à l'imagerie cérébrale, et la machine philosophique se remet en marche, et on va essayer de penser cette difficile question de la naturalisation de l'esprit en commentant Adorno !

Je n'y connais rien, mais le Libet a l'air bien naïf, quand il demande à des personnes d'effectuer un mouvement du bras et d'indiquer le moment précis où ils décident de ce mouvement... On peut aussi bien attribuer après coup le sens d'une action (donc on décide après).

—est-ce ton cerveau ou toi qui pense(s) ?

—moi ?

Comme dit Rorty, notre vocabulaire explicatif se divise grammaticalement en celui qui attire notre regard sur les causes observables et celui qui attire notre regard sur les raisons intelligibles.

Ce qui fait *sapiens*, c'est sa capacité à comprendre que ses congénères agissent intentionnellement. D'où le développement culturel. « Sans intersubjectivité de la compréhension, pas d'objectivité du savoir. » (Habermas p.89)

Singer : s'il existait une entité spirituelle qui prenne possession de nous et nous confère liberté et dignité, comment pourrait-elle alors entrer dans une action réciproque avec les processus matériels qui se déroulent dans notre cerveau ?

Il faudrait comprendre comment Habermas introduit ou réintroduit l'esprit objectif dans l'affaire, rendre compte du statut ontologique d'un esprit s'incorporant dans des signes, des pratiques et des objets.

En marge : pourquoi le cerveau ne ferait-il pas la différence entre une prairie en fleurs naturelle, un tableau impressionniste représentant une telle prairie ou son évocation lors de la lecture d'un roman? (p.95)

Toujours impossible de m'intéresser au dossier à réactualiser pour la Drac. Rien ni personne ne répond plus.

- le projet Galilée : la Colline et quelques partenaires en province.

- le projet *Walden* : Chaillot, Avignon, et ? la Chartreuse

- pédagogie et recherche : Erac et le comédien augmenté ; Caen (?) ; Cecn ; Ensatt.

Des idées, des mots qui passaient par le théâtre comme ils passaient par la tête. Ce qui est passé par ma tête ; un peu différent de ce qui vous passe par la tête.

lundi 9 février 2009

Au téléphone avec Claire, je dis qu'il faudrait demander à Jean (Nouvel) d'imaginer la cabane de Thoreau. Développement des forces productives. À propos de Thoreau, je me souviens du portrait de *Libération* lu dans le train : ce type, électrosensible, rendu malade par les ondes magnétiques et qui fuit le monde technique, le monde urbanisé. La casquette blindée d'aluminium, il faut contrer les ondes de téléphonie mobile. Il ne peut pas vivre dans une maison raccordée au réseau électrique. Il ne peut approcher d'un aspirateur en marche, ou d'un sèche-cheveux. En France, le syndrome de l'électrosensibilité n'est pas reconnu. Dans sa roulotte ouverte au vent, un piano désaccordé. Ses souffrances, maux de tête, douleurs au crâne déclenchés devant la télévision pour la première fois : « je regardais la mort me regarder. » En 1996, il prend la décision « d'entrer en Nature », comme le héros d'*Into the Wild*. Apparemment les zones sans ondes s'appellent des zones blanches. Joli. Mathias Moser, c'est son nom, est profondément croyant, heureusement pour lui. Dieu l'a mis à l'épreuve ? « Pour informer les gens : avec un corps aussi réactif, je me sens comme une antenne vivante. » Une antenne vivante ! Formidable tour dialectique. D'une antenne l'autre. Comment peut-on supporter une telle vie ? Il répond : « chaque journée passée sans douleur est une victoire. Et cela suffit à me rendre heureux. » Si j'osais, je dirais quelque chose un peu comme ça.

Présenter le projet *Walden*. Répugnance à l'égard de cette littérature, cette rhétorique du projet. « Quel est votre prochain projet, monsieur Beckett ? ». Je n'y arrive plus. Physiquement.

Passer un coup de téléphone est un supplice.

mardi 10 février 2009

Ça y est, je suis à la torture avec ce petit texte à faire sur le projet américain. Il faut un titre : j'indique *Re : Walden* ; bof !

Hier, au dîner au Carlou, Éric veut m'embarquer dans une *deep* aventure cosmico-musicale. Enfin je connaîtrai mon théâtre planétarium, en brechtien émérite ou honoraire, e.r. en tout cas. Pas trop le goût de m'immerger dans cette soupe musicale. Cet après-midi, en fin de journée, je suis invité à écouter des échantillons. Le musicien est émouvant quand il est tout à son improvisation, manipulant ses claviers. La musique comme réponse pathétique à l'homme perdu dans l'univers. Deux séries : au-delà de notre galaxie et la petite planète où *sapiens* fait sa petite tambouille. Temps cosmique et temps humain. Espace et temps ; il faut évidemment traiter les deux.

J'écris ces lignes pour la postérité, c'est-à-dire pour les asticots. (Céline)

mercredi 11 février 2009

Claire me fait sentir que ce que j'ai écrit sur le projet *Re : Walden* est bien médiocre. Je suis peu inspiré, il est vrai. Pas de vision du spectacle possible. Je l'ai déjà dit : il faudrait repartir du plateau et non du cerveau. Il faut traiter la question de la nature : des images, une nature la moins naturelle possible, une nature numérique, si cela signifie quelque chose. Des images et des sons. Filmer et enregistrer images et bruits. Mais il faut traiter aussi la cabane : est-elle virtuelle (ou bien elle est réelle, et c'est une cabane d'architecte).

Quelle nécessité à tout cela ? Entre l'expérience de Thoreau et nous, il y a ce que nous avons fait (de la Nature, pourquoi une majuscule ?, de l'humanité, etc.). Cela fait écran entre ce XIXe siècle et nous. Donc c'est sur l'écran.

J'ai mal présenté la chose, d'accord. Mais comment faire ? Cela n'empêche pas cependant l'Enthoven de dégoiser à la radio sur l'argument ontologique. Il ne sortira jamais de sa khâgne, celui-là. Hier c'était le

morceau de cire (est-ce une métamorphose ?). À quand celui qui se regarde dans la rue ? n'oubliez pas le chapeau ; à quand le cheval ailé ? Du prémâché. Ouvrir la fenêtre, mais ne pas se regarder passer dans la rue ; regarder autre chose. Ou fuir, là-bas fuir. Moi, je ne fuis pas là-bas ; je fuis toujours au même endroit, ici. Tristes tropismes.

Descartes : je me souviens de son « de sorte que... », que nous affectionnions du temps du *Traité des passions* 1.

Re : Walden : il n'y a rien de moins naturel que le retour à la nature.

Au Mouquet's encore. Dîner et match Argentine-France. Éric semble tenir à son idée. Que pourrais-je bien écrire pour lui ? Du Pascal, le petit point dans l'univers ; le musicien qui répond par la musique.

J'ai vécu, mais c'est comme si rien ne m'était arrivé ; je n'ai rien à raconter.

jeudi 12 février 2009 (Paris)

Il faudrait trouver des informations sur le dernier Davos. Croyance : le marché s'autorégule. Qu'est-ce qui les a fait croire ça ? Et, cocasse, un Israélien aurait dit que tout s'arrangerait vers 2020 quand on pourrait remodeler le cerveau. Il ne faut pas changer la vie ; il faut changer le cerveau.

vendredi 13 février 2009

Vendredi 13 : j'apprends (en fait hier...) que ma subvention est maintenue. Beaucoup d'humiliations pour rien.

samedi 14 février 2009

Henry David Thoreau : «Il faut être perdu, il faut avoir perdu le monde, pour se trouver soi-même.» Ce n'est vraiment pas certain.

Re : Walden :

Préambule : dans le train qui me conduit à Troy, je lis dans *Nature*, tout ce que Obama a *on his plate*, prolifération nucléaire, changement climatique, réchauffement de la planète, cellules souches, politique de la santé, énergie ; je rêve, l'Hudson à côté, la forêt, Obama refait le voyage en train de Lincoln. Pourvu qu'il ne s'identifie pas trop à lui : assassiné par un comédien (un grand tragédien) ; cela ne peut pas ne pas m'intéresser, Lincoln qui est né dans une cabane de rondins, j'ai appris cela à l'école. La cabane. L'Amérique et les cabanes, une idée. Je me souviens de la cabane, dans le Montana, de Theodore Kaczynski, alias Unabomber, dont le premier colis piégé était destiné à un professeur de Troy, et de cabane en cabane, je remonte à celle de Thoreau. Le train chemine entre fleuve gelé et forêt blanche, oui, voilà ce qu'il faut faire : reconsidérer, re : considérer aujourd'hui ce chef d'œuvre de la littérature américaine, *Walden*, livre que j'ai acheté lors de mon premier voyage aux USA après 1968. Un bon matériau pour mon théâtre qui tâche d'être sensible aux questions de « l'âge scientifique », comme disait Brecht, dans lequel nous vivons. Oui, prenons les choses à contre-pied ; aller interroger notre époque technoscientifique, à partir d'un texte fondateur de la critique de la science et de la technique. Un bon point de vue.

Parler de la métamorphose demain à Aix. Ovide est l'inventeur des métamorphoses, selon Flaubert. Je pars plutôt que de la question de la métamorphose de celle de la forme. *Traité des formes*. Première connivence avec le scientifique, avec le biologiste. Les formes du vivant. En quoi cela intéresse le biologiste ; en quoi ça intéresse l'artiste. Un peu de polémique ; la forme contre le sens, tout ce que j'ai déjà dit mille fois. L'attention aux formes : pourquoi d'un œuf de poule... et qu'il y a bien un ongle là où on attend un ongle.

Métamorphose en biologie : je ne parle que de la protéine infectieuse, pas

de la métamorphose des insectes, ou des larves qui deviennent des papillons, etc.

Deuxième thème, plus important, la néoténie (Louis Bolk *Das Problem der Menschwerdung*, 1926)) : se reproduire avant d'être adulte. Le bel exemple d'animal néoténique, l'axolotl, un petit être aquatique mi-salamandre mi-poisson, muni de branchies, et qui vit dans certains lacs du Mexique. Il peut en rester là, je veux dire que son développement peut s'arrêter définitivement au stade larvaire de l'animal aquatique ; c'est ça l'axolotl ; ou bien il continue jusqu'au stade aérien, et cela donne l'amblystome, petite salamandre tigrée. L'histoire, au XIXe siècle de l'axolotl rapporté du Mexique ; on constate quelques jours après que le petit animal a disparu au profit d'une salamandre « aérienne ». Néoténie et changement d'état. Voir la nouvelle de Cortázar « Axolotl » dans *Les Armes secrètes*. Parenté de l'homme et de l'axolotl à force de le regarder au Jardin des Plantes.

Autre forme métaphorique de la métamorphose : la jouissance de la femme.

La drogue, j'oubliais.

Autre aspect, pour mon théâtre, une poétique de la métamorphose. Change de forme ; ce qui se forme aussi à partir d'autre chose.

lundi 16 février 2009

En chemin vers Aix en Provence. Je rêvasse sur nutrition et métamorphose, vieille rengaine. Je dois parler de *La Génisse*. Bien loin, tout ça ; j'avais la main plus heureuse.

mercredi 18 février 2009

Décevant à Aix et foireux à Marseille (Grim) et Mac foutu.

Reprendre là où j'avais abandonné (laissé filer) les choses, à la traduction des lettres de Virginia. Je ne les avais pas assez travaillées, du bricolage

pour le plateau. Cela vaudrait la peine de revenir sur ce travail, de faire un spectacle avec Jeanne et les danseuses, mais sans Bibi notamment. La suite de la *Clôture des filles*. Ou bien faire un livre ; au moins publier les lettres.

jeudi 19 février 2009

Les idées sans corps sont dangereuses.

Mon théâtre : profit matériel et symbolique proche de zéro. *Le Théâtre et son trouble* : des ombres à la présence.

vendredi 20 février 2009

Après la panne du Mac. Tout perdu parce que déconnecté. Il n'y a pas que la déconnection ; ne plus avoir sur quoi écrire (support/surface).

Approximation, les à-peu-près des sujets supposés nous faire savoir : « Axolotl » ne se trouve pas dans *Les armes secrètes* !

Tiens, une idée : quels seraient mes besoins intellectuels ? Nuls ? Et artistiques ?

samedi 21 février 2009

Toujours chique coupée à cause de la déficience de l'ordinateur. Déficience, c'était peu dire. Il est foutu, le vieil ordinateur (décasyllabe). J'écris ces mots sur le nouveau (octosyllabe). On ne peut pas dire que ce soit une nouvelle vie, mais c'est émouvant. Il faut que je change le fond de l'écran. Suis assez satisfait de ma machine ; cela ouvre un épisode. J'écoute avec envie des gens dissenter sur des ouvrages d'Aron, le Thucydide des temps modernes, rien que ça. Bon, Aron a tenté de penser par lui-même, voilà. Il parle à la radio, une ombre qui parle. J'aime bien la radio ; c'est une chose que j'aimerais faire avant de disparaître, de la radio.

Derrida parle religion à Capri. Je lis cela aujourd'hui, *Foi et savoir*³. J'ai acheté ce petit opusculé chez Gibert tout à l'heure, en même temps que *Le sacre de l'espèce humaine*. Comprendre l'usage du mot télé-technoscience chez Derrida. Un peu paresseuse, la notion, si une notion peut être paresseuse. La technique, c'est la calculabilité, mais qu'a-t-on dit quand on a dit calculabilité ? De l'autre côté, les deux souches de la religion, l'indemne (le saint, le sacré, le sauf) et le fiduciaire (la croyance, la foi, fidélité, bonne foi jusque dans la mauvaise foi). Une idée en passant : ne faudrait-il pas être (avoir été) un témoin plutôt que ce faux artiste (faux artiste comme on dit faux ami dans une langue étrangère) ? Mais l'artiste n'est pas un témoin, selon moi. Il n'a pas à jurer de dire la vérité, rien que la vérité, c'est-à-dire sa vérité. Ah ! si la vérité pouvait être ramenée à la sincérité. Qu'est-ce qu'il doit dire, l'artiste ? Qu'est-ce qu'il dit ?

Est-ce que je pourrais me rattraper ? N'est-il pas trop tard ? J'ai pris trop d'avance (je suis trop avancé, comme le camembert) pour pouvoir me rattraper. Je coule. Si je suis resté incapable, c'est que je ne connaissais que trop mon impuissance (impotence, incompétence). Requis par rien ; un vague désir de littérature. Le seul objectif que je pourrais me fixer avant de mourir, disparaître, serait de faire un bon livre (faire de bons spectacles m'indiffère). Derrida cite Genet : « Une des questions que je n'éviterai pas est celle de la religion. »

Le discours sur la nature tient désormais de la sotériologie. Il n'y a peut-être que la question du salut qui soit intéressante. Ou, à l'autre bout, celle du suicide.

3Extrait du volume *La religion, Séminaire de Capri*.

dimanche 22 février 2009

Je reçois un courriel de publicité pour une agence de comédiens. À ma réaction de prime saut, je mesure combien les comédiens m'agacent. Pourraient pas faire autre chose ? Avant je voulais croire qu'ils m'intriguaient. Ma haine du théâtre.

Pourquoi suis-je aussi irrité (c'est le jour) par la manière de procéder de Derrida, quelle que soit évidemment sa force de frappe. Il y a une préciosité dans son jeu avec et sur les mots, sa passion étymologique, qui m'est insupportable. Il finasse toujours et n'arrache pas le lecteur à son siège. Un manque d'imagination ? Super khâgneux et super prof. Bon, je ne l'aurai pas lu ? Est-ce grave ? À quoi la déconstruction m'aurait-elle servi ? Je lisais donc *Foi et savoir* : je n'en tire rien. Sur le prétendu « retour du religieux » (ah ! il prend bien des précautions pour dire que la notion n'est sans doute pas d'une grande pureté philosophique), on n'apprend rien. Il ne cherche même pas à l'analyser concrètement (il n'y a pas un fait ; il malaxe des références). Une philosophie dans laquelle rien de non philosophique n'a de place.

La question n'est pas de savoir ce que Dieu fait pour toi, mais ce que tu fais pour le mériter, pour mériter son secours ; c'est ça la question de la « foi réfléchissante » ?

—mais je n'ai pas envie de mériter Dieu !

—misère de toi !

En rangeant hier des vieilleries, je tombe sur le programme du Français de *La Vie de Galilée* de Vitez que m'avait donné Eliane. Quelques notes sur le projet Einstein que Brecht envisageait peu avant de mourir. L'idée de quelque chose de choral : le peuple qui met en garde le savant de ne pas se couper des masses. Les partisans de la science pure sont isolés des forces progressives ; voilà comment il pensait. Solitude d'Einstein : il n'a

pas de partenaire. Avec qui pourrait-il discuter ? La source de Brecht : le livre d'Antonina Vallentin, *Le drame d'Einstein* publié en 1955.

—tout progrès dans la connaissance de la Nature qui ne s'accompagne pas d'un progrès dans la connaissance de la société, est porteur de mort.

Rien à voir : mais que puis-je imaginer pour le planétarium ? Je pense à Pascal pour commencer. Un peu solennel. Le libertin, sans Galilée, les espaces infinis ne lui aurait pas foutu la trouille. L'idée de l'élargissement du temps, et pour élargir le temps, il fallait, comme le dit Vidal-Naquet dans *L'Atlantide*, (je tombe dessus par hasard car, travaillant sur Bacon à l'Ensatt, je ne savais plus que je possédais ce livre), casser la chronologie biblique : soit Adam n'avait pas existé soit il y avait eu des hommes avant lui.

jeudi 26 février 2009

Retour à Paris après séjour bourguignon avec la jolie petite personne (Léocadie).

C'est un certain Jacob Bigelow, professeur à Harvard, lecteur de John Adolphus Etzler, auteur d'un des premiers ouvrages utopistes américains, *The Paradise Within the Reach of All Men, Without Labor, by Power of Nature and Machinery* (1833), qui introduisit le mot *technology* en anglais. Thoreau le cite.

vendredi 27 février 2009

Trouble : citer Beckett à propos de la peinture moderne. On ne saurait mieux dire.

Théâtre : le mien ; comment ne pas être maniéré ?

Manganaro qui dit à Sophie : « au moins on aura vécu ». Comment peut-il en être certain ? Réponse à Thoreau.

Vu cette nuit sur mon ordinateur *Into the Wild*. Un peu mièvre (gnangnan), mais le jeune homme bien réel de l'histoire vraie y a laissé la peau. La disparition. Être dominé par la nature : elle est sauvage, on l'oublie. *Re : Walden* : qu'est-ce que je cherche dans cette histoire ? Je n'ai jamais été tenté par pareille aventure. Dans la nature je ne saurais pas me débrouiller. Je ne tiendrais pas trois jours. Je vais encore chercher au plus loin de moi. Je ne suis, je n'étais qu'un petit grand randonneur avec étapes dans des hôtels confortables ; loin du compte.

Jacquie, je me demande bien pourquoi, me demande des précisions sur le « larvatus prodeo » de Descartes.

In a passage from the Cogitationes Privatae, a collection of fragments written around 1619 and known today from a copy made by Leibniz, René Descartes pledges: "Ut comædi, moniti ne in fronte appareat pudor, personam induunt, sic ego hoc mundi theatrum consensurus, in quo hactenus spectator exstiti, larvatus prodeo." (Œuvres de Descartes, Ch. Adam et P. Tannery, (X 213, 4-6.). Comme les acteurs quand on les appelle, pour que n'apparaisse pas la rougeur sur leur front, mettent un masque, ainsi moi, sur le point de monter sur le théâtre du monde, je m'avance masqué.

La passion des catastrophes, émission de télévision. Du châtiment divin (on subit) au désastre naturel. Mais le désastre naturel, nous ne le subirons plus puisque nous voulons en être les artisans et les coupables. James Lovelock (*La revanche de Gaïa*), prophète de la catastrophe. Gaïa est "revenue" par les scientifiques. Ce sont des scientifiques qui nous sortent de la vision prométhéenne. Pas sûr que ça marche.

Lire Bruno Delorme (*Le Christ grec. De la tragédie aux évangiles*). Les textes fondateurs du christianisme, élaborés une génération après la mort de Jésus, n'empruntent à peu près rien à la tradition juive et araméenne

mais beaucoup à l'hellénisme. L'arrière-plan est celui de la tragédie grecque, des dialogues platoniciens, des traités aristotéliens ou des romans hellénistiques. Une tragédie, mais qui finit bien ; la résurrection, ce n'est pas rien. De la même manière, ce serait parce qu'il aurait lu l'*Odyssée* que Paul erre en Méditerranée ; la Passion se souvient de la mort de Socrate. C'est plus intéressant que les radotages papaux sur le logos et la foi. C'est la dimension grecque de l'élaboration de la figure du Christ qui explique son rayonnement universel.

Variation : j'aimerais aimer encore le théâtre. Exorbité. Une sortie de piste.

Dîner avec Alain retour de Bâle. J'essaye d'avoir des idées, de reprendre la conversation, comme une vieille tondeuse qu'on tente de redémarrer.

samedi 28 février 2009

La vie comme brimade.

Pas de pays éloigné, comme dirait Racine. Lectures, c'est à peu près tout. À travers champs. Lectures pour *Re : Walden* et pour la filiation. Avec Alain, tentatives de remotivation. Qu'il écrive quelque chose sur Galilée, père de la religion de la science, pour *Alternatives Théâtrales*. Est-ce que *Re : Walden* est exclusivement chorégraphique ? Mais il ne faut pas se tromper de personne(s). Que resterait-il du texte ? Il faut l'user, le froter contre lui-même pour qu'il n'en subsiste que, j'allais dire, l'essentiel. Ou l'insignifiant. Ou pas grand-chose.

Philippe Descamps, *Le Sacre de l'espèce humaine* : du matériel. Trouver un texte (de théâtre ?) de référence.

dimanche 1er mars 2009

Spectateur : privé du pouvoir d'agir, mais pas de celui de connaître et sentir.

lundi 2 mars 2009

« Aller chercher au fond de soi ce quelqu'un que vous n'osez pas être », qu'il dit, le Dustin Hoffmann à propos du métier d'acteur.

Le désastre, il faut le dater de quand ? Du *Cas de Sophie K* ? Du travail sur Beckett plutôt. Samuel *m'a tuer*. Vais-je visionner cette nuit le *Endgame* de la Bam ? Risqué.

Journée nulle : je ne pars plus à La Roque pour bricoler avec Eric. Ça me faisait un but. Cette histoire de planétarium ne m'inspire guère. Incapacité à répondre à la commande.

Soirée à l'enseigne du rire. Allez savoir pourquoi, je me suis rendu ce soir à la soirée d'ouverture du « Printemps des poètes », plus pour le printemps que pour les poètes, préparée par Bonnaffé. Patronage et esprit d'anthologie racoleur et complaisant. On était censé rire. Textes mal lus, surtout, Lavant putassièrement caricatural, Fellag qui ne sait pas lire, Podalydès assez plat (pléonasme), Murillo consternante avec son petit abécédaire. Tabac pour Bobby Lapointe et Novarina, c'est tout dire. Quant au Patrice Delbourg, que je ne connaissais pas, c'est l'Almanach Vermot fait homme. Je rentre tristement chez moi, dîner de spaghetti au beurre, vautré devant la télévision, une émission sur les limites de l'humour (après l'affaire DSK sur France-Inter), -je n'étais pas au courant.

Donc pas pensé grand-chose aujourd'hui. Un mail à Claire A. à propos de *Re : Walden*. Est-ce que je me dis qu'il n'y a aucun comédien sur le plateau ? Les musiciens et les danseurs, le texte off ? Pas sûr. C'est le geste artistique (théâtral) qui me manque. Je suis devenu incapable d'un tel geste.

mardi 3 mars 2009

Je continue à lire Descamps sur la procréation. Il faudrait intituler le spectacle n°2 pour la Colline : *Naître ou ne pas naître*, carrément. Un texte de référence, *Le Cercle de craie caucasien*, évidemment. Mais dans son démontage, si je ne suis pas plus convaincant qu'avec *La Vie de Galilée*, inutile de se lancer.

mercredi 4 mars 2009

Comme on dit : le cœur n'y est pas ; pour faire du théâtre, le cœur n'y est plus. Je n'ai plus le cœur à ça. Trouver la bonne formulation. Je ne suis heureux que lorsque je tape sur mon ordinateur. Écrire à la plume sur mes carnets ou bloc-notes ne me déplaît pas non plus. J'ai laissé passer ma chance ; l'histoire ne repasse pas les plats.

Naître ou ne pas naître. J'aime l'idée de Kant que le cri primal de l'enfant qui naît est un cri d'indignation, et qui plus est, une faute tactique du point de vue de la nature : rien de mieux pour se faire repérer, et la maman avec, par des prédateurs. Drôle d'animal que l'homme. Naître, c'est subir un tort. Il faut donc plaider sa cause, et tout de suite. Il y a de quoi pleurer, ce à quoi l'enfant s'emploie. Si l'homme est libre, c'est qu'il n'a rien de naturel (à triturer dans tous les sens).

jeudi 5 mars 2009

Opusculé : le mot me plaît.

Humanité et espèce humaine. L'espèce humaine n'est pas une réalité naturelle, et l'humanité, c'est, au mieux et si on est de bonne humeur, une destination.

vendredi 6 mars 2009

Excursion hier soir à Rennes, discutailler avec Le Pillouër. Une beigne pour rien.

Faire disparaître le moi et ses petites vanités, lesquelles me hachent menu. À propos de petit moi : comment les BMI altèrent ou altéreraient la personnalité. Ou si la commande répondait mal : la main au lieu de serrer celle de l'autre l'étrangle (pas la main, l'autre ; je n'arrive pas à faire la phrase). On doit pouvoir trouver des idées. Métamorphose par la machine, mais qui peut vous pousser à faire des actes involontaires. Encore le problème du droit. (« Welcome to the machine », attention danger, quand même). C'est la faute au computer ?

lundi 9 mars 2009

Samedi, bouts d'essai pour le film de Mathieu A au Déjazet. Petit plateau où se succèdent les strip-teaseuses, pas des canons d'érotisme, cellulite et tatouage, mais très à l'aise, les filles, ni provocantes ni militantes. Quant à moi, pas vraiment le trac, une appréhension pour ce qui concerne ma mémoire (je n'avais pas tort), une scène un peu idiote avec Paolo, j'arrive inopinément après une représentation en province, nous ne sommes pas vus depuis des années ; en fait je viens lui dire que Madeleine, ma sœur et son ex, a un cancer du sein (mais je ne lui dis pas comme ça). Et je repars. Assez long plan séquence. Nous tournons dans les salons du théâtre, lieu incroyable, on est revenu aux Enfants du paradis. L'intéressant quand on fait l'acteur, c'est qu'on ne pense pas à autre chose, comme au golf. Mais je ne suis pas plus doué pour le cinéma (« jouer la comédie ») que pour le golf. Je ne suis pas doué pour le jeu.

L'archevêque de Récif a excommunié une fillette de neuf ans (1,20m, 36kg) qui avait avorté de jumeaux, ainsi que l'équipe médicale qui a procédé à l'avortement, mais pas le violeur, de surcroît le beau-père de l'enfant, au motif qu'un viol est moins grave aux yeux de l'Eglise qu'un avortement. Le Vatican approuve.

mardi 10 mars 2009

Café avec Dork et Elie au Wepler : je dois finalement écrire quelque chose (et en solo) sur l'expérimentation. Quelle forme donner à la chose ? Nous parlons de choses et d'autres : je ne suis pas très éloquent sur mes histoires de cabanes. Je me demande si j'ai envie. Pourtant c'est bien aussi d'une expérience qu'il s'agit. « Au moment où j'écrivis ces lignes ou plutôt en écrivis l'essentiel, je vivais seul, dans les bois, à un mille de tout voisinage, en une maison que j'avais bâtie moi-même, au bord de l'étang de Walden, à Concord, Massachusetts, et ne devais ma vie qu'au travail de mes mains. J'habitai là deux ans et deux mois. »

Expérimentation : ce qui me vient d'abord, c'est que je ne sais pas du tout ce qui peut sortir de l'expérience. Pas idée de ce que cela peut donner. Le goût du risque. Saut dans l'inconnu.

During : on sent que ça vient de s'emboîter. Pas donner à voir le principe de la construction. Pas de modernisme ? Que le spectateur comprenne comment c'est fait ne m'intéresse pas. Effet à produire.

Ces jours-ci je range mon bureau. Plus satisfaisant (ou insatisfaisant) qu'une analyse. Je jette beaucoup (surtout les travaux d'étudiants). Maintenant, le travail d'une Roumaine sur le virtuel et Mark Reaney (*The Adding Machine* et *Wings*).

mercredi 11 mars 2009

Mes Brèves d'écran (d'ordinateur) :

Fait rarissime : le Vatican va reconnaître, jeudi 12 mars, avoir commis une erreur, en l'occurrence dans la gestion de la levée de l'excommunication de Mgr Richard Williamson.

Dans une lettre adressée récemment aux évêques qui sera publiée jeudi, Benoît XVI reconnaît que l'affaire Williamson a été mal gérée et estime que le problème aurait pu être évité si le Vatican utilisait davantage

Internet. Le Saint-Siège avait assuré ne pas avoir eu vent des déclarations négationnistes de Mgr Williamson avant de décider sa réintégration, mais les sceptiques estiment qu'une simple recherche sur Internet suffisait pour en prendre connaissance. *"Le Vatican ne connaît-il pas Google?"*, s'était interrogé l'un d'eux. Dans sa lettre de six pages, le pape dit avoir tiré les leçons de la crise et promet que ses services recourront désormais davantage à Internet.

Effet de montage :

La tombe de Copernic identifiée grâce à son ADN

Article publié le 21 Novembre 2008

Source : LE MONDE.FR avec AFP

Taille de l'article : 353 mots

Extrait :

L'ADN de deux cheveux a permis de confirmer que le crâne retrouvé en 2005 appartenait bien à l'astronome. L'étude de l'ADN de deux cheveux et d'une dent ont permis à des chercheurs polonais et suédois d'obtenir la certitude que les restes trouvés en 2005 à Frombork, dans le nord de la Pologne, sont bien ceux de l'astronome Nicolas Copernic. L'auteur de la théorie héliocentrique au XVI^e siècle est né à Torun, dans le nord du pays, en 1473. Il est mort soixante-dix ans plus tard à Frombork, mais jusqu'à présent on ignorait l'endroit où il avait été enterré, ainsi que la date exacte de sa mort.

[L'astronome du pape n'exclut pas l'existence d'extraterrestres](#)

LE MONDE | 15 mai 2008 | 114 mots

CASTEL GANDOLFO. Dans L'Osservatore Romano, mardi 13 mai, le Père Jose Gabriel Funes, directeur de l'Observatoire du Vatican (à Castel Gandolfo, près de Rome), estime que croire en Dieu n'est pas incompatible avec la croyance aux extraterrestres.

L'UNIVERS compte-t-il d'autres planètes habitées ? « C'est possible,

même si nous n'en avons jusqu'à présent aucune preuve », a déclaré le Père José Gabriel Funes, directeur de l'Observatoire du Vatican, dans un entretien à L'Osservatore Romano.

Et encore une petite pour la route :

Des chercheurs déclarent, dans le journal américain [Proceedings of the National Academy of Sciences](#) du 9 mars, avoir localisé la zone du cerveau qui contrôle la foi religieuse. Selon leurs travaux relatés dans *Independent*, la croyance en un pouvoir supérieur, céleste, est un atout de l'évolution qui aide les hommes à survivre. La croyance en un dieu serait profondément ancrée dans le cerveau humain, qui serait programmé pour l'expérience de la religiosité. Pour le professeur [Jordan Grafman](#), du [National Institute of Neurological Disorders](#) and Stroke à Bethesda, près de Washington, *"la foi et le comportement religieux sont des traits de la vie humaine qu'on retrouve dans toutes les cultures et qui sont sans équivalent dans le règne animal". "Nos résultats démontrent que les constituants spécifiques de la croyance religieuse concernent des circuits du cerveau connus."*

"L'AIRE DE LA FOI"

Les scientifiques qui cherchaient *"l'aire de la foi"*, supposée contrôler la croyance religieuse, pensent qu'il n'y pas une mais plusieurs zones du cerveau qui forment les fondations biologiques de la foi. Le cerveau aurait évolué en devenant plus sensible à toute forme de croyance qui améliore les chances de survie. Ce qui pourrait expliquer pourquoi la croyance en un dieu et au surnaturel est si répandue à travers le monde.

La communauté scientifique, les philosophes et les théologiens sont divisés sur l'origine de la foi. Pour certains elle est d'origine biologique, pour d'autres culturelle. Des théoriciens de l'évolution prétendent que la sélection naturelle darwinienne a pu mettre l'accent sur les individus qui

sont croyants et dont les chances de survie seraient supérieures à ceux qui ne croient pas. D'autres ont suggéré que la foi était juste la manifestation du phénomène biologique intrinsèque qui fait du cerveau humain un organe si brillant et adaptable.

Encore une : Sous la «maîtresse en maillot d'bain», l'usine...

Saya est le fruit du travail de quinze ans d'une équipe japonaise menée par le chercheur Hiroshi Koyabashi. C'est le premier professeur-robot, le premier Golem instituteur de l'Histoire.

Elle s'appelle Saya, elle dispose d'un bagage lexicologique de sept cents mots et psychologique de six émotions. Elle est le fruit du travail de quinze ans d'une équipe japonaise menée par le chercheur Hiroshi Koyabashi. Elle est professeur et son tailleur jaune paille, qu'ombre le signalement d'une poitrine accorte, supporte avec une aisance guindée une frange auburn apéritive.

Nous aurions pu, condisciples de tel collège des années Tina Kieffer, en tomber amoureux. Nous aurions pu la suivre entre les cailloux en forêt de Franchard, aux hospices de Beaune, sur les cimetières américains normands, dans les jardins de Vaux-le-Vicomte, à en perdre le souffle, l'imaginant de chez André Cayatte, amoureuse de notre complexion en germe.

Nous aurions pu la désirer collectivement et chacun à sa façon, à l'envi, désirer en connaître l'intimité, désirer ahaner sur l'ouverture des fibules diverses qui faisaient obstacle entre notre peau et sa peau. Elle s'appelle Saya et elle est le premier professeur-robot, le premier Golem instituteur de l'Histoire prométhéenne des hommes.

Et soudain voilà que l'on expose devant nous non pas l'académie désirable d'une femme horizon du désir mais l'écorché électronique, le Z-6PO

comme épouvanté de notre amour secret. Voilà que l'image d'un désir de «vivre la vie» le cède à celle de la mort éternelle. Et quand bien même l'on se ferait à cette idée de la mécanisation de notre vivant poème voilà que notre Eve future se fait moteur roulant des villes, tamagoshi tendineux...

Sous la «maîtresse en maillot d'bain», l'usine... Sept cents mots, six émotions, voilà qui suffisait à ce que la libido opérât, qui avait pour objet la peau, ou peut-être le cheminement abrupt vers la peau... Mais il y avait la peau et la peau de l'enseignante était tant pour l'enseignement... Elle était cause de notre solidarité foncière sous les discordances des succès académiques, une solidarité du désir inculte, une belle solidarité fauve...

Plus de peau, plus de concordance des désirs, plus de corps collectif des désirants... Plus de charisme de la peau, une solidarité discipulaire en moins... Or, l'école en a ruiné, des solidarités, et au-delà l'espace social... Chacun pour sa peau, pas pour sa peau à elle... Chacun pour sa peau et ici et là pour faire à l'autre sa peau...

Un effort supplémentaire consisterait à remplacer dans l'avenir les élèves par des robots. L'école y perdrait peu, qui n'enseigne quasi plus rien et devient chaque jour davantage mémoire ou justification d'elle-même... Plus de tuerie à l'école alors, comme aujourd'hui à Winnenden, plus d'affirmation violente du vouloir vivre contre les autres, aux deux sens du terme...

Mais l'absence au dehors du souvenir d'une solidarité, d'un compagnonnage des désirs qui contribuera à l'évidence à en susciter d'autres...

Allez, la dernière : l'encre n'était pas encore sèche sur les documents signés, lundi 9 mars, par [Barak Obama](#) qu'une grande partie de la communauté scientifique s'extasiait déjà de la concrétisation d'une de ses promesses de campagne : l'autorisation du financement fédéral pour la

recherche sur les cellules souches embryonnaires humaines. *"Ça fait huit longues années, et c'est tellement bon et rafraîchissant d'entendre un défenseur éloquent de la recherche scientifique"*, s'amuse le biologiste PZ Myers sur son blog [Pharyngula](#). *"Les biologistes spécialisés en la matière attendent depuis huit ans"*, confirme la revue [New Scientist](#). Avec le décret d'Obama, c'est la fin du *"cauchemar administratif"* instauré par George W. Bush, qui obligeait les scientifiques travaillant sur les cellules souches *"à utiliser un laboratoire et des équipements différents de ceux des autres, pour que le financement fédéral ne soit pas utilisé sur des cellules non autorisées"*. En effet, depuis août 2001, les restrictions imposées par Bush ont empêché la recherche sur toute cellule souche créée après cette date. *"Depuis dix ans nous opérons avec une main dans le dos"*, résume avec limpidité un spécialiste sur le blog [Wired Science](#).

Revivre le calvaire du père, la soixantaine venue. Dans mes décombres. Remettre le nez dans *Le Théâtre et son trouble*, ce serait aller farfouiller dans mon dépotoir. De toute façon, je n'ai pas trouvé la formule. J'écris ceci la veille du salon du livre. Programme de travail en ruines.

Expérience : celle d'abord de s'écouter et de se voir sur un DVD. Je repousse le moment. Une épreuve. Qu'est-ce qu'expérimenter ? expérimenter sur ce qui vous est le plus étranger, au plus loin de soi : Turing, Unabomber ou même Thoreau. Je n'ose même pas parler de Darwin ou de Galilée. Le seul en qui je me sois reconnu et peut-être connu, Montaigne.

Pourquoi je suis heurté (pas le mot juste), agacé (?) par l'expérience de Thoreau. Parce qu'il rabat tout sur le besoin (comme si on pouvait à partir de la seule détermination de ses besoins pour définir l'homme) et parce que le désir, il s'en fout. Le « toujours moins » contre le « encore une fois ». Machine célibataire : comment ne pas jouir, comment s'interdire,

surtout pourquoi s'interdire de jouir ? On ne jouit pas de la nature ni dans la nature. Solitude asexuée, l'horreur. Faut-il s'aimer soi-même ! Quelle avarice. On comprend chez Unabomber l'échec sexuel (il aurait voulu changer de sexe). Thoreau sait qu'il ne fait qu'une expérience limitée dans le temps. Rien d'irréversible, de tragique. Unabomber doit, devait savoir qu'il n'en reviendrait pas. Même chose pour le héros d'*Into the Wild*). Pas des touristes. Un faux suicidé et un vrai meurtrier.

jeudi 12 mars 2009

Voilà, le théâtre, à mes yeux, n'a plus le prestige d'antan. Il n'en a aucun plus, comme on dirait en Gascogne. Le vrai théâtre devrait se moquer du théâtre.

Je relis Pascal pour trouver l'élan de commencer quelque chose pour le planétarium. Le cœur n'y est pas, pour employer un mot que Pascal chérissait. Toujours cette question qui me tараude, pour employer un cliché, de la place de l'homme dans la nature. Le tragique : coup de génie de Pascal de penser les rapports de l'homme et de la nature en termes de disproportion, contre tout humanisme, tout rationalisme : l'homme qui serait la mesure de toutes choses, qui serait fait pour la nature, en tant qu'il en serait le chef-d'œuvre, etc. Non, nous sommes perdus dans notre petit cachot. Et savoir ne serait pas seulement mesurer. Pascal ne parle pas de chef-d'œuvre ; il dit simplement que « l'homme est à *lui-même* (je souligne) le plus prodigieux objet de la nature ». Prodigious, oui. *Deinos*, encore et toujours.

Me frappe aussi ce que Pascal dit du dualisme : il ne peut concevoir que la nature se connaisse elle-même (par le cerveau de *sapiens*). Ce qui pense en nous ne peut être d'une autre nature que spirituelle ; si nous n'étions que corporels, cela ne nous exclurait pas de la connaissance des choses. Mais il dit en même temps que notre impuissance à connaître les choses tient à ce qu'elles sont simples alors que nous sommes doubles. Pas facile.

Nous ne pouvons pas bien connaître la matière puisque « notre suppôt qui agit en cette connaissance est en partie spirituel ». On ne peut comprendre comment la nature se connaîtrait elle-même. « Au lieu de recevoir les idées de ces choses pures, nous les teignons de nos qualités, et empreignons de notre être composé toutes les choses simples que nous contemplons. »

Je larmoie en écoutant Ferré chanter « Dieu est nègre ». J'ai la larme à l'œil facile quand j'écoute mes vieilles chansons.

vendredi 13 mars 2009

Success story : l'autobiographie de Harold Varmus (*The Art and Politics of Science*). Intéressant qu'il ait commencé par les études de lettres (littérature anglaise). Apparemment son autobiographie ne revient pas sur la question des « deux cultures ». Dommage. Dans le même numéro de *Nature*, un article sur les artistes et Darwin (une exposition à Francfort : *Darwin : Art and the Search for Origins*). Des choses sur Böcklin et Gabriel von Max. Il y a aussi l'histoire d'un poète canadien (Christian Bök) qui va tenter d'encoder ses vers (il ne sait pas lesquels) dans l'ADN d'une bactérie, un organisme à créer, donc et qui donnera sa « réponse poétique », que les générations futures déchiffreront peut-être. Pas très bien compris l'intérêt de son truc.

Expérimentation : qu'est-ce que ce mot ; en quoi est-il plus fort qu'expérience (*experientia*) ? Si j'en crois mon vieux Robert, l'expérimentation est un « emploi systématique de l'expérience scientifique. *L'expérimentation en physique, en chimie.* » L'encore plus vieux Littré précise qu'il « est clair que quand il s'agit de physique, de chimie, etc. quoi qu'on dise des expériences, on entend des expérimentations ; c'est une extension remarquable du mot expérience. » Lien avec l'observation : une tentative pour reconnaître (je dirais aussi

bien connaître) comment une chose se passe. Pascal : « les expériences sont les véritables maîtres qu'il faut suivre dans la physique. » Il faut découvrir quelque chose, quelles sont les opérations et le mécanisme de la nature. Connaissance a posteriori par l'observation des faits. Pour moi, c'est plutôt essayer quelque chose (éprouver ses forces aussi). Tenter de réaliser quelque chose (*experior*) . *Experimenta agere* : faire des expériences. Essai, épreuve, preuve par expérience, par les faits. Au théâtre, il y a bien quelque chose à monter. *Experimentum* et *experientia*. Etre actif, entreprendre. Fabriquer. Poïétique.

Faire quelques contresens sur le chapitre 13 du livre III, bien sûr.

Per varios usus artem experientia fecit

Exemplo monstrante viam

samedi 14 mars 2009 (La Roque)

Lu seulement le journal dans le train. Assez abruti. Le désœuvrement croît, comme le désert.

Si j'avais pu construire quelque chose rien qu'à la force des mots, par le discours, je n'aurais pas fait de théâtre. Au théâtre, on ne peut pas causer pour ne rien dire ; on est obligé de faire. C'est mieux que le commentaire (m2m encore). A propos de Montaigne, hier dans une émission de doctes personnes se demandaient s'il fallait le moderniser, le traduire, et même le retraduire du japonais. Je n'ai pas d'idée là-dessus ; j'ai eu accès à des livres par la traduction, donc... Il est vrai que j'aurais du mal à ne pas le lire en vo. Du coup, reprenant « De l'expérience », je m'aperçois que bien des choses m'échappent, plus que je ne pensais probablement. La résistance du texte est un des plaisirs qu'il procure. Et le travail (involontaire) du signifiant, comme on disait : pensement pour pensée, ça produit du sens. Le pensement de la mort, ça vous a des airs d'oxymoron. Comme essoré peut faire un joli contresens : essoré, on pourrait croire que cela signifie à peu près lessivé, eh bien, non, a bien sûr à voir avec l'essor, celui qu'on prend.

Ce soir, cassé un œuf sans faire d'omelette. C'est gras : ça colle à l'éponge commise au nettoyage. Et un « géant de la musique » (sic) est mort (décédé, dit le journaliste), Alain Bashung, à 61 ans, après la consécration nécrophilique qu'il a dû essuyer il n'y a pas quinze jours aux Victoires de la musique. Jamais écouté Bashung, étrange. Après la télévision « couvre », -c'est le mot en l'occurrence, le couvre tellement qu'on ne le voit plus-, le Salon du livre et parle des « stars » de la littérature qui dédicacent leurs ouvrages à leurs fans. On voit les visages, on nous dit les noms. Connais personne.

On expérimente en général pour connaître. Mes expériences théâtrales, les expériences que je fais avec le théâtre, ont une autre finalité, si d'aventure elles ont une finalité. Sans fin, la finalité, air connu. Mais ce n'est pas si simple. Puis-je dire que mon entreprise est déprise de tout désir de connaissance (l'expression « désir de connaissance » est employée par Montaigne).

Une expérience ; je fais deux choses à la fois, comme souvent. Penser à autre chose ; je suis un homme qui pense toujours à autre chose que ce qu'il est en train de faire, ce qui explique sans doute mon échec. Dans nos métiers, il faut avoir la concentration du grand sportif, et son mental. Moi, j'ai le mental à zéro, toujours. Je fais deux choses à la fois : je visionne d'un œil distrait (j'allais écrire discret) le DVD de mon intervention d'Annecy, -il faut que j'en tire un texte pour l'ouvrage de Dork et d'Elie. Mais me regarder est une *expérience* insupportable ; j'écoute plutôt que je ne regarde, en faisant autre chose, à savoir lire pour la énième fois l'essai n°13 du Livre III, « De l'expérience », justement. Pas tout-à-fait par hasard. Toutes choses égales d'ailleurs (c'est bien la moindre des choses), quand je pense à ce que je suis en train de faire, écrire sur

l'expérimentation, je sais par expérience que cela a à voir avec Montaigne, et à ce que je comprends de ce qu'est pour lui un *essai*

—*quand la raison nous faut, nous y employons l'expérience,*

—cette phrase me va bien. Je crois que si j'avais eu le cerveau mieux fait, et que ma raison avait été en meilleure forme, si elle avait été capable de produire quelque chose, je n'aurais pas été me mêler de théâtre, me livrer à cette expérience-là. Car il s'agit bien d'une expérience, différente de celle d'écrire. Mais la raison était défaillante. L'expérience théâtrale, c'est d'abord cela ; elle s'est faite sur le constat (à tort ou à raison) d'un défaut. Un défaut d'origine. Expliquer ceci que ma raison m'a fait défaut. Faut-il parler de raison ou de la difficulté de mettre des mots les uns à la suite des autres. Pénible d'être à sa table, seul à se battre avec les mots ou la page blanche ou du moins je suppose que c'est pénible parce que je n'ai jamais vraiment essayé, et chaque fois que j'ai eu la tâche d'écrire des textes ou que je me suis mis dans le mauvais cas de le faire, j'ai souffert l'agonie ; alors quand l'occasion de l'expérience au/du théâtre s'est présentée (car je ne l'ai pas cherchée), ça n'a pas fait un pli. Ce qui permet de dire que

—*per varios usus artem experientia fecit,* à condition de jouer quelque peu sur les mots. L'expérience fait l'art ; l'art se fait par l'expérience. Expérimental. Alors, est-ce que l'expérience est « un moyen plus faible et moins digne » que la raison. Je n'entre pas dans le débat ; je traduis pour moi. Un livre, c'est mieux qu'un spectacle. Oui, je viens de là. J'en suis revenu aussi. Il y a le livre, sur rien, cela va de soi, mais je devrais dire aussi pourquoi l'essentiel de mon expérimentation théâtrale (je risque le mot) tient au fait que je n'écris pas non plus de pièces, de textes de théâtre. Je compte sur l'épreuve du théâtre pour écrire. Au terme de l'expérience, il y a bien un texte joué, comme dans le théâtre le plus traditionnel, canonique, mais ce n'est pas moi qui l'ai écrit. Un produit de l'expérience. Ce qui m'embarrasse dans le texte de m2m, c'est cette

question de la recherche de la vérité, à quoi il append le problème de l'expérience.

Mouvement : je retournerai ce qui précède quand je parlerai du commentaire, le « causer pour ne pas dire grand-chose ». Donc mouvement 1, le théâtre est inférieur au livre, ou pour le dire autrement, j'aurais préféré écrire des livres (mais lesquels ? je n'avais aucune imagination de livre) que de faire des spectacles aussitôt faits aussitôt oubliés, mais mouvement 2, mieux vaut le théâtre que la fausse littérature ou mauvaise, celle d'idées, celle de commentaire, celle que j'aurais pu faire. C'est-à-dire que j'avais devant moi une carrière de glossateur. Faire le livre, soit, mais gloser et passer une vie à s'entregloser avec les collègues, non merci, vive l'expérimentation (l'expérience suffirait ; pourquoi un intensif ?).

dimanche 15 mars 2009

Des promesses de printemps. Du vert dans le jaune paillason de la pelouse. Je lis Montaigne et ma vie s'achève. J'ignore à quoi je l'aurai sacrifiée au bout du compte. Je lis Montaigne et je ne suis plus du tout certain de le comprendre, il conviendrait de dire : de l'entendre. Il me redevient étranger. A confirmer, ou non. Et si c'était parce que je m'éloigne du théâtre ?

A tâtons : avancer comme cela, à tâtons ; c'est l'expérience.

—quelquefois on me demandait à quoi j'eusse pensé être bon, qui se fût avisé de se servir de moi pendant que j'en avais l'âge

Dum melior vires sanguis dabat, æmula necdum

Temporibus geminis canebat sparsa senectus.

—A rien, fis-je. Et m'excuse volontiers de ne savoir faire chose qui m'esclave à autrui. (1055) Ce à quoi Montaigne s'en prend : les leçons scolastiques qui ne servent à rien pour contrôler ses mœurs (contreroller).

Des leçons scolastiques, il n'y a pas de vraie « réformation » à attendre. J'en suis d'accord, et ça me fait penser à ces philosophes de plateau qui nous vendent de l'éthique à tout bout d'émission ou de rencontres (la dernière en date, les Francs-maçons invitent Luc Ferry et Comte-Sponville à leur donner des conseils de vie ! A voir comment il s'est comporté sur la scène publique, Ferry ne doit pas être le meilleur maître de sagesse. Mais il faut approvisionner les cerveaux. A tout prendre, pour le cerveau, du Ferry, c'est moins toxique que de la publicité pour coca-cola.

Finis de relire cet après-midi « De l'expérience » ; mon idée d'entrelacer le discours pour *Experimenta* avec des bribes de cet essai me paraît peu viable. Un peu déçu. Montaigne est vraiment ailleurs. Veut finir sur ou par Horace : « que vieux, je puisse encore toucher ma lyre ». J'ignore si ce toucher de lyre est à double entente (puissé-je, dans ma vieillesse, toucher encore une femme), mais il est vrai qu'il est souhaitable de pouvoir créer jusqu'au bout. J'en suis loin (du bout, je ne sais pas...). Pour le moment, il vaudrait mieux dormir tout à fait que de veiller à ce à quoi je veille, c'est-à-dire à rien.

—quoi, avez-vous pas vécu ? c'est non seulement la fondamentale, mais la plus illustre de nos occupations.

En fait, dans cet essai, Montaigne s'en prend une fois de plus à cette inhumaine sagesse ; il 'joue' l'expérience contre ce savoir, fausse sagesse aussi, cette « inhumaine sagesse qui veut nous rendre dédaigneux et ennemis de la culture du corps. » (1086) D'où la nature qui est un doux guide. Rien de plus.

lundi 16 mars 2009

J'ai du mal à me sentir concerné par la pensée et l'écriture de Thoreau. La vie érémitique, très peu pour moi. On ne peut pas jouir que de soi-même. Le mot de transcendantal me hérissé et la « *self-reliance* » me paraît sans intérêt, et cette façon de croire que les contingences (contingences, tu

parles) matérielles sont une entrave à la vie spirituelle a de quoi agacer un matérialiste honoraire. L'épanouissement de l'esprit n'est pas un but dans la vie. Dans la vie, il s'agit de vivre, et apporter la démonstration qu'on peut vivre de rien, dans une cabane et sans le « confort moderne » est d'une vanité ! Qu'on m'excuse d'être aussi brutal, donc probablement simplificateur. A tout prendre, j'aime mieux le tonneau de Diogène. Au moins il était en ville.

—mais la vie dans la nature ne saurait être transcendante ; elle ne peut être qu'on ne peut plus immanente.

La cabane dans les bois, non, mais la librairie dans le château, pourquoi pas. Se retirer par orgueil et par honte. Etre seul avec ses mots, dans ses petits papiers, comme je disais jadis. S'agit-il de trouver en soi ses propres ressources, penser par soi-même, etc. Mais dans la librairie, il y a les livres, dans le texte, les citations. Montaigne ne pense pas tout seul ni par lui-même exclusivement.

—dans la cabane de l'autre, il y aussi des livres.

Montaigne homme de la Renaissance, Thoreau de la naissance ; pour lui, il s'agit de naître à quelque chose, à la nature (nascor).

Moi, il ne me reste qu'à mourir (comment ? la seule question). Combien de saisons encore ? Et comment passer la mort « sans alarme et sans affliction » (III, 12, p.1017). La mort : il n'y a personne pour nous raconter. Montaigne fait aussi l'hypothèse de l'anéantissement de notre être : « si c'est un anéantissement de notre être, c'est encore amendement d'entrer en une longue et paisible nuit. » (ibid. p.1030) Si c'est une « transmigration » dans un autre monde, ça peut être un avantage d'aller retrouver les « grands personnages trépassés. »

Si je vivais à Mexico et que je me piquais d'être écrivain, écrirais-je sur Mexico ? Alors que Parisien, je ne suis plus obligé à rien par Paris. Parmi les ruines de l'universel.

mardi 17 mars 2009

Toutes les nuits des cauchemars de théâtre.

« Racourcissement d'esprit ». Toujours pas été retrouver Virginia. Qu'est-ce qui m'empêche comme ça ? Relu hier « De la physiognomie ». Les *Essais* à rebours. Je devrais lire aujourd'hui « Des boiteux ».

Quand j'écris à la main dans les carnets de *Comme un voisin comme un arbre*, je suis encore plus loin de tout lecteur que dans ce journal qui a eu au moins une lectrice. Je m'y enfonce dans une forêt épaisse, celle de la solitude, ces forêts où un arbre qui tombe ne fait aucun bruit puisque personne n'est là pour l'entendre.

Je ne fais rien. Un peu de Montaigne ; je suis agacé par mon jardin imparfait, c'est peu dire, par la machine à laver en panne, etc. La démoralisation, le cerveau qui ne fonctionne plus. Il est minuit et j'ai déjà sommeil. L'énergie, où est-elle ? A la radio, JB Pontalis affirme que l'amitié, ça se tisse. L'amour ne se tisse pas ; il se déclare, il se termine, ne se tisse pas.

mercredi 18 mars 2009

Combien d'hommes et de femmes sont-ils en train de « mettre en place des dispositifs » dans ce pays ? L'acteur social, politique met en place des dispositifs ; la réalité dispose.

Je me suis rencogné, je me renfrogne dans mon trou, à montaigniser nonchalamment, une honte ? La pression est forte sur les écrivains ces

derniers temps : il faut qu'ils parlent de quelque chose, qu'ils parlent à nouveau de quelque chose, à l'américaine, des grands sujets qui intéressent du monde. Ouverture au monde obligatoire. Fini les chichis du Nouveau roman, les coquetteries avec la fable : racontez-nous, monsieur l'écrivain. J'ai l'air de quoi avec mes battements d'ailes à la Montaigne. A la télévision, un écrivain mexicain que je ne connais pas est interviewé et il dit la vie à Mexico ; ce n'est pas le lieu idéal pour un *otium* inutile. La violence, tout. Pas un truc de retranché. Les retranchés seraient des planqués ? Ils n'auraient pas le droit de parler ? J'admets que mon petit ego ne pèse pas lourd face aux grands manèges du monde, et qu'il ne fait pas le poids devant une humanité dans l'état où elle est, je m'en convaincs aisément. Alors il faut se taire ? Tout laisser tel que dans le bureau en désordre et pousser la porte et aller voir le monde, faire un petit tour avant de mourir. Concrètement, cela voudrait dire quoi ? Voyager, tout bêtement. Mais je ne bouge plus depuis tant d'années. Et ce à cause du théâtre qui m'a cloué sur place. Tout sacrifié à ça ; et vous voyez le résultat. Je me suis laissé enfermer. C'était comme un pacte faustien (plutôt à la Thomas Mann ; le théâtre au prix de l'amour). Mais Leverkühn , lui, réussit son coup, réussit tout court.

Ici je ne fais pas grand-chose ; un peu de jardinage (je ne pensais pas m'y coller, mais c'est plaisant), peu de travail intellectuel (je gribouille scribouille ces lignes) ; je lis Montaigne à l'envers, en partant de la fin (pourquoi ? je cherche une idée d'écriture ?), j'écoute la radio, je regarde la télévision paresseusement pendant mes repas, ça fait de la compagnie. Je me recueille, et je constate le rien que je suis. Vide, nul. Je digère aussi le fait que ma carrière d'acteur s'est achevée avant de commencer. Mathieu (Amalric) m'explique longuement que ça n'allait pas avec Paolo Branco, trop indolent, du coup il est viré et moi avec, puisque, si c'est Mathieu lui-même qui joue, mon personnage ne peut plus exister. Le tour est joué. Un regret quand même ; ma curiosité, je dois l'avouer, était

piquée. J'aurais bien essayé ; cela m'aurait permis, qui sait ? d'approcher le mystère du comédien, de l'acteur. A propos de Paolo, Mathieu dit qu'acteur c'est quelque chose, un métier ?, il n'emploie pas le mot, enfin, n'est pas acteur qui veut ; il ne s'en était pas rendu compte ; lui fait ça comme ça.

jeudi 19 mars 2009

Pythagore prescrivait à ses disciples un silence de deux ans, dit-on ; ça n'a rien à voir, mais ce n'est pas une mauvaise idée. Mais dans deux ans, je serai peut-être mort. J'enrage de vieillir. Non pas parce que ça se termine mais parce que rien n'a commencé. Je me suis raté comme écrivain, et c'est sans rémission. Pourquoi suis-je ainsi passé à côté de ma vie ? Parce que je suis inapte à raconter des histoires, donc à m'intéresser à la vie et aux gens, quelque chose de cet ordre (désordre). Je n'écris pas parce que je ne crois pas au monde, c'est bête. Je suis sans calcul aujourd'hui ; je n'essaye pas de rattraper le coup. Le coup, ce serait déjà de finir *Le théâtre et son trouble*. Ce serait l'urgence, vraiment, ne serait-ce que pour ne pas être éliminé. Mais en ai-je envie ? D'écrire et de ne pas être éliminé ?

(17h57) Toujours pas visionné le DVD *Experimenta*. Indolence, somnolence. Relecture : j'en suis au chapitre 9 (« De la vanité ») ; gros gibier. Je parcours un numéro du *Monde des religions* simplement titré « Les philosophes et Dieu », pas moins, acheté par ennui plus que par curiosité, - ce que c'est que de vivre à la campagne. Rien de bien neuf sous le soleil ; Régis Debray nous confie une fois de plus ses secrets sur la transcendance, c'est-à-dire le sacré : il faut bien qu'il y ait une transcendance qui explique qu'il y ait de l'union entre les hommes ; l'homme n'est pas seulement un loup pour l'homme ; il y a des collectifs, des nations, des tribus, des clubs, des équipes, des loges, des églises. Une seule explication, le sacré. Je veux bien ; ça ne coûte pas cher. Il a

une explication à tout, ce garçon, et toujours faiblarde. Le représentant de la pensée faiblarde. Le besoin d'invariant ! Mais un invariant aux formes variables puisque RD a remarqué que ce n'est pas la même chose de se regrouper au pied de la statue d'Athéna, de Jésus, de Lincoln ou de Lénine.

Sacré numéro (6 euros) : on y apprend aussi que Roland Giraud est un grand croyant ; il joue une pièce quelque part qui met en scène un prêtre catholique (c'est bête, lui-même serait plutôt protestant), un imam, un rabbin, et parce que c'est une pièce en couleurs, un moine bouddhiste. Pas moinsse, et comme il faut le vraisemblable théâtral, ils sont enfermés à discuter tout un ouiquinde. Jolie trouvaille. Mais l'acteur n'espère pas moins que de contribuer « à ce qu'on pourrait appeler la 4^e période de l'humanité. Après la période du pouvoir à laquelle on associe la civilisation gréco-romaine, celle du savoir qui s'épanouit à la Renaissance, puis de l'avoir à partir de la révolution industrielle et dans laquelle nous sommes encore, s'ébauche maintenant celle qui ne peut être que la dernière, la période de l'être. » Pas moinsse. Et le comédien pressent cet « achèvement » dans le commerce équitable, le souci de l'environnement, et même dans la crise bancaire, « la fin d'une ère ». L'air de rien. Par là-dessus Comte-Sponville fait l'éloge de son compère Luc Ferry (oui, on peut dire oui à la vie après Auschwitz, mais pas n'importe comment). 6 euros. Bonté divine.

vendredi 20 mars 2009

Il faudrait tenir la chronique des perles de Benoît 16. Décourageant, ce garçon. Pas fait pour le job. Même Juppé le dit. Il faudra quand même que je lise son instruction *Dignitæ personae* dont Jean-Yves Nau vantait, il y a quelques jours, la cohérence. Lire *Naissance et liberté* de Canto-Sperber et Frydman.

Journée de prostration.

Le tragique. La catastrophe annoncée, pour parler cliché. Le changement climatique, pierre d'achoppement. D'ici au prochain siècle, il y a le risque que la hausse des températures soit de 5 °C. On apprend que la dernière fois que le monde fut plus chaud de 5°, c'était il y a entre 35 et 55 millions d'années lorsqu'il était recouvert de forêts marécageuses et que des alligators se promenaient près du pôle Nord. La dernière fois que la température fut inférieure de ces mêmes 5°, c'était pendant la dernière ère glaciaire, il y a 10 000 à 12 000 ans, quand la calotte glaciaire s'étendait jusqu'à New-York et le centre de l'Angleterre. Donc on peut aussi dire que si la température augmentait de 5° au cours du prochain siècle, le PIB reculerait non pas de quelques années mais de dizaines d'années, avec des milliards d'hommes souffrant de la faim, du manque d'eau, des migrations de masse et des conflits armés. (d'après Dimitri Zenghelis).

Version pessimiste (tragique, non dramatique) et version optimiste. Nous sauver de la technique par la technique. Les arbres génétiquement modifiés qui boufferaient le CO₂. Ou bien : un bon impôt sur le carbone, et nous sommes sauvés.

—on ne rêve plus pour son salut d'un autre monde ; notre ambition est de sauver ce monde. La survie est le seul horizon de la vie. Si on s'en tire, c'est déjà ça.

samedi 21 mars 2009

Montaigne : « La décrépitude est qualité solitaire » (p.960)

Antidote : « plutôt bon écuyer que bon logicien » (p.929)

La brève pontificale : aujourd'hui attaque contre l'avortement thérapeutique. On ne peut pas sacrifier les valeurs à des considérations de santé procréative.

Tragique : est-ce que le changement climatique aurait à voir avec le projet cabane (*cabin*, c'est aussi la case de l'autre). Question aussi de l'économie, puisque la parole est autant aux économistes qu'aux scientifiques (climatologues). Contraindre les générations actuelles au profit éventuel des futures. On risque de se priver pour un résultat incertain. Les secrets de la courbe de Keeling.

Recueil des choses écrites. Je viens me recueillir sur moi-même.

dimanche 22 mars 2009

Un peu dépité d'avoir été viré du tournage. Ma curiosité était piquée. Curieusement je n'avais pas trop le trac, bien que j'appréhendasse les tours que pourrait me jouer ma mémoire, moi qui suis incapable de restituer quelque chose d'appris à cause d'une espèce de paralysie, de résistance aussi à quelque chose qui me serait imposé mécaniquement. En fait, je ne peux qu'improviser. Il faut toujours être dans le vif ; cela est possible en jouant, si on s'affranchit de la mémoire. Sinon je me fourvoie. Si j'étais accusé dans un procès, il vaudrait mieux que je n'apprenne pas par cœur le texte de ma défense. Cela me fait me souvenir d'une anecdote racontée par Montaigne dans « De la vanité » d'un conjuré contre Alexandre qui lors de sa comparution devant l'armée, « avait en sa tête une harangue étudiée, de laquelle tout hésitant et bégayant il prononça quelques paroles. Comme il se troublait de plus en plus, cependant qu'il lutte avec sa mémoire et qu'il la retâte, le voilà chargé et tué à coups de pique par les soldats qui lui étaient plus voisins, le tenant pour convaincu. » (940) Et m2m ajoute : « Pour moi, cela même que je sois lié à ce que j'ai à dire sert à m'en déprendre. Quand je me suis commis et assigné entièrement à ma mémoire, je prends si fort sur elle que je l'accable : elle s'effraye de sa charge. » (ibid.) Voilà ce que j'aurais aimé savoir formuler : cela même que je sois lié à ce que j'ai à dire...

Mauvais pli. Le repli vraiment pas stratégique sur soi. Ce journal, de plus, se dégonfle puisque le travail (théâtral) n'en est plus le prétexte. Seule ma banalité s'étale sur l'écran.

mercredi 25 mars 2009

Hier journée lyonnaise. Encore du train. Commencé la lecture de *Our Final Hour* de Martin Rees. Un peu déçu : il ne remue que des choses déjà connues de nous, et hors de sa spécialité, l'astronomie. Mais de la clarté. Ce à quoi je n'étais plus très attentif : que l'espèce humaine pourrait perdre son unité : l'homme génétiquement modifié (ou même techniquement modifié, augmenté, pour ainsi dire) et l'homme naturel, sapiens produit de l'évolution feraient-ils partie de la même espèce ? Fin de l'espèce humaine.

jeudi 26 mars 2009

N'ai eu le cœur de visionner le DVD *Experimenta* que cette nuit ! C'est assez lamentable, je veux dire pauvre. Toujours la même antienne barbotant dans toujours la même pitoyable ironie. En plus, je ne réponds pas à la seule vraie question d'Elie, celle de ce qu'il appelle l'empiètement : au lieu de tourner autour de la science, est-il possible d'entrer dans le laboratoire ? La question de la démonstration et de la preuve. Qu'est-ce que je fais de cela ? Est-ce que cela a à voir avec le théâtre de la preuve dont parle Latour ? Je ne vois pas du tout comment faire quelque chose de ce fatras. Sur quoi on expérimente exactement, et à quelles fins ? Quelque chose d'indéterminé : l'expérience comme aventure. L'expérimentation artistique est différente de l'expérimentation scientifique, au sens de Claude Bernard, c'est-à-dire de la démarche expérimentale hypothético-déductive, (« OHERIC » : Observation - Hypothèse - Expérience - Résultat - Interprétation - Conclusion). A quoi il manque deux étapes fondamentales. Pas d'hypothèse sans problème à résoudre, et l'hypothèse est une réponse possible à une question posée

par une observation. Il y a l'idée que l'on teste une hypothèse ou ses conséquences. L'expérience teste la conséquence vérifiable de l'hypothèse. En art, dans mon théâtre du moins, c'est très différent. Pourtant en un certain sens, à chaque spectacle, il y a un problème à résoudre, ou plusieurs. Ou mieux : il y a une résolution à trouver. Quel serait l'équivalent de la démonstration ? Et cela ne se résout pas dans l'établissement d'une vérité (la solution), mais dans la naissance d'une forme (le spectacle).

Il n'y a pas L'expérimentation, LA science, LE théâtre, évidemment. L'expérimentation, il faudrait pouvoir en parler expérimentalement. Quelle forme donner à ce texte ? Point de départ : un entretien...

vendredi 27 mars 2009

Expérience : ce serait de dériver à partir du DVD de l'intervention. Expérience rude. Mieux que le sempiternel journal ou la formule de la lettre.

samedi 28 mars 2009

Debray se répand à la radio sur la fraternité, son nouveau produit, nouvelle collection, avec l'inénarrable Darcos (cette chimère de bourgeois notable de province mâtiné du professeur de première supérieure). Il va maintenant nous rebattre les oreilles avec ça : il faudrait un peu de fraternité (qui ne trouve à exister que dans l'hostilité, du reste, si bien que les Européens ne découvriront la fraternité vraie que quand un missile aura été lancé sur la cathédrale de Strasbourg (à la vôtre !) ; la fraternité, ça se vit. Mais ces intellectuels (le *tuisme* se porte à merveille) feraient mieux de nous faire comprendre ce qui est plutôt que toujours vendre un devoir être, et leur petite recette. Quelle misère ! C'est de l'occupation d'esprit (part de cerveau) des contemporains ; mieux que coca-cola, *again*, voir plus haut. Mais c'est toujours de la doctrine. Un truc de docte pour doctes.

« Le temps du monde fini commence », a dit Valéry. A bel et bien commencé.

Hier au Zimmer réunion à propos du numéro d'*Alternatives théâtrales* : Banu, Debroux, Liliane et moi. J'essaie d'être constructif. Il me serait presque venu des idées. L'idée d'une banque d'idées pour des spectacles. Chroniques pour une catastrophe annoncée. Pour un tragique contemporain. C'est ce que j'ai appelé mon *Décameron*. On enferme des savants dans une auberge (ou un théâtre ou le Collège de France) et chacun raconte une histoire horrible de sa spécialité. Du matériau, du matériel. Pas seulement parler de spectacles qui ont déjà eu lieu, mais de spectacles éventuellement à naître. Ou pas.

dimanche 29 mars 2009

Le corps est le support de tous mes projets, m'apprend la radio qui veut que je coure au moins une demi-heure par jour.

J'inaugure aujourd'hui, date anniversaire de Léocadie, trois ans déjà, un nouveau bloc *Comme un voisin comme un arbre* (Bloc sténo suffren uni 180 pages, et toujours bleu). Je ne suis vraiment pas productif ou généreux dans cette affaire ! Je me fais croire que cette activité d'écriture est très importante, pourtant il m'a fallu plus de cinq ans pour noircir le dernier bloc-notes ! Il faudrait que j'invente une autre formule. Il y a trois ans, j'étais mis en difficulté par Beckett et cet exercice avec les élèves du TNS (2006 ergo Sam). Le début de ma fin ; ça a commencé à finir, ça finit encore, comme je viens de le noter. Ça n'en finit pas. Faut-il mettre fin à l'expérience ? S'il faut tout faire soi-même ! Dans le métro, je lis *suicide* d'Edouard Levé. Le suicide comme seule performance possible dans l'état actuel ou post-actuel de l'art. Mais on pouvait dire cela de Roorda aussi

bien, et dans un tout autre contexte. Donc affaire de psycho-pathologie. Elucider un suicide, écrivais-je du temps des *Turing*.

Histoire de petite fille. La radio rapporte qu'une petite fille de six ans a été déchiquetée par les deux molosses de la famille. La radio est aussi vorace que le molosse ; deuxième dévoration de la petite fille. Je suis tout retourné par ce drame (identification : si c'était ma petite). Et je repense à ce que j'écrivais sur l'expérience de la mort dans mon bloc-notes, cette nuit. Sur la mort, cette petite enfant en sait plus que moi. Je devrais dire : en a su plus que moi (mais ça n'a plus de sens). Elle a connu l'effroi. Epouvante. Cette épouvante ne me quitte plus depuis que la nouvelle m'a frappé.

Réunion familiale autour de la petite fille : la mère, le père, le beau-père, les cousins, les amis et leurs petits. Je suis le seul de ma génération. Je regarde jouer mes petits enfants.

lundi 30 mars 2009

Un peu laissé en plan ma relecture avec prises de notes du livre de Descamps. A reprendre. Puisque je suis en panne (otium maximum), une des remises en marche serait de faire un livre, un catalogue de thèmes tragiques que la science (LA science, comme c'est mal dit !) nous permet d'envisager, d'imaginer. Un premier état de ce travail pourrait être le *Decameron* avec les scientifiques pour AT. Un réservoir d'idées à traiter pour un théâtre de l'ère scientifique du XXI^e siècle. Le changement climatique et (mais) la guerre, les épidémies (pandémies), l'épuisement des énergies non renouvelables, la criminalité globalisée, l'écart croissant entre riches et pauvres, le terrorisme nucléaire. Plus dangereux que des astéroïdes ou des volcans en éruption. La probabilité d'une guerre faisant, d'ici quelques années, plusieurs millions de morts est d'à peu près 100%.

—mais il faut faire la part de la faculté d'adaptation de l'humanité. Tragique pas pessimisme. *To cope*.

(<l'article de Thomas Homer-Dixon, -cf. *The Upside of Down, Creativity and the Renewal of Civilization*- déglissant deux livres qui auraient pu m'intéresser *Global Catastrophes and Trends : The Next Fifty Years* de Vaclav Smil, et *What Next ? Surviving the Twenty-First Century* de Chris Patten.)

Dans le même numéro de *Nature* (19/03/09) Pedro Ferreira un astrophysicien d'Oxford (tiens, tiens) critique le livre de Kirsten Hoving sur les boîtes de Joseph Cornell (art et science, pour le coup, astronomie et surréalisme).

Je me débats avec Montaigne et les notes de *comme un voisin comme un arbre*. Ne faudrait-il pas passer à la vitesse supérieure, et prendre une décision véritable ? Faire ou ne pas faire. Et je me bats avec le 8 du III, c'est-à-dire « De l'art de conférer » que je ne sais pas par quel bout prendre. C'est aussi qu'à titre personnel je n'aime pas trop la conférence. Je n'ai pas une idée à défendre. Ou bien c'est que le conflit n'est pas mon fort. Du mal à admettre l'altérité. Oui, c'est que je ne suis pas opiniâtre.

mardi 31 mars 2009

Déjeuner avec Odile : je veux la convaincre de convaincre Jean de s'intéresser à ma cabane. Ce n'est pas impossible.

Hôtel du Nord : 15h-18h avec Frédérique qui me parle de Bruno Latour. Ne pas lâcher prise. Elle me parle de Gallison.

18h30 : rendez-vous avec Pascal Charvet. En pays de connaissance. Voir du côté de Gallimard.

mardi 31 mars 2009

Cabanes depuis Vitruve.

Et Laugier, le jésuite, qu'est-ce qu'il en pense, des cabanes ?

« Quelques branches abattues dans la forêt sont les matériaux propres à son dessein. Il en choisit quatre des plus fortes qu'il élève perpendiculairement et qu'il dispose en carré. Au-dessus, il en met quatre autres en travers et sur celles-ci il en élève qui s'inclinent, et qui se réunissent en pointe de deux côtés. Cette espèce de toit est couvert de feuilles assez serrées pour que ni le soleil, ni la pluie, ne puissent y pénétrer; et voilà l'homme logé. Il est vrai que le froid et le chaud lui feront sentir leur incommodité dans sa maison ouverte de toute part; mais alors il remplira l'entre-deux des piliers, et se trouvera garanti. »
(Essai sur l'architecture)

Voir l'*Emile* de Rousseau.

Cabane primitive de Viollet le Duc.

« Epergos choisit deux jeunes arbres espacés l'un de l'autre de quelques pas. Se hissant l'un sur d'eux, il le fait courber par le poids de son corps, attire le sommet de l'autre à l'aide d'un bois crochu et, joignant ainsi les branches des deux arbres, il les lie ensemble avec des joncs. »

La cabane de Le Corbusier (1952) : 3,66x3,66m. Roquebrune, Cap Martin. Modulor. Mesure étalon : 2,26 m. La machine à habiter a 2,66m de haut. Thoreau n'aimerait pas cette idée de machine à habiter.

Hutte primitive et paquebot moderne : la cabane au cœur des théories de Mies van der Rohe.

Et avant le raton laveur, les petites habitations pour SDF de Jean Prouvé (la Maison des Sinistrés de Lorraine 6x6m (1944) et la « maison des jours meilleurs » commandée par l'abbé Pierre. On est là dans une autre « nécessité » que celle de Thoreau.

(cf. Galerie Patrick Seguin, 5 rue des Taillandiers 75011 Paris
www.patrickseguin.com)

Les maisons en kit que Starck voulait vendre grâce aux 3 Suisses. Un fiasco, je crois.

Shigeru Ban : sa maison en carton.

mercredi 1er avril 2009

Journal : « ouvrons nos souvenirs, que de tombeaux .» (Flaubert)

Oui, pas une bonne blague, de 1^{er} avril. Rien de vraiment drôle. Ai joué les grands-pères fatigués.

Jacques Demy est mort le 27 octobre 1990. J'allais avoir 45 ans. A la Cinémathèque rétrospective Techné, une vingtaine de films. Je l'envie, n'ayant rien à rétrospecter.

En réfléchissant à ce que j'ai à écrire pour *Experimenta*, je me sens obligé de/penser à cette question du statut de la science dans mon théâtre. Est-ce que cela a un intérêt quelconque que je tente de traiter cette question ? Lassé de dire toujours les mêmes fadaises à ce sujet. Ou les mêmes choses très approximatives. C'est pourtant toujours un rappel à l'ordre du jour. C'est encore la Diane que l'on sonne dans la caserne, comme disait Primo Levi. En vérité, je m'émerveille et m'effraie devant l'époque de l'histoire de l'humanité qu'il m'a été donné de vivre. Le destin de l'espèce. Doit-il faire oublier les histoires particulières, j'allais dire privées dont se repaît la littérature (ou le théâtre). Actuellement, Planchon fait remarquer qu'il se joue à Paris 86 pièces dont le couple est le sujet. Et une *Cerisaie* laveuse. Je serais malhonnête si je disais que je n'ai pensé qu'à Hiroshima dans ma vie. Ce sont d'abord les camps de la mort (« dans mon dos les ruines de l'Europe »), et la guerre qui m'ont interdit

d'optimisme. Donc j'ai toujours eu une vision tragique de l'Histoire, sans avoir jamais eu la moindre expérience de cette Histoire. L'idée qu'aucune culture ne peut arrêter la barbarie, qu'elle peut même la nourrir, ne m'a pourtant pas empêché de choisir d'être un homme de culture, un lettré, un lettré nihiliste ou cynique, donc pas seulement un cynique ou un nihiliste, pur et simple, si l'on peut dire. La culture, la littérature surtout, je les ai toujours valorisées ; j'y ai cru. Contre mon cynisme. Je me suis accroché aux livres (radeaux mais aussi bouteilles à la mer) tout en étant conscient de leur vanité. Des livres pour ne pas voir le monde. Ou plutôt pour le voir (les livres ouvrent les portes de la vie et du monde) mais pas pour le toucher, pour y toucher. Près des livres, loin du monde.

jeudi 2 avril 2009

Je ne fais que ce qu'il me plaît ; et plus rien ne me plaît.

dimanche 5 avril 2009 (La Roque depuis jeudi soir avec excursion à Toulouse)

Détresse sans signal de...

Pas beaucoup d'idées pour le spectacle d'Eric. En fait, il faut produire un film. Savoir si on peut projeter sur ce type d'écrans des images en direct. Est-ce qu'il faut raconter quelque chose (big-bang) ou laisser filer des images ? Rapport du musicien aux images : comment montrer, rendre sensible l'interaction ? Improviser plutôt qu'illustrer, commenter. Est-ce que le best of n'est pas une facilité ? (réponse aisée). Mais le film ?

La chose pour *Experimenta* à faire d'urgence.

Échec intellectuel, non réussite artistique, désastre humain. Quoi d'autre ?

mercredi 8 avril 2009

Trois jours de grippe. Courbatu comme si on m'avait roué de coups. Incapable de me traîner jusqu'au bureau. Vie intellectuelle anéantie, si jamais elle a existé. La fièvre, bien sûr, mais la solitude campagnarde surtout. Aucune nécessité à écrire ou penser quoi que ce soit. Mes doigts tapent sur les mauvaises touches.

Une jeune femme sur *France Musique* parle de la guerre de 14 comme d'une "galère". Les mots ravalent les choses. Il est bon de chercher un peu ses mots.

Après la piqûre majuscule de ce matin, un petit réveil aux mots. Je reprends *La Case de l'Oncle Tom* (dans une édition de 1929). Plaisir littéraire.

La radio : « il y a quand même mieux que l'amour de la femme ». La contrafacture : changer la poésie amoureuse à une femme en poésie religieuse en l'honneur de Marie.

France-Culture : une émission, une espèce de cours sur la *Princesse de Clèves*, qui tourne au triomphe pour Sarkozy : les animateurs de l'émission incapables de lire le texte, ne faisant pas la différence entre repartir et répartir, bafouillant, ne comprenant pas ce qu'ils ne parviennent pas à lire. Ce n'est pas gagné. Sarko : un à zéro.

dimanche 12 avril 2009

Retour à Paris après cette excursion navrante et humiliante à Marseille. Tout branle dans le manche (rien ne répond, si l'on veut). Hors-jeu. Invitation trouvée en rentrant pour la présentation de saison à l'Odéon, déjà 2009-2010. Amertume ? Non, angoisse. Fini de relire à Gratay et dans le TGV *La Case de l'oncle Tom*.

lundi 13 avril 2009

Je m'éteins. Journée au fauteuil aux prises avec la mort. Rêvassé sur *Experimenta* et la question difficile de l'empiètement ou non de la science. Invitation à réfléchir sur ce rapport à la science, au lieu de dire toujours les mêmes fadaïses. Reproche d'Elie : je ne fais que tourner autour de la science ; il faudrait aller au-delà du rapport imaginaire que nous entretenons avec elle. Déjà dit.

mercredi 15 avril 2009

N'en finis pas avec ce texte pour *Experimenta*. Je ne me sens pas armé pour répondre à la question d'Elie de savoir pourquoi mon théâtre n'entre pas davantage dans la fabrique de la science (qu'est-ce que ça veut dire ?). Idée de philosophe complexé par le théâtre de la preuve des sciences dures. Est-ce qu'il rêve d'un théâtre scientifique ? Non-sens. Ce que je dois rappeler : un théâtre soufflé par la science (l'héritage brechtien d'un théâtre de l'âge scientifique) ; il y a une espèce d'urgence, la Diane a été sonnée dans la caserne ; le tragique. Je me répète.

jeudi 16 avril 2009

Désœuvrement ; le texte *Experimenta* à terminer.

Barbarie. La bêtise à son comble : on enlève la pipe de Hulot sur l'affiche de l'exposition. Dans quels gouffres de bêtise sociale (pléonasme) nous entraîne la bonne pensée ? Donc il faudrait sortir dans la rue avec le badge de la *Princesse de Clèves* et la pipe au bec. Et en solex. Je vais faire de la résistance. Il y a quelque chose de grave dans la retouche des photos. Les méfaits de la retouche pire que ceux du tabac.

Déjà Malraux et Sartre sans leur cigarette, Hulot sans sa pipe. C'est leur œuvre tout entier qu'il faudrait interdire.

vendredi 17 avril 2009

Je regarde hier soir un documentaire sur les *Einsatzgruppen*. La grande boucherie : pour moi, la vie a toujours eu une odeur de cadavres. Le

regard de ces deux toutes petites filles affamées et malades (une tache de sang sur l'espèce de foulard qui ceint le front de la plus grande), assises oubliées sur le trottoir de je ne sais plus quel ghetto. Ce sont mes filles.

L'Histoire a brisé le miroir de la culture.

samedi 18 avril 2009

Vila-Matas note que ça a beaucoup aidé les Français de commencer avec Montaigne, un ironiste. Ça a coûté cher aux Allemands de ne pas avoir eu de Montaigne.

Il cite beaucoup la correspondance de Flaubert, cela me va. Surtout cette phrase qui peut avoir des échos dans la France actuelle : « Ah ! les hommes d'action ! Les actifs ! comme ils se fatiguent pour ne rien faire. Et quelle bête de vanité que celle que l'on tire d'une turbulence stérile ! Qu'est-il resté de tous les Actifs, d'Alexandre, de Louis XIV, etc. ? »

lundi 20 avril 2009 (La Roque)

Arrivé hier soir par le train, puis le car grâce à une facétie de plus de la SNCF. Dîner chez Claude qui accuse le coup (son mauvais roman à lui, du costaud, je ne sais pas si j'ai envie d'en parler)

—je suis dans la pathologie depuis que je me suis marié et que j'ai fait des enfants.

Ça fait un bail.

Je termine la lecture de *Journal volubile*. Tenir un journal : ce qu'il m'intéresserait de savoir rétrospectivement, c'est peut-être le temps qu'il faisait tel ou tel jour. Aujourd'hui il fait gris averse, avec petites ensoleillées. J'aime bien que Vila-Matas parle de Zweig écrivant son *Montaigne* pour fuir la barbarie nazie et échapper à la Seconde Guerre mondiale. Ça ne le sauvera pas du suicide. A partir de quand Montaigne se sait écrivain ; quand sait-il qu'il n'écrit pas que pour lui-même, après la

publication des deux premiers volumes ? Alors il se met en scène dans son livre, y fait une entrée. Tout cela pour dire qu'il n'y a plus rien à faire publiquement (en tant qu'intellectuel ou écrivain, s'entend), rien qu'à résister dans son coin. Je n'aime pas beaucoup ce terme de résister (à cause de son poids historique chez nous). Je dirais que nous pouvons tenter de maintenir (intransitif pour l'occasion). La démocratie et son bras armé, la communication (les médias), ont eu raison de l'intelligentsia.

Montaigne : « Toute la littérature moderne naîtrait en haut de cette tour, au moment exact où Montaigne avoua au début des *Essais* qu'il écrivait dans l'intention de se connaître lui-même. On en connaît, aujourd'hui, parfaitement les conséquences. Peu de temps après, commença à se développer une lente mais progressive défiance vis-à-vis des possibilités du langage et la crainte que celui-ci nous mène vers des régions de profonde perplexité. » (275)

Chapitre de l'histoire du genre épique (à écrire) : « il inclurait tous ceux qui – à partir de Montaigne et Cervantès jusqu'à Kafka, Musil, Beckett, Perec – menèrent une lutte de titans contre toute forme de simulation ou d'imposture. » (276) Du petit lait.

La critique de l'imposture et ses conséquences : ne plus avoir de posture du tout. Le vide. Ou plutôt pas de scène. Invisibilité totale.

mardi 21 avril 2009

Qui m'aurait dit que je verrais de mon vivant surgir un concept comme celui de « diffamation des religions », visant à criminaliser la critique de ces dernières ? La liberté de conscience est proclamée dans la Déclaration universelle des droits de l'homme. Il ne faut pas confondre la défense des individus dans le libre exercice de leur religion et la « protection » des doctrines religieuses. Une croyance pourrait être sacrée parce qu'elle touche au sacré ? Le blasphème, un délit ? Ça avance. Au passage, une

jolie expression, celle qui remplace, dans le document de Durban II, celle de diffamation des religions par la pénalisation de « l'incitation à la haine religieuse ». La haine religieuse... En plus, c'est foi contre sexe. Sordides transactions : j'abandonne l'idée de diffamation, etc. et on ne parle pas des discriminations liées à l'orientation sexuelle. Orientation sexuelle : quelle expression aussi ! Signer les pétitions sur www.rsf.org ou www.doha-centre.org.

mercredi 22 avril 2009

Cette question de la haine, passion religieuse fondamentale : je hais les autres au nom de ma vérité. La haine, voir ce qu'en dit Anders. J'ai commencé la lecture de Jan Assmann, *Le Prix du monothéisme*. Distinction mosaïque : ma religion est vraie.

Benoît 16 a trouvé les causes de la crise économique : la cupidité. On n'y peut pas grand-chose.

jeudi 23 avril 2009

Faire quelque chose, même cultiver son jardin. Pourquoi aller dégoïser sur le théâtre (puisque'il n'est pas question d'en faire) dans une société polarisée par le business et l'*entertainment* ?

vendredi 24 avril 2009 (Paris)

Filiation : l'oncle septuagénaire se fait entreprenant avec sa nièce ; elle le repousse : tu pourrais être mon père. Eh bien, justement, je le suis probablement. Tests positifs. La mère s'était suicidée (pendue sans sa salle de bains) peu de temps après la naissance de sa fille.

samedi 25 avril 2009

Journée à claques hier (l'inconnu de Mons qui me retoque, la Clarisse n'étant pas toujours diplomate non plus) et rien qui n'avance du côté de

Nouvel (je pensais le voir à la projection du film d'Odile, exercice d'admiration post-conjugale). Je ferais mieux de rester devant mon Dubonnet.

Se reprendre : notuler sur la religion, d'un côté, sur la science de l'autre. Je n'avance pas sur le texte *Experimenta* : toujours cette question de mon rapport à la science.

dimanche 26 avril 2009

On fête Tati en ce moment, ce n'est pas le jour, pourtant ; son centenaire, c'était il y a deux ans. Ça ne l'aurait pas gêné. On a bien fêté à Beaubourg le centenaire de Beckett pour ses 101 ans.

Je continue à me renseigner sur la « guerre des sciences ». En quoi ça m'intéresse ? Je finis par me le demander. En tout état de cause, j'ai terminé aujourd'hui la lecture de *Controverses sur la science* par deux pesants « transversalistes ». Ce qui est embêtant avec la sociologie, c'est qu'au bout du compte, elle ne s'intéresse qu'à son propre statut. Je lis ces deux cents pages (même plus), et je n'apprends pas grand-chose sur la science, en tout cas, telle qu'elle peut nous intriguer. Ici la science n'est qu'un prétexte pour que le discours sociologique puisse se tenir (dans tous les sens), comme si le souci de la sociologie, la même idée sous une autre forme-, était d'abord la sociologie plus que, en l'occurrence, la science. J'ai appris des choses sur l'ultracentrifugeuse de Beams.

Lutétia avec Alain à l'apéritif. Tout faux ; pour son colloque de rentrée au Collège, auquel il a l'air de donner de l'importance, il demande à Antoine Compagnon de parler de Darwin et la littérature. C'était ma petite beigne quotidienne.

lundi 27 avril 2009

Lu pour m'endormir l'espèce de lettre ouverte de Stanley Cavell à Alceste. Complexe : dit-il en somme qu'Alceste n'est qu'un adolescent ? Ce qui me plaît, c'est que Cavell parle de Montaigne : « Montaigne est terrifié par la capacité humaine à prendre l'humain en horreur. » Pire, ajoute-t-il, est encore la perte de cette capacité d'horreur. C'est bien là aussi une crise de la représentation : « les nazis ne sont-ils pas ceux qui ont perdu leur capacité à être horrifiés par ce qu'ils font ? C'est bien *pour cela* qu'ils sont nos monstres spécifiques, des monstres de la faculté d'adaptation. » Ce qui étonne Cavell, c'est la capacité humaine à *suivre le mouvement*. Est-ce alors qu'Alceste figure celui qui a du mal à suivre le mouvement ? La question n'est pas celle de l'hypocrisie, mais celle de ce à quoi on nous demande de consentir. Cavell invite à revoir ou voir *Sweet Movie* de Dusan Makavejev. Qu'est-ce que la sociabilité ?

Complètement paralysé devant l'écriture : je n'ai toujours pas terminé le texte pour *Experimenta* Parce que je ne veux pas dire n'importe quoi ? Parce que je suis invité à mettre en cause, en crise, mon rapport à la science (mon geste artistique foireux), et que cela me fait mal aux entournures. Sans doute ai-je envie de savoir pourquoi ça n'a pas vraiment marché, mais il y a aussi la vieille impotence à écrire (ça se dit ?). Je fuis toujours l'obstacle (comme je fais dans la vie, je tempore, on verra), le moment de m'y mettre : pourquoi ? Remettre à plus tard, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Il n'y a que cette écriture désinvolte du journal qui ne m'intimide pas, car c'est une façon d'écrire sans écrire, le rêve.

Naître ou ne pas naître : nous sommes tous des enfants trouvés.

mardi 28 avril 2009

Je déjeune aujourd'hui avec Philippe Descamps, et je me rends compte que je n'ai pas « repris » son livre. J'avais pris quelques notes sur un bloc puis j'ai laissé tomber. Il est vrai que si jamais le projet devait voir le jour, il faudrait embarquer Descamps. D'abord le rencontrer. Lui demander une contribution pour *Alternatives théâtrales*, ce serait déjà ça. Ensuite nous verrons bien.

Repartir de ceci : la notion d'espèce humaine fait son entrée dans le droit en 1994 (« Nul ne peut porter atteinte à l'intégrité de l'espèce humaine »), dans le code civil, puis dans le code pénal. En quoi cela change la définition de la personne. Idée de protéger dans son intégrité l'espèce humaine qui fait l'objet d'une incrimination spécifique (punir certaines pratiques biomédicales, criminaliser certaines techniques). L'espèce humaine, une valeur protégée par le droit. Mais c'est quoi, l'espèce humaine ? Une « chose commune » comme l'eau ou la mer ?

—je parle de la fin de l'homme.

—faudra-t-il le regretter ? Ce n'était pas une réussite.

—il s'agit plutôt de préserver une humanité possible. Préserver une société vivable aux générations futures.

—elle était vivable ?

L'espèce humaine garantie par la nature humaine ? Le législateur ne précise pas ce qu'il entend par espèce humaine. Et qu'est-ce que l'intégrité ? Le droit comme rempart à la technologie.

Transgenèse : (années 70) transférer un fragment d'ADN d'un organisme dans l'ADN d'un autre organisme.

Paul Berg : hybride, un bond dans la maîtrise du vivant. On en finit avec la pensée que le vivant, c'est ce qui résiste à la technique. Ingénierie génétique, thérapie génétique. Les premiers succès : bébés-bulles.

1982 : on modifie la couleur des yeux des drosophiles ; les souris *little* qui grandissent...

Années 90 : il devient clair que les biotechnologies sont devenues capables de créer des animaux vivants et viables qui ne seraient jamais apparus naturellement. Fabriquer des êtres manufacturés. L'homme peut orienter l'évolution.

—mais d'où est venue dans la tête des juristes l'idée d'une nature fixe et éternelle ?

La difficulté : penser l'idée de crime contre l'espèce humaine.

Faire naître un être qui serait identique à un autre, vivant ou décédé, est un crime mais c'est aussi tout simplement vertigineux.

mercredi 29 avril 2009

Coup d'angoisse ce matin de ne pas avoir été capable de faire ne serait-ce qu'une œuvrette. Fa bémol dépressif.

Nous apprenons que le génome de la vache est entièrement séquencé (22000 gènes). Nous avons bien un ancêtre commun, il y a 95 millions d'années. Leurs gènes spécifiques concernent entre autres la digestion (efficacité avec laquelle les bovins utilisent des fourrages de faible qualité énergétique). Il fallait s'y attendre.

Mutations cognitives. Il y eut un débat, à partir d'un article de Nicholas Carr cet été sur les conséquences de l'usage intensif d'Internet sur notre cerveau et ses performances cognitives. Il craint que notre intelligence ne devienne artificielle. Trop beau. Fin de la lecture profonde liée à la technologie du livre. Tout ça à cause de la plasticité cérébrale. Pendant ce temps, on monte Feydeau. Il faut vraiment n'avoir rien à faire.

(www.theatlantic.com/doc/200807/google www.internetactu.net/2009/01/23/nicholas-carr-est-ce-quegoogle-nous-rend-idiot/)

vendredi 1er mai 2009

Toujours incapable d'achever le texte pour *Experimenta*. Certes il y a l'impotence congénitale, mais il y a aussi que j'ai été cueilli par la question de During sur ma relation à la science. Pourquoi je ne fais que tourner autour. Je ne vois toujours pas ce que ce serait que d'y entrer.

samedi 2 mai 2009

Maladroit : voilà ce que je devrais mettre comme annotation en marge de mon texte, comme faisaient mes professeurs.

dimanche 3 mai 2009

Ferais mieux de monter *La Dame de chez Maxim* plutôt que de m'esquinter sur la science absente de tout théâtre. Manip artistique contre manip scientifique.

Texte pour *Experimenta* : si lourdement écrit. Les choses les plus simples, je ne parviens pas à les écrire. J'ai été maladroit (voir plus haut) sur la question de l'expérience dite des yeux fermés. Je ferme les yeux, isole mon cerveau (écran noir des paupières), le détache un peu du réel (plus de perception visuelle, de l'auditive, mais réduite, maintenant le bruit du roulement du train) et je mets à naviguer dans mes pensées, souvenirs, imaginations, rêveries , etc. Je me propose la navigation *Experimenta*. Ce n'est pas beaucoup plus fameux.

Enthousiasme : rien ne surpassera jamais le livre.

mercredi 6 mai 2009 (La Roque)

Je crois que je vais en rester à l'état actuel du texte pour *Experimenta*. Il y aurait encore du travail de préparation sur ce thème pour l'entretien avec Banu. Ce que j'ai abandonné dans ce texte, c'est toutes les considérations sur le cerveau. Je devrais insister là-dessus.

jeudi 7 mai 2009

Non pas se connaître soi-même, mais connaître son néant. Plus pascalien. Maintenant je cale sur les deux lignes que je dois écrire pour Toulouse. Je ne vais pas mettre trois semaines ! Et ensuite l'introduction pour Abadie. Il nous est donné de vivre un moment crucial de l'aventure humaine : destruction de notre planète, brutale (la bombe) ou à petit feu (le réchauffement), incertitude quant à l'avenir de l'espèce humaine (désormais une espèce à protéger), etc. La science ne se contente pas de connaître le monde, elle le transforme.

L'avenir de notre planète et de l'espèce humaine est incertain. Il faut favoriser tout ce qui peut rappeler que l'aventure scientifique et technique est notre destin, tout ce qui peut rendre les artistes sensibles à la dimension tragique de ce moment crucial de l'aventure humaine, toute initiative, comme celle de *Stars*, qui favorise la friction entre science et art. Basta.

Aux Marseillais, que dire ? Le théâtre contemporain de la révolution numérique. Le théâtre a toujours accompagné les technologies de son temps. Reprendre ce que je disais dans *Experimenta*.

La révolution numérique n'a pas seulement donné de nouveaux outils à *sapiens* ; elle a profondément changé le milieu dans lequel il évolue, auquel il doit s'adapter.

vendredi 8 mai 2009

Haïr son prochain comme soi-même. Difficile.

Le Conseil d'Etat ne semble pas vouloir se rendre compte à quel moment de l'histoire de l'espèce humaine nous nous trouvons. Notaires de province. La filiation ? Il faut un père et une mère. Nous n'allons pas prendre la responsabilité d'inventer une procréation sans père... Il faudrait

vraiment décortiquer, comme dans le temps, les présupposés de cette institution, vénérable, l'institution, quant à la procréation. Toute la réflexion sur l'AMP, l'assistance médicale à la procréation, est éclairée par les supposés intérêts de l'enfant (et pas par le projet parental, - au passage, quelle expression !) Il ne va pas dans l'intérêt de l'enfant de ne pas avoir de père (voir le démenti de Sartre), donc pas de PMA pour les femmes célibataires ou homosexuelles. Mais dans le droit français, avoir un enfant n'est pas un droit (législation de 2004). Un couple, c'est un homme et une femme, chabadabada. C'est au nom de l'intérêt de l'enfant (il n'y a pas de droit à naître, ceci peut-être la réponse à la question précédente) que l'anonymat du don de gamètes devrait être levé. L'accès à ses origines, comme ils disent, est légitime. Ça peut être dévastateur. On ne peut priver un enfant d'une dimension de son histoire. Qu'est-ce à dire ? C'est supposer qu'on a des origines. DES origines ? Un donneur pourra rencontrer l'enfant et participer au récit de ses origines... Non pas pour avoir un autre père ou une autre mère mais pour ne pas vivre dans l'ignorance ou le mensonge. Les enfants nés d'un don de gamète (1200 en 2006) pourront, une fois majeurs, avoir à des informations "non identifiantes " sur le donneur (profession, couleur des cheveux), ou de connaître son identité si le donneur y consent.

Pas de GPA, d'autre part ; un enfant ne saurait être un objet de transaction, mais comme la gestation pour autrui est autorisée pas loin de chez nous, la question se pose de savoir ce que l'on fait en France des enfants nés à l'étranger par GPA et vivant en France. Par souci d'une "certaine sécurité de la filiation " (ceci mériterait commentaire), on reconnaîtrait la paternité du père et la mère obtiendrait une délégation d'autorité parentale. Le Conseil craint une surenchère de "moins-disant éthique ». Joli. C'était notre série « Technique et demande sociale ». Enfin, une consolation (pourquoi je dis ça ?), la recherche sur les cellules souches embryonnaires est autorisée.

Belle légende de Sergueï pour son dessin dans *Le Monde* : « Un jour, la biomédecine sera tellement avancée que les enfants pourront demander à naître, quels que soient leur (sic) parents. » Pas mal.

(Il faut que je me reporte au texte même du Conseil d'Etat. Philippe Bas parle de *convictions démocratiquement partagées*. Rapport avec l'éthique ? Par exemple, le fait qu'aucun embryon ne devra jamais être conçu à d'autres fins que la procréation ?)

Le possible biomédical.

samedi 9 mai 2009

Marc Bloch : « toute histoire est contemporaine ». Sans doute.

Le théâtre, un instrument non une fin. Je ne fais pas (je n'ai pas fait) du théâtre pour le théâtre. Ce doit être un tort. Ce qui pourrait encore me sauver, tout racheter, - quelle curieuse façon de penser-, ce n'est pas une réussite théâtrale, avoir de la réussite, comme on a de la chance, mais de faire un bon livre, dirais-je un livre à succès, un livre qui aurait du succès, serait mieux formulé. Je n'ai pas osé dire : un grand livre, mais...

Il n'y a pas de repentir possible ; rien que des remords. Cimetière de mes avortons : en dresserai-je la liste ? Ça a à voir, comme geste, avec *Théâtre incomplet*. Ce qui est mort est mort.

Toujours le même manège. L'ornière. La routine. L'enlisement. Changer du tout au tout ; radicale révolution ? En suis-je capable ? Ou bien je pourrais me dire, oui je suis vraiment un homme de théâtre, c'est cela que j'ai choisi, donc je joue encore ma carte dans ce milieu et détermine à partir de là mes stratégies. Est-ce que ça pourrait aller jusqu'à monter des pièces ?

—comme tu y vas !

dimanche 10 mai 2009 (Paris)

10 mai, ça fait drôle. La victoire de Mitterrand m'a permis de ne plus m'intéresser à la politique. Relisant « Des Coches » hier matin dans mon lit à La Roque, il m'est venu l'idée que le *Montaigne* que nous produisîmes après le 10 mai 1981 était vraiment peu politique, un peu roulé sur lui-même. J'y pense à propos des ravages américains causés par les Européens et que Montaigne décrit fiévreusement. Plus fort que des images, les mots. Je vais relire les « Cannibales ».

Braunschweig à dîner avec le jeune Léonard. Avec Alain et Descamps. Pourquoi j'omets les femmes ?

lundi 11 mai 2009

Présentation de la saison à La Colline (Théâtre national). Ennuyeux, ce genre d'exercice. Exit Françon, vite fait. Même pas de spectacle l'an prochain. Il aurait sans doute voulu.

Je dois écrire à Jean Nouvel pour défendre le projet *Re : Walden*. Pas inspiré du tout.

A faire : la présentation pour Abadie. Et le texte pour Jean Nouvel. Première lettre par exemple.

Mon cher Jean,

Merci d'abord de ton intérêt pour notre projet *Re : Walden*, puisque tel est son nom de code. La fondation (l'EMPAC) a pour vocation d'apporter son soutien à des artistes travaillant sur les rapports entre les sciences et les arts et dans un contexte hyper-technologique. Cette fondation est entrée en contact avec moi, je suis allé visiter les lieux (de formidables possibilités et conditions de travail) en janvier. J'ai donc déposé un dossier proposant notre candidature à une résidence ou mieux une « commission », c'est-à-dire l'aide à la production. Il faut être capable d'intéresser des établissements au moins aux USA et en France (il n'y a pas de limites...).

Pour ce qui concerne notre pays, le Théâtre national de Chaillot entrerait en coproduction, et j'ai contacté le Festival d'Avignon qui devrait suivre. D'autres lieux sont susceptibles au moins d'acheter le spectacle sinon le coproduire.

De quoi s'agit-il ? La règle du jeu pour obtenir cette résidence ou cette « commission », c'est de trouver une thématique (un objet) qui ait un rapport avec la question science/art. J'ai choisi de prendre la chose à contre-pied et de travailler sur un texte mythique, « culte » (c'est un peu idiot) de la littérature américaine, identitaire, pourrait-on dire, *Walden* de Thoreau.

Pourquoi choisir un texte, si célèbre soit-il, du milieu du XIXe siècle qui fait l'apologie de la vie solitaire dans la forêt au bord d'un lac (celui de Walden), qui raconte l'histoire d'un homme qui tourne le dos à la civilisation technique pour...

(le reste va manquer)

mardi 12 mai 2009

Je me souviens que 1989 vient après 1988, année où ma vie changea remarquablement, année qui vit ma vie changer. Cette nuit, un rêve : je suis devant ma tombe mais je ne parviens pas à lire l'épithèque, mais sont parfaitement lisibles les deux dates de naissance et de décès : 1945-1989.

mercredi 13 mai 2009

Pour notre *Decameron*, que vaut-il mieux ? Focaliser sur la question de la filiation (reproduction) et faire le tour de ce tragique-là ou ouvrir davantage le jeu ? Métamorphoses de l'individu et de l'espèce ? Rien d'autre.

dimanche 17 mai 2009

Retour hier soir à Paris après excursion quantique à Toulouse. Il ne faudrait pas qu'un Sokal ou un Bricmont tombe sur ces malheureux professeurs en mal de trouvailles théorico-critiques. Comme dirait Alain : pas le niveau. Il faut rendre à la physique quantique ce qui est à la physique quantique.

Je trouve au courrier le nouveau numéro de *Nature*. Mis en appétit par le sommaire : « Two cultures revisited ? » Le livre de Snow, c'était il y a 50 ans. Je vais lire tout ça.

Mais il faut que je fasse les quelques lignes sur l'IMATS. Et Ariel me parle au téléphone de Patrick Pouchain.

Je commence à traîner, comme d'habitude. Que faut-il que je dise ? Qu'à l'ère numérique, il est nécessaire de s'adapter. Ça ne va pas loin.

lundi 18 mai 2009

Qu'est-ce qui m'attirerait dans le personnage (la personne ?) de Thoreau ? Pas l'homme des bois, j'en suis bien loin, mais celui qui n'a fait que ce qu'il a voulu ? Dans la cabane, il y a plein de livres ; c'est aussi une « librairie ». Les livres lus dans les bois, les vieux livres surtout, auteurs grecs et latins : « decayed literature makes the richest of all soils ». D'un autre côté l'idée de se régénérer l'âme au contact de la nature, ce n'est pas trop mon truc.

Drôle de type : il met le feu au bois de Fair Haven et semble n'en concevoir aucune culpabilité.

mardi 19 mai 2009

Il n'y a pas de formation sans recherche. Pas de recherche qui ne doive conduire à une création (production).

Walden : il suffirait que je sache ce qui se cache derrière cette proposition. La proposition vient de moi, mais je ne sais pas encore pourquoi je l'ai faite.

Sujets de dissertation :

1-Le cerveau humain n'est qu'un ordinateur dépassé qui a besoin d'un processeur plus rapide et d'un plus gros disque dur.

2-À mesure que nous nous vidons de notre "répertoire interne issu de notre héritage dense", écrit Richard Foreman, nous risquons de nous transformer en "crêpe humaine", étalée comme une pâte large et fine à mesure que nous nous connectons à ce vaste réseau d'information accessible en pressant simplement sur une touche."

3-Comme le disait dès 2004 le prix Nobel Alan Kandel, il se pourrait que *"la capacité de l'humanité à altérer ses fonctions cérébrales pourrait bien transformer l'histoire autant que le développement de la métallurgie à l'âge de fer, de la mécanisation pendant la révolution industrielle ou de la génétique pendant la seconde moitié du XXe siècle."*

Friedrich Adolf Kittler : à lire ?

mercredi 20 mai 2009

Le symptôme (suite). Temporisation : je ne peux me mettre aux quelques lignes sur l'IMATS. Traîner dans la paresse et l'angoisse.

Joie naïve mais d'adulte de Yannick, élu à un poste de professeur à Aix. Je partage sa joie, vraiment. C'est comme si j'étais fier de lui, comme on est fier d'un fils (je ne sais pas, je n'ai jamais eu de fils) ; c'est étrange puisqu'il ne s'agit (cette restriction n'est pas gentille) que d'un poste de professeur, ce dont je me suis toujours moqué. Etrange. Il revient d'Aix, en voiture, forcément, et s'arrête ici vers 1h du matin boire un ouisqui.

Gai comme un écolier récompensé. Je n'ai de ma vie connu cette joie, la joie d'une récompense. C'est dur.

—mais quelle récompense aurais-tu voulue ?

—celle d'être un écrivain, peut-être.

Des effets de ma modestie orgueilleuse. Être célèbre, ça m'aurait plu. Vanité des vanités.

Le pain sur la planche : ce texte pour l'IMATS et la lettre à Jean Nouvel sur *Walden*. Ce n'est quand même pas grand-chose.

Brouillon, c'est le mot :

La technique est notre destin, et avouons que celui-ci depuis mettons deux siècles se précipite. Une course vers l'abîme ? Possible ; une révolution permanente à coup sûr. Il nous est donné de vivre, grande circonstance, la révolution numérique (informatique), la révolution biotechnologique, sans oublier qu'elles sont advenues alors que l'humanité s'était donné dès 1945 les moyens techniques de sa propre destruction. Le théâtre qui s'y connaît en tragique est servi. C'en est fini de la vision épique (progressiste, donc) de l'aventure scientifique et technique dans laquelle l'Occident a engagé l'aventure humaine ; le moment est tragique, c'est-à-dire ambigu : on ne sait pas comment ça finira, mais ça finira.

S'agissant des rapports de l'art (et singulièrement ici, de l'art du théâtre), nous avons pris des partis : nous nous défions d'une vision commune et partant optimiste suivant laquelle la technique et ses nouveaux outils seraient au service de l'art, en tant qu'ils fourniraient à celui-ci de nouveaux moyens et que notre problème serait seulement de mettre ces nouvelles techniques au service de l'art. L'heure est plus grave et notre première tâche, notre ardente responsabilité, est de prendre la mesure et l'ampleur de cette révolution technique dont nous parlons.

Notre affaire est le théâtre ou les arts de la scène. Et la question n'est pas de savoir si l'on est technophile ou technophobe, c'est encore du luxe.

vendredi 22 mai 2009 (La Roque)

Revenu ici hier avec Eric M en voiture. Des génisses dans les prés. Repris la lecture de Heisenberg.

IMATS : je peine toujours. Ahurissant. J'ai appelé Epiméthée à la rescousse. La prothèse réparatrice mais la technique séparatrice aussi. La technique ne défait pas l'homme, elle le définit.

(Interrompu par le téléphone ; on veut me vendre quelque chose, le jeune homme se présente et dit s'appeler Julien Sorel. Je raccroche brutalement après lui avoir dit que j'ai déjà lu le livre).

Démocratie : régler le problème de l'accès à l'art par la solution d'un art accessible. C'était plus simple. Une question au passage : mon théâtre a-t-il été sans concessions ? Je ne saurais répondre.

lundi 25 mai 2009

Pourquoi j'ai lâché (prise). Enfoncé dans les sables mouvants du ressentiment. Joli. Un type moche ; confessions d'un type moche. Je disparaïs, je veux avoir l'orgueil de croire que c'est moi qui m'élimine moi-même. Alors que je suis désarçonné. La chute (comme la chute de cheval). Aurait-il fallu s'acharner ?

Depuis qu'Epiméthée a oublié l'homme ou de lui fournir de quoi mener une vie naturelle, l'homme s'est doté de prothèses. Depuis la fameuse énigme de la Sphinge à Œdipe, la prothèse est entrée dans la définition de l'homme ; la troisième jambe de sa vieillesse est une canne. Mais cet exemple pourrait nous induire en erreur, et, il faut dire aussi qu'il faut se défier de l'idée optimiste suivant laquelle la technique et ses nouveaux outils seraient au service de l'art, en tant qu'ils fourniraient à celui-ci de

nouveaux moyens et que notre problème serait seulement de mettre ces nouvelles techniques au service de l'art. L'heure est plus grave et notre première tâche, notre ardente obligation, est de prendre la mesure et l'ampleur de cette révolution technique dont nous parlons.

Si je voulais être véridique, je dirais que j'aimerais passer le temps qui me reste à écrire les livres que je n'ai pas écrits. Ou d'autres ? Rêve stupide qui tournerait au cauchemar si je passais à l'acte. Il n'y a pas de session de rattrapage. Finir écrivain, ça m'aurait plu. Ce qui m'a manqué : rencontrer un éditeur.

mardi 26 mai 2009

A la radio, on parle de la candidature de Baudelaire à l'Académie. Fait tourner des tables avec Hugo. Lire Murakami ? Courir tous les jours ?

Je suis allé prendre une douche pour faire pièce à la pluie qui tombe dehors. Encore heureux qu'elle ne tombe pas à l'intérieur. Je ne sais pas pourquoi je dis ça.

Coupé en deux (double) : je suis l'assemblage d'un mort et d'un malade. Chimère.

mercredi 27 mai 2009

J'aime les débats de société (qui relève le niveau du journalisme, *I presume*). Les mères porteuses battent leur plein. A quel dramaturge le plus inventif aurait-on pu faire croire qu'on inventerait la gestation pour autrui ? C'est liberté individuelle contre instrumentalisation du corps humain. Ne pas confondre la procréation pour autrui (un embryon constitué grâce à un don d'ovocytes est implanté dans l'utérus de la mère de substitution) et la gestation pour autrui (l'embryon est issu des gamètes du couple receveur et porté par la mère utérine, une supernounou).

Indisponibilité du corps humain : je ne dispose pas de mon corps. Plutôt depuis 1994, principe de non-patrimonialité qui interdit de vendre son corps mais permet le don gratuit de son sang, de ses organes, de ses gamètes.

L'indisponibilité de l'état des personnes exclut que la filiation soit à la disposition des intéressés.

Le problème est donc celui des femmes qui peuvent concevoir un enfant mais pas le porter (ménopause précoce, traitements divers, pathologies utérines) qui sont donc exclues des procréations médicales assistées.

Que fait-on du lien fœtal ? De la gestation, de l'accouchement ? La mère est celle qui élève l'enfant, d'accord. Comme ça, c'est simple.

(Voir la publication du rapport du groupe de travail du Sénat en juin 2008)

Et ceux (les couples infertiles) qui opposent le droit à fonder une famille, consacré par la Déclaration universelle des droits de l'homme (article 16).

L'infertilité est reconnue comme une maladie par l'OMS.

Mais, disent le Conseiller d'Etat et le Maître des requêtes (une scène):

—il faut protéger la mère gestatrice contre les pressions de la famille ou du milieu des amitiés. La motivation d'altruisme, on n'y croit pas trop.

—par exemple, les autres enfants de la mère gestatrice peuvent être perturbés

—et s'il y a un accident pendant la grossesse ou l'accouchement ? Hein ?

—et si l'enfant né ne convient pas aux parents d'intention ?

—double rejet

—exactement !

—et si la mère gestatrice veut assumer son rôle de mère ?

—il ne faut pas sous-estimer le lien fœtal.

—c'est quelque chose d'important

—quoique imparfaitement défini

—c'est vrai

—mais on ne peut pas l'ignorer

—et l'enfant retiré à la mère gestatrice fait l'objet d'un contrat comme s'il était un objet

—et connaît au début de sa vie un abandon qui va marquer son histoire personnelle.

—(*ensemble*) donc la gestation pour autrui porte lourdement atteinte à la femme qui s'y prêterait, et aux droits fondamentaux de l'enfant à naître.

—le droit à l'enfant n'est pas un droit devant lequel tous les autres droits devraient céder.

—il faudrait permettre en France ce qui se fait à l'étranger pour combattre le tourisme procréatif ?

—on ne va tout de même pas s'aligner sur le moins-disant éthique ! On sait qu'il y a des Américains qui se rendent en Inde pour bénéficier d'une procréation pour autrui moins chère que chez eux.

—altruisme, altruisme ; une histoire de fric, en général.

—mais nous avons aussi pensé aux enfants déjà nés de la sorte. Une délégation partage de l'autorité parentale en faveur du père d'intention et de sa femme ou compagne.

Et la philosophe en rajoute (*monologue*) :

—le seul remède au manque d'utérus d'une femme serait une greffe, mais c'est actuellement impossible, dommage. Donc il faut trouver un remède au manque d'enfant ; il faut satisfaire à tout prix la demande d'enfant. Il y aurait un droit à l'enfant ? Mais cela revient à commanditer un enfant, l'horreur, même confectionné avec ses propres gènes. Mais un embryon ne sera jamais un enfant sans le ventre de la mère, sans que la femme qui l'a porté ne le mette au monde. Ah ! la matrice où l'enfant se fait patiemment jour et nuit. L'enfant ne saurait être un produit négociable. Le ventre de la mère n'est pas un instrument de production. La grossesse n'est ni une tâche ni une activité. C'est un état. Un événement biographique et non biologique. La femme n'est pas une femelle animale qu'un éleveur destine à faire ses petits. Pas une machine à faire des bébés. Ce n'est pas une question de technologie, c'est une question

d'humanité. Le *baby business* prospère, voilà le résultat. C'est la misère qui fait la mère gestatrice comme la vendeuse d'ovocytes du Caucase ou d'Espagne. Une femme aisée prêterait-elle son utérus ? Je vous le demande. Je conclus : il faut que la loi protège les plus faibles de la puissance de l'argent, et des pressions d'où qu'elles viennent. Pas de marchés voyous. Méfiez-vous des bonnes intentions.

Et l'autre philosophe qui s'interpose, parce que ni les dérives marchandes, ni l'intérêt de l'enfant ni la dignité de la femme ne l'intimident...

—qu'est-ce que vous faites des dérives marchandes qui existent déjà dans le monde avec le trafic d'organes. Mais ce trafic n'a jamais servi d'arguments contre le don d'organes...

—le marché des mères porteuses, quelque chose de répugnant ? du coup on interdit la gestation pour autrui même lorsqu'elle est proposée à titre gratuit, accompagnée médicalement et encadrée par des contrats clairement formulés et garantis par l'Etat. Pourquoi n'interdit-on pas le don d'organes au motif qu'il existe un odieux trafic ? Pourquoi est-on moins sensible à ce phénomène qu'à celui de la procréation ? Je vous le demande.

—l'intérêt de l'enfant ? On organiserait un abandon à la naissance ? Donc préjudice, etc. Pourquoi cet argument n'est-il pas utilisé pour (contre) l'insémination artificielle avec donneur de sperme ? Le père génétique abandonne bien l'enfant, non ? Et pourquoi parler d'abandon puisque le père et la mère d'intention récupèrent l'enfant à la naissance. Il y a pire abandon. Donc il vaut mieux ne pas naître du tout que de naître d'une mère porteuse. Et le droit à la vie ?

—je me demande s'il ne s'agit pas d'en finir avec tout ce que certains considèrent comme contre nature : pas de procréation pour les gays, les lesbiennes et les femmes âgées. Mais ils vont défendre le droit à la vie d'un enfant gravement handicapé et incurable, en toute connaissance de cause. On ne peut nuire à l'enfant en lui donnant la vie ? Mais pourquoi

cela ne vaudrait pas pour les enfants nés de mères porteuses ? L'abandon est-il pire que tout autre handicap ?

—la dignité de la femme ? Une femme n'est pas un four à bébés ? Utilisée souvent par des plus riches qu'elle ? Mais c'est supposer que les femmes qui mettent leur capacité reproductive au service d'une autre ne sont que des perverses dénuées de tout sens moral. C'est une étrange façon de considérer leur dignité. Autre façon de voir : cela risquerait de porter un préjudice au moins psychologique à la mère porteuse ; c'est alors elle qui souffrirait de l'abandon. Mais ces femmes ne sont pas assez grandes pour décider elle-même si elles courent ou non ce risque. En fait, derrière tous ces arguments se cache l'incroyable homophobie. Il faut à tout prix empêcher les homosexuels d'accéder à la gestation pour autrui. En attendant, restons paternalistes et protégeons les femmes d'elles-mêmes, comme si elles étaient incapables de savoir où est leur propre intérêt.

Résumé : l'acte sexuel est déconnecté de la reproduction, la reproduction de la gestation et la gestation de la parentalité. Bye bye, la nature. Si, par exemple, une sœur dévouée prête son utérus, quel scandale ? Si on a recours à une Indienne, est-ce que son aliénation est pire que celle qui serait la sienne en étant exploitée comme travailleuse ? Difficile. Donc il n'y a qu'à résoudre le problème en le niant.

jeudi 28 mai 2009

Le corps et l'esprit. Je tombe encore sur ce couple en gratouillant du Montaigne ce matin. Il y aurait à revenir là-dessus. Même « mon » théâtre a été obsédé par cette question ; souvenons-nous de Turing disant que le corps donne à l'esprit de quoi s'occuper (ou le contraire ?). La théorie de l'évolution foutant des ulcères à l'estomac de Darwin. La pensée qui a du corps. Le corps comme objection à la pensée ; et la tradition de la pensée qui aimerait bien oublier le corps. Montaigne parle de la colligeance du corps et de l'esprit (l'ordinateur qui n'a pas de sensibilité littéraire souligne

de rouge ce beau mot que notre langue a malencontreusement perdu en cours de route).

Montaigne ouvert sur le bureau, le carnet de *Mauvais roman/Roman mauvais* prêt à servir, *Walden* pas loin, Heisenberg (*La Partie et le tout*) à ma droite pour l'aider à formuler deux ou trois choses que j'ai comprises des rapports de l'art et la science (ridicule) ; je fais de tout un peu. Peu et mal.

Je m'assoupissais tranquille sur *Walden* dans mon fauteuil, quand je suis éveillé par des fadaises balancées par Luc Ferry à France-Culture (« Peut-on se passer de croyances collectives ? »), du mouron pour mon serin, comme on disait. Si je comprends bien notre grand philosophe, l'art avant-gardiste a fait le lit de la globalisation, les penseurs de gauche aussi avec l'acide de la déconstruction. Il fallait y penser. Conclusion : les prolétaires n'ont pas envie d'acheter du Rothko ; j'ai oublié les autres exemples. Le pauvre, comme le philosophe, préfère les choses bien peintes. Je ferais mieux d'aller regarder Roland Garros. Cette année, pas trop envie. Dépression, dépression, dépression. Ça continue : il nous faut une spiritualité laïque. Et toujours la même ritournelle : sagesse d'Ulysse qui a refusé l'immortalité (Calypso la lui offrant), contrairement à la folie/stupidité (*stultitia*) de la promesse chrétienne. Mieux vaut une vie de mortel réussie qu'une immortalité ratée. Nous manquons de sagesse et d'amour mais nous sommes hyper-républicains et nous sommes moraux. Jerphagnon ne veut pas non plus vivre sans âme. Autre question de Ferry : est-ce qu'Alain Badiou a une âme ? Cependant je lis dans *Libération* un article sur un père qui réclame sa fille abandonnée à la naissance et élevée par d'autres. Apparemment le père (26 ans au moments des faits) ne sait pas que sa compagne (22 ans) est enceinte ; on le convoque à la clinique ; il apprend qu'elle a accouché. La mère prétend qu'elle ne veut pas garder l'enfant, qu'elle a été victime d'un viol.

—vous ne vous étiez pas aperçu de la grossesse de votre compagne ?

—elle avait pris du ventre, mais niait en bloc ; c'était une maladie.

La mère confie l'enfant à la Famille adoptive française. La petite est confiée à un couple. Dans l'enquête sur le viol, test ADN de l'enfant. Le père est bien le père. Il reconnaît l'enfant, et veut la récupérer.

—c'est un morceau de moi, dit-il.

La mère (ce serait mieux de mettre des prénoms, je verrai) ne veut pas récupérer sa fille mais salue le courage et la solidarité de la famille de son ancien compagnon. L'avocat de la Famille, etc :

—les vrais parents sont ceux qui élèvent l'enfant. Le père s'est réveillé trop tard. La petite fille ne pouvait pas attendre.

Le père envoie à sa fille (3 ans) des cartes postales dès qu'il part en voyage.

Le Tribunal de Paris a annulé la reconnaissance en paternité du vrai père, effectuée trop tardivement.

—le placement en vue d'adoption met obstacle à toute restitution de l'enfant à sa famille d'origine. Il fait échec à toute reconnaissance.

A l'audience le père et les nouveaux parents se rencontrent pour la première fois. Ils ne se sont pas parlé. La mère adoptive a beaucoup regardé le vrai père.

—elle devait trouver un air de famille.

L'Air de famille, un bon titre.

samedi 30 mai 2009

Rentré hier à Paris. Dans le train un jeune homme lit à côté de moi *Nietzsche ou le démon de midi* de Botul !

Si je ne viens pas à bout de *Roman mauvais*, c'est que je suis vraiment mauvais.

L'escapade assez nulle à Toulouse à propos de cette escroquerie de théâtre quantique a eu au moins l'avantage de me remettre le nez là-dedans. De Planck à Heisenberg, quelle amicale de géants ! Comment des petits-bourgeois cultivés et bien équipés cérébralement ont changé le monde. Les philosophes peuvent toujours s'aligner. Fin d'un cycle : le projet de maîtrise de la nature conduit à la possibilité technique de sa destruction, celle de notre planète du moins. Il reste l'univers. Le tonneau de poudre auquel il suffit d'approcher une allumette. On croyait (Heisenberg du moins feint de le croire) que l'allumette serait plus difficile à trouver.

jeudi 4 juin 2009

Passé la journée d'hier à me fabriquer un cv pour une candidature fatalement malheureuse) au Collège de France ; il ne manquait que cela. Mais Alain m'y oblige, car pour lui, c'est obligeant, sauf que cette candidature a pour but de s'opposer à celle de Nichet. Combat de titans. Suis très perplexe.

De Venise, donc du grand monde, Claire me raconte une belle histoire de filiation :

Peter Greenaway est marié avec Saskia Cohen (hollandaise). Elle a une amie d'enfance qui vit avec une autre femme. Après avoir enfin eu son premier enfant, Saskia a proposé à Peter d'être le père de l'enfant de ce couple ami.(Je dirais de ce couple d'amies). Elles ont eu un fils, copie conforme de Peter Greenaway, qui a donc deux mamans et connaît son papa. Peter m'a dit avoir une affection particulière pour cet enfant, une sorte de responsabilité mais pas plus. L'enfant des Greenaway et l'enfant des amies sont très proches et se considèrent comme frère et sœur. Joli, non ?

Question : de quelle manière Greenaway a-t-il fait cet enfant ?

Alternatives Théâtrales : un spectre hante ce numéro, celui de Brecht. C'est ainsi ; avec *La Vie de Galilée*, Brecht s'est invité dans cette histoire (ce mythe) de la science moderne, même s'il le fait à la serpe, à la faucille et au marteau plutôt. Prenez tous les livres sur Galilée, vous trouverez dans la bibliographie la pièce de Brecht, cas unique d'une œuvre théâtrale qui s'impose dans la littérature générale ou au contraire très spécialisée !

Pour ce que j'appelle le *Decameron* : comment présenter la chose ? Ne pas parler de la circonstance exceptionnelle (ce moment particulier de l'histoire de l'humanité, de notre espèce qu'il nous est donné de vivre) où toutes les définitions semblent remises en cause. Ou bien en parler, et présenter la chose à partir de là ?

Faisons un rêve : des gens de théâtre, ceux qui en écrivent ou ceux qui en font, saisis par le sens invétéré du tragique de leur art, se rendent compte que nous vivons à un curieux moment de l'histoire de l'espèce humaine. Celle-ci, depuis plus de soixante ans maintenant, s'est donnée les moyens de scier la branche sur laquelle elle était tant bien que mal installée, cela à cause d'une curiosité immodérée pour le monde atomique, et voilà désormais qu'elle a le pouvoir de reprendre, et techniquement, l'évolution là où la nature l'avait laissée, au point de devenir, pour certains, une espèce à protéger, à protéger d'elle-même, si on comprend bien.

Supposez maintenant que, curieux de cette passion de savoir qui avec celle de l'amour est notre grande aventure, et conscient que la technique est notre destin, -un destin épique ou tragique ? telle est la question-, supposez donc qu'un de ces artistes sonne à la porte de votre bureau ou de votre laboratoire et vous demande ex abrupto une idée de théâtre : parmi les questions qui vous préoccupent ou occupent dans votre travail et votre réflexion, quelle est celle qui selon vous pourrait faire théâtre, et un théâtre du XXI^e siècle...

vendredi 5 juin 2009

Mon côté laissé pour compte. Toujours embarrassé par cette affaire du Collège ; la difficulté psychologique tenant au fait que j'en suis à désirer que quelque chose foire. Mais, dans ma déréliction, je dois avouer aussi que le signe qui m'est fait n'est pas pour me déplaire, me flatte bêtement.

Une caricature (dans le *Canard*, je crois) : un Joconde voilée au Louvre d'Abou Dhabi. Légende : je garde le sourire.

Je lis un peu de *Science on stage* pour me mettre la musique dans la tête. Pas la force de penser à cette conférence sur Darwin à faire cette semaine à Oxford. Ressassement (trois fois).

samedi 6 juin 2009

Il faudrait se refaire.

Le Finkielkraut une fois de plus se lamente sur l'état de l'école et vitupère Internet. Il n'y a plus d'autorité. A propos d'Internet, Amazon me conseille de lire Avital Ronell, une déconstructrice (personnage de la *Carte postale*). Quoi qu'en pense Finkielkraut, Internet me fait gagner du temps et m'apprend des choses sur la black lady. Elle écrit, ce qui me plaît : "*Je cherche à rendre inintelligible ce que l'approche académique se contente de remplacer par des banalités*". C'est bien, ça. Cela me fait souvenir que j'ai lu cet article du *Monde*, il y a quelques jours.

Maintenant Pastoureau parle cochon avec Jeanneney. Pline n'aime pas les cochons. Pastoureau ne doit même pas savoir ce que, dans la culture, le cochon me doit.

Lu un peu *Copenhague*, cette nuit. Assez habile (le coup des fantômes) théâtre épique. Mais ça travaille où ? Je veux dire quelle est la pertinence du travail de la fiction, si fiction il y a.

Clopin-clopant, je fais bouger les (mes lignes) sur *Walden*. Il a côté quand même un peu wasp, le Thoreau, même si je ne sais pas s'il était protestant. En tout cas, je parlais de machine célibataire, c'est pire, une machine purement masculine (jamais une femme ne ferait cette expérience) et blanche (jamais un Noir, etc.). Opposer la *cabin* de Thoreau à celle de l'oncle Tom. Donc questionner ce texte à partir d'un point de vue féminin. Ou du changement de sexe, ce qui permettrait de faire allusion à Unabomber qui a, paraît-il, essayé de changer de sexe. Claire me parle de Helga Davis.

dimanche 7 juin 2009

Projet : il faudrait bannir ce mot (on parle de projet parental, de projet éducatif...). Comment ça se définit un projet parental ? Comment en parle-t-on ? Chérie, j'ai un projet parental. « Je veux un enfant » (en boudant et en faisant la gueule, ça en avait plus, de gueule).

Théâtre et son trouble : tous ceux qui veulent nous démontrer (se persuader) que le théâtre est un produit de haute nécessité. Pour eux-mêmes ou pour le bon peuple ? Lequel bon peuple est incroyablement muet sur la question.

lundi 8 juin 2009

L'urgence : aligner (par écrit) quelques idées autour du projet *Re : Walden*. La question de l'habitation (du monde). Qu'est-ce qu'habiter ? C'est ce que je devrais avancer à Jean (Nouvel). La cabane, produit de première nécessité.

Version douce : c'est plus violent dans *Into the Wild* ou dans le cas d'Unabomber. Il y a un aiguillage vers la cabane d'Unabomber. Rapport entre cette nature de Thoreau et l'idée de *Waste Land*. Bonne thématique : la terre dévastée aujourd'hui, actualisation. Ce spectacle, réponse à *Home* (tiens, tiens) de Yann Arthus-Bertrand, près de 9 millions

de spectateurs vendredi soir à la télévision, deux jours avant les élections européennes (Les Verts à 16%) ; et Dollé qui écrit une chronique sur la « joie de penser le monde habitable ».

Le geste de la rupture : quitter le monde (doucement, pour ce qui concerne Thoreau) ; aller au désert (même si ce n'est pas vraiment le désert). En fait, une scène.

Masculin/féminin : pourquoi une femme n'irait pas, il me semble, vivre seule dans les bois ? Pas une idée de femme ; elle serait aussi considérée comme une sorcière. La femme célibataire jette le soupçon sur elle.

Feminine domesticity of the village vs manly solitude of the woods.

mardi 9 juin 2009

Hier réunion à Chaillot pour *Re : Walden*. Ça nous mettrait en janvier 2011. Est-ce que je vivrai encore à ce moment-là ?

Darwin : dire deux trois choses simples.

-pourquoi je me suis intéressé à Darwin, ou comment nous sommes arrivés à lui. Par Ovide, par l'intérêt pour la question de la forme (*Traité des formes*). Genesis. C'est la lecture ; comment cela s'est développé.

-ce qui nous a intéressés : le cerveau. La frontière homme/animal vue dans cette perspective-là.

Turing : *The body provides something for the spirit to look after and use.*

« Le corps fournit à l'esprit de quoi s'occuper. »

mercredi 10 juin 2009

Pris un pot au Nemours avec Podalydès (Denis). Un peu caméléon. Il est toujours d'accord avec vous.

Pierrette Fleutiaux et Anne-Marie Garat volent au secours des mères porteuses : contre les grands prescripteurs de conduite.

—pourquoi tant d'inquiétude ? la mère porteuse ne lèse personne. Elle ne porte pas atteinte aux biens, ne vole pas, ne mutile ni ne détruit des vies ;

elle ne ruine pas l'économie, ne menace pas la vie publique. Elle n'use pas d'armes, n'affame ni ne persécute.

—elle ne se lèse même pas elle-même. Elle ne se soustrait aucun organe...

Il n'y a pas de don d'organe (pourtant autorisé malgré le *primum non nocere*)

—porter un enfant est une belle chose. Le porter pour autrui est un acte positif.

—la société devrait l'honorer. D'abord par ceux qui n'ont que la défense de la vie à la bouche.

—son ventre est instrumenté ? La femme est aliénée ? Mais les cas de grossesses non voulues n'ont pas dérangé grand-monde jusqu'ici. La grossesse choisie est une conquête des femmes ; et si une femme décide d'être mère porteuse ?

—c'est de la prostitution ? quand elle ne profite qu'aux hommes, on ne fait pas beaucoup pour la supprimer. « Louer » son ventre neuf mois n'a rien à voir avec le fait de louer son sexe tous les jours. Violence de la pénétration étrangère.

—la mère porteuse ne subit aucun de ses outrages. Le minuscule objet étranger est mis dans son corps sans violence, s'y niche doucement, ne l'insultera jamais, ne la menacera jamais.

—quel est le rapport entre le fait de satisfaire un besoin sexuel (majoritairement masculin) et l'aspiration d'êtres humains à faire naître un enfant ?

—et l'argent ? Il y a marchandisation du corps. Et ce seront des femmes pauvres qui loueront leur ventre, etc. Mais l'avilissement c'est la pauvreté, pas le fait de donner la vie !

—mais les troubles de la filiation pour l'enfant à naître ?

—la filiation, la construction de la personne s'articulent à des relations humaines qui ne sont pas normées en nature. La génitalité ne fait pas la parenté. La parenté est une institution.

—l’objection d’une filiation anormale relève d’une mentalité magique : la peur de transgresser quelque loi fondamentale de la nature et d’en être puni.

—l’idée de don contre celle de la marchandisation ? La religion du don est une idée de riche ; la mère porteuse doit être payée, aidée, accompagnée. La loi doit encadrer cet acte dans l’intérêt des deux parties. La loi a mieux à faire qu’à ne penser qu’à criminaliser.

—notre système de pensée se retrouverait-il cul par-dessus tête si l’humanité, pendant son bref séjour sur Terre, souffrait un peu moins et profitait dans toute l’étendue de son corps, de son esprit et de son âme, de ce que la vie a à lui offrir de beau et de bon ?

D’autres appellent à la légalisation de la gestation pour autrui. Toute personne infertile doit avoir le droit de se faire aider par une autre sous le contrôle du juge.

—altruisme, altruisme, altruisme

La prohibition (depuis 1994) est pire que tout (la dérive de la marchandisation est là).

Véronique Fournier (directrice du centre d’éthique, hôpital Cochin) :

—il est contraire, pour l’obstétricien, à l’éthique professionnelle de favoriser le fait qu’une femme prenne un risque médical pour donner un enfant à une autre femme.

—que fait-on si une mère porteuse meurt ? Il faut au moins qu’on puisse se dire qu’elle a fait don de sa vie pour une autre vie proche de la sienne...

—pourquoi proche ?

—pour laquelle elle estimait qu’elle valait le risque de sacrifier la sienne.

—les psychanalystes sont formels : on ne peut autoriser la maternité pour autrui qu’en limitant au maximum les risques d’investissement affectif de part et d’autre. Sinon c’est trop compliqué à vivre.

—une mère ne devrait pas être gestatrice pour sa fille ?

—ou en étant à la fois la mère génétique et gestatrice (pour une autre).
Il faut aller chercher le plus loin possible la mère porteuse.

—mais les enfants semblent assez bien s'accommoder de modèles sociaux (sociétaux) non traditionnels

—serait-il effrayant d'avoir été porté par sa tante, par exemple ? Surtout si c'est assumé ouvertement.

—le don engage. Embrassons-nous, Folleville.

Oxford :

1-Comment je suis arrivé à Darwin ?

Différents chemins. Le premier les formes, la question de la forme, intérêt pour la question de la forme, parce que je travaille avec un biologiste du développement, que mon travail d'artiste consiste à faire apparaître des formes. La naissance des formes, leur métamorphose. L'envie de faire avec Alain P un traité des formes. D'où organisation autour d'Ovide et de Darwin ; génisse (heifer) et pythagoricien, puis les deux Darwin.

Mais ça me plaisait aussi de rencontrer Darwin sur mon chemin, à cause des vexations infligées à l'orgueil humain, de l'œuvre qui remet l'homme à sa place. Place de l'homme dans la nature. Vexation. Freud (d'où probablement le fait que Galilée soit revenu lui aussi). Ma relation avec la science, mon intérêt pour elle, vient de ces séismes de la pensée, qui révolutionnent notre rapport au monde.

Le résultat de la curiosité Darwin. Un spectacle plus biographique : le mal à l'estomac (The mind/body problem), « My stomach hurts. I am a valetudinarian wreck » et un deuxième centré autour de la question du cerveau (ici DVD). La rêverie autour du cerveau (depuis Turing). Question cruciale de la continuité du cerveau de l'animal et de celui de l'homme. Humiliation. Qu'est-ce que l'Homme ?

a-) Darwin (writes): for classification, we must not forget the relative insignificance of the development of the brain in man. If man hadn't been his own classifier, he would never have thought of founding a separate order for himself. We must bear in mind that man is only one of the many exceptional forms of primates.

Nothing proves that man was initially gifted with the ennobling belief in an Almighty God. But if we call religion the belief in invisible or spiritual agents, it is a different matter. This belief seems to be universal. We can understand why: as soon as man developed imagination, surprise, curiosity, and the capacity to reason, he wanted to understand his surroundings and started to speculate about his own existence.

Natural phenomena could be explained by the presence of animating spirits, like those that men possess, in animals, plants, things, and in the forces of nature. It is also possible that the idea of spirits arose from dreams.

God...

God... my dog, a very sensible animal, was lying on the lawn on a hot day. A slight breeze occasionally moved an open parasol, which he wouldn't have minded if anyone had stood near it. But every time the parasol moved, he growled and barked. He must have reasoned unconsciously that movement without visible cause indicated the presence of some strange living agent, and since no stranger had a right to be on his territory...

he barked.

Can the human brain know the human brain?

b-)The recurring question: is man still evolving? Do small interindividual variations allow natural selection? Or are our solutions to changes in environment now purely technological? Worse, or better, can man rationally direct his evolution, invent a new species?

I want more brain. I want to be a machine.

Let us develop communication between brains.

Let us develop cortical contact with another brain.

Let us develop the connection between a brain and a machine reading its will.

Let the logic of life tame the logic of machines.

Let us improve our performances.

To be able to command by thought alone!

Can *sapiens* still evolve, naturally or by domestication, without any direct interference with the genome and independently of technical artefacts?

Who does not foresee that the next step of the alliance between man and technology is the development of new chimera, new alliances between life and machines.

Man is not a natural animal. We can oppose soft means of natural evolution and cross-breeding (choosing one's partner, a Darwinian obsession) to hard means, from genetic manipulation to microchips in the body and the brain. From flints to silicon.

2-Le travail avec le scientifique (≠du rapport à la science).
Elaboration de la partition (score ?). Le commerce. Une alimentation

mutuelle. Idée de mutualité. Les scientifiques ne viennent pas expliquer quelque chose en vue d'une popularisation. Les scientifiques, ce sont des individus. Comment ils s'individuent. Ils viennent parler d'eux, du risque qu'ils prennent dans leur travail, de ce qu'ils imaginent. Rencontrer un homme de vérité. To deal with ; c'est un deal. The two cultures ; bridge the gap. La séparation.

3-our creative method

Milieu (environment) ; sélection, quelque chose de darwinien. Pas le geste auguste du créateur.

vendredi 12 juin 2009 (Oxford)

Mercredi après-midi avec Radman qui m'annonce qu'il est en train de percer le secret de la vie, pas moins.

Oxford, seul hier soir. Déplacé, comme une personne déplacée (de mauvais goût) ; je déambule et rentre dans ma chambre confortable (ce n'est pas l'université française) à prendre un bain et regarder la télévision, indifférent à ce que je dois raconter le lendemain. Des jeunes gens en uniforme (nœud papillon blanc dès le matin) ; hier, ils se baladaient dans la rue en smoking.

Salle cossue pour le petit déjeuner : je lis dans *Le Monde* un article sur l'amitié de Valéry et de Gide. Au fond il y a quelque chose de Valéry en moi (l'intellect, le dégoût du roman). Toutes choses égales d'ailleurs.

samedi 13 juin 2009

Oxford : le vide ou le bide ? On ne peut savoir. Dîner à la High Table avec Dawkins, affable. Il doit faire un film sur Turing. Il dit : « ce n'était pas un personnage tragique puisqu'il était plutôt guilleret au poste de police au moment de son arrestation. » Ce n'est tout de même pas un argument.

Kursk au Young Vic. Pas compris l'intérêt.

lundi 15 juin 2009

Bien envoyé à Dawkins que Bruno Latour est un croyant. « D'une espèce particulière », s'excusait Frédérique.

Retour sur. Je me souviens d'avoir lu dans la salle du petit déjeuner de mon collègue à Oxford l'article du *Monde* consacré à l'amitié de Gide avec Valéry. Ne suis-je pas proche de l'auteur de *Monsieur Teste* et de son culte de l'intellect pur (contre le roman). Relire les *Cahiers* ? La « féconde paresse » de Valéry.

mardi 16 juin 2009

Gardé l'exemplaire de dimanche de *The Mail*. Titre : « IVF baby given to wrong woman. » (In vitro fertilization)

Terrible *mistake*. Cet embryon implanté dans une autre patiente et qui a dû être détruit était leur dernier espoir d'avoir un enfant.

Le papa du papa... Bobby Lapointe. Le respect de la dignité humaine. JP2 *redivivus* remet ça, sur France-Culture, chez Enthoven. JDV nous vend de la psyché.

De : jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Objet : **Rép : Darwin**

Date : 16 juin 2009 17:21:55 HAEC

À : alain.prochiantz@college-de-france.fr

Cher JF

Pour le Colloque Darwin.

On maintient l'installation ? Quoi qu'il arrive ?

Il faut que je rende le programme.

Je serais plutôt pour, mais en cas de pépin, je ne voudrais pas que tu te sentes mal à l'aise.

A toi donc de décider.

Amitiés

Alain

PS. Zinc a envoyé un complément de dossier sur Nichet. Il est inquiet.

Je réponds à Alain :

Mon cher Alain,

Je ne sais pas quoi penser. Si tu es pour, maintiens-le; je pourrai toujours me faire discret en cas de coup dur.

Au moins l'inquiétude de Z ne me rend pas intranquille. JDV parle de Darwin chez Enthoven (l'internationale carliste). Valadié le mouche: "Le signal n'est pas reconnaissance, la reconnaissance c'est un mot fort; nous pataugeons dans le spirituel et finalement se paye la formule du JDV: "la vie c'est quand l'amour vient à la matière", ça le fait bien rigoler.

La vie est belle

Et voilà que JP2 s'en mêle!

A toi

jf

Le 16 juin 09 à 16:01, Alain Prochiantz a écrit :

De : alain.prochiantz@college-de-france.fr

Objet : **Rép :**

Date : 16 juin 2009 17:31:31 HAEC

À : jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Oui, il est chrétien tendance cathodique.

Pour Darwin, je me donne jusqu'à ce week-end pour réfléchir. Je rentre vendredi et on s'appelle pour se voir ce week-end.

Amitiés

Alain

Le 16/06/09 17:26, « Jean-François Peyret » <jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr>
a écrit :

Il se considère comme chrétien

De : alain.prochiantz@college-de-france.fr

Objet : **Rép : Darwin**

Date : 16 juin 2009 17:39:54 HAEC

À : jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Prenons notre vitamine BXVI, au moins lui il l'est à l'aise.

Et JDV qui dit toujours la même chose depuis que je le connais.

L'humanisation de la sexualité, dit le pape qui s'y connaît.

Filiation et infanticide : Alain a raison d'attirer notre attention sur le déni de grossesse. Le déni de grossesse est aussi un déni de l'enfant : « Pour moi, ce n'était pas des êtres mais un morceau de moi-même. » Dans l'affaire Courjault, cité comme témoin par l'accusation, le psychiatre Michel Dubec sert en fait la défense : « Je ne peux conclure à la préméditation car ça vient comme ça vient. » Intéressant, le mécanisme du déni. On passe tout au blanc. Blocage au début : impossible de dire j'attends un enfant. Annonce bloquée. Pas d'entrée dans le signifiant : il n'y a pas d'enfant à venir, à fantasmer comme personne, etc. Lire le livre de Dubec, *Crimes et sentiments* (Seuil, 1992). Dubec, personnalité contestée (voir dossier Courjault)

—J'ai failli te le dire et je n'ai pas réussi.

[Véronique Courjault](#) : adolescente, fille introvertie de viticulteurs taiseux du Maine et Loire, aurait fait un rêve. On lui *"plâtrait le sexe au niveau des grandes lèvres"*. Du Heiner Müller.

Matériau :

Lundi 15 juin, Mme Halmos, dernier des quatre *"témoins techniques"* cités en renfort par les avocats de Mme Courjault, et supposés éclairer le débat sur la question du déni de grossesse, a évoqué très à propos ce songe de *"sexe totalement muré qu'on ne peut pénétrer et d'où rien ne peut ou ne doit sortir"*. En ce cinquième jour d'audience, établir que Mme Courjault souffrait de déni de grossesse revenait à la dédouaner de la circonstance aggravante de la préméditation de la mort de ses nouveaux-nés.

Avant elle, [Israël Nisand](#), professeur de gynécologie obstétrique au CHU de Strasbourg, spécialiste de la question, [Sophie Marinopoulos](#) et [François Charnier](#), psychologues, avaient cherché à expliquer - mais sans jamais avoir rencontré Mme Courjault -, les circonstances personnelles et médicales dans lesquelles l'accusée a commis le triple infanticide.

"Le recours à des témoins techniques n'est pas forcément courant, a précisé au Monde Me [Hélène Delhommais](#), l'une des conseils de Mme Courjault, après l'audience. Mais les experts judiciaires n'avaient pas vu

du tout les familles de M. et Mme Courjault. Or il nous semblait qu'il pouvait y avoir un problème de ce côté-là. Cela s'avère exact dans la famille de Véronique Courjault où il y a un non-dit au niveau de la contraception et des grossesses." La défense a marqué de précieux points grâce à leur intervention. D'autant que, si le duo d'experts psychologues officiellement missionné s'est accordé sur le portrait d'une Véronique Courjault marquée par une enfance sans joie mais exempte de "pathologie névrotique", il ne parlait plus d'une seule voix sur l'essentiel.

"Le discours de Véronique Courjault montre qu'elle savait qu'elle était enceinte, c'est un mécanisme de dénégaration et pas de déni", a affirmé [Simone Lamiraud-Laudinet](#). "J'ai considéré que ça ne regardait pas la société, que c'était un problème personnel, que c'était mon corps", lui avait déclaré l'accusée lors d'une de leurs rencontres. "Je parlerais de déni, a expliqué [Fulbert Jadech](#), le second psychologue. Mme Courjault se savait enceinte, mais elle n'en avait pas vraiment conscience, elle savait, ne savait plus, elle oubliait, chassait cette idée", a-t-il tempéré.

Pour [Katy Lorenzo-Regreny](#), chargée de la contre-expertise psychologique, Mme Courjault était *"pleinement consciente de ses actes"*. *"Véronique Courjault est presque hyper-adaptée, elle ne montre que le meilleur d'elle, ce que les autres peuvent accepter"*, a déclaré la psychologue. *"Elle dit : "Cela ne regardait que moi", elle est toute puissante et rend impuissant son mari à régler quelque chose qui le concerne aussi"*.

Michel Dubec, psychiatre cité par le ministère public, a ensuite ajouté aux interrogations des jurés : lui a parlé de *"non-préméditation"* dans la mesure où Mme Courjault n'a pas *"préparé les accouchements"*.

*"C'est une affaire compliquée, la preuve, les psychologues ont des avis différents", a souligné Me [Henri Leclerc](#), un des avocats de Mme Courjault tout en se félicitant que ces experts soient unanimes sur *"l'absence de perversité et de jouissance"*. Les experts psychiatres, qui n'ont décelé chez Mme Courjault aucune maladie mentale mais des *"possibilités étonnantes de déni de la réalité"*, devaient déposer mardi 16 juin.*

Appelé par la défense en début d'après-midi, le docteur Nisand a décrit *"des formes de dénis fluctuants", de "grossesses se développant à l'insu de femmes"* incapables de les formuler, comme Mme Courjault tente de le justifier.

Le médecin légiste avait conclu à la mort des nourrissons nés en 2002 et en 2003 - que leur mère dit avoir *"étouffés"* - par *"asphyxie par suffocation faciale de type mécanique"*. Le docteur Nisand a évoqué une

autre possibilité : celle d'une mort par "*conséquences obstétricales*", qui excluait la préméditation. "*Lorsqu'on accouche seule, il faut appuyer très fort sur l'occiput et la face pour extraire l'enfant*", a-t-il expliqué. Ce geste peut provoquer une fracture et un enfoncement de la face." Ces déclarations ont convaincu la cour de demander un supplément d'information, repoussant le verdict au jeudi 18. Ces éclairages n'ont pas modifié le discours de Véronique Courjault sur un point : de l'ablation de l'utérus et des ovaires qu'elle a subie en décembre 2003 à la suite d'une grave infection qui a failli lui coûter la vie après son troisième accouchement clandestin, elle se souvient comme d'un "*soulagement*", "*une des périodes les plus heureuses de sa vie*". D'après Patricia Jolly (*Le Monde*)

Ecouter d'Erik Satie : *Embryons desséchés. (Dried up Embryos)*

50 000 de nos concitoyens sont le produit de don de gamètes. Levée de l'anonymat ?

mercredi 17 juin 2009

Echouage, le mot qui me vient ce matin. Pourquoi ça n'a pas marché ? Je repense à la question du travail proprement scientifique de Dawkins : a-t-il jamais trouvé quelque chose ? Et le côté défense des animaux et je ne bouffe pas de viande m'agace un peu.

jeudi 18 juin 2009

« J'appelle, j'appelle », comme dit la chanson. Souchon, pour les dames.

L'humanisme littéraire occidental a fait naufrage à Auschwitz et les Lumières dans l'éclair du champignon d'Hiroshima.

Curieux de voir que Besnier dans son livre parle d'*Erewhon*. Notre monde ouvert au non-humain, *one more time*. Descola indique que l'on impute

facilement à du non-humain une intériorité identique à la nôtre.

vendredi 19 juin 2009 (La Roque)

Ouverture du bureau d'été (Jean Feyt). Habitude, habitude, habitude. Du réchauffé mais du rafraîchi aussi. Etrange.

J'étais dans le train et n'ai pas regardé la télévision hier soir : j'ignore à quelle peine la Courjault a été condamnée.

Plus ample informé, maintenant : huit ans. Curieux.

Valéry : l'événement le plus important de la période comprise entre 1789 et 1815 est l'invention de la pile et la découverte du courant électrique par Volta en 1800.

—on dirait que l'homme cherche perpétuellement sa définition. Il a fini par trouver dans la science positive une voie qui l'éloigne sans retour et sans déviation de ce qu'il a cru être, et qui le mène il ne sait où ; l'homme est une aventure... (in *Vues*)

Jean-Michel Besnier chez Enthoven (« le désir mortifère d'immortalité »)
Illusion technophile d'abolir la mort. Arracher l'âme à ce tombeau. Il dit absoudre l'âme du corps. Platonicien ? Enquête auprès des technoprophètes. Toujours l'obsolescence de l'homme. Se mettre à la hauteur de nos machines, en fait. Différent de la transcendance ou transhistoricité des œuvres d'art. Danielou, académicien, donc immortel, dit que Baudelaire est immortel. Privilège de la nouvelle espèce : l'homme n'aura pas à naître, pas à souffrir, pas à mourir. Haine de soi, haine de l'humain. Débarrassé de l'inconvénient d'être né ?

—il suffit d'être parent pour être favorable au clonage de l'être aimé qu'on craint de perdre.

Hétéronomie : on reproche à l'idée de reproduction techniquement

assistée que l'enfant serait le produit de la décision d'un autre. Hétéronomie. Mais n'est-ce pas toujours le cas ? Ne parle-t-on pas en tout état de cause, de projet parental ? Suppression eugéniste du hasard ? N'a-t-on pas toujours à conquérir notre autonomie (contre nos parents) ? —qu'est-ce que le caractère inaliénable de chaque être humain ? —l'humanité est solidaire de l'altérité (de l'altération). Vouloir la suppression de l'altérité est totalitaire.

Références : Queneau et la fin de l'histoire (*Les dimanches de la vie*).

Bienvenue à Kataka (?)

Houellebecq : bienvenue dans la vie éternelle (première phrase de *La possibilité d'une île*)

Difficile de se mettre à l'œuvre. Comme il aura été difficile de se mettre à l'œuvre.

Inconsistance de certains. Quelqu'un comme F M, avec qui je dînais chez Ch H-S, l'autre soir. Des gens qui ont des compétences intellectuelles (ils ont fait des études) et qui sont comme anéantis, incapables d'une initiative osée.

samedi 20 juin 2009

Le pays éloigné, pour le dire comme Racine.

Gestation pour autrui barbotant dans l'eau tiède finkielkrautienne. Sylviane contre je ne sais qui. Et Kant par-ci et Kant par-là. Vivre dans la misère est une attaque ontologique contre la dignité humaine, dit à peu près Levinas.

—l'être humain n'a pas de prix, c'est cela sa dignité.

—et le lancer de nains ?

—s'ils consentent...

—ils insultent leur dignité.

—nos corps sont des marchandises si on le veut bien

—marchandisation, réification, aliénation, la même chose ? Glissement sémantique invraisemblable.

—qu'est-ce que l'homme à l'âge de sa reproductibilité technique ? Des enfants sur commande ?

—mais ils sont toujours sur commande. Bébés à la demande. Et demande d'assistance généralisée. Qu'on m'assiste pour procréer, pour mourir.

—pour vivre.

—intégrité du corps.

—a-t-il jamais été intègre ?

—les ovocytes, il faut les extraire , il faut une stimulation ovarienne.

—je vends mes ovocytes pour payer mes études. Les marchés voyous.

—la vente de la chair, aïe, aïe, aïe

—vendre son travail et vendre son corps, ce n'est pas la même chose.

Le monde dans lequel nous vivons. Pour en parler, le philosophe a besoin de citer Heidegger à tout bout de champ. Être commandité, passer commande. La dignité comme rempart au déchaînement technique.

Référence quand même. *Le droit de ne pas naître* de (?) sur l'affaire Perruche

Ruwen Ogien : *La vie la mort l'Etat*. «A partir de quand peut-on dire qu'un fœtus est une personne ? Jusqu'à quand les recherches sur l'embryon sont-elles moralement acceptables ? Existe-t-il une différence morale entre faire mourir quelqu'un en procédant à l'injection d'un produit mortel et le laisser mourir en cessant de l'hydrater et de l'alimenter ? Entre déposer une pilule mortelle sur la table de nuit d'une personne qui voudrait mourir et la placer dans sa bouche car elle n'arrive pas à le faire elle-même ?»

Nos petits dramaticules : La gestation pour autrui («mères porteuses») blesse-t-elle la dignité des femmes, transformées en «fours à bébés» ? Le clonage reproductif menace-t-il «le processus de reproduction sexué» ? L'ouverture aux couples gays et lesbiens, aux célibataires, aux femmes «supposées ne plus être en âge de procréer», de l'assistance médicale à la procréation remet-elle en cause les «valeurs et les repères fondamentaux» de la société ? L'élimination d'embryons porteurs de pathologie ou leur modification génétique relève-t-elle d'un «eugénisme répugnant» ? L'«aide médicale active à mourir» est-elle une «transgression majeure de l'interdit de tuer» ?

Il faudrait peut-être parler avec Ruwen. Qu'est-ce que c'est que ce prénom ? Il est Viking, ce philosophe ?

Puis je fais le ménage dans la *librairie* pour mes quartiers d'été. Ce n'est pas la fête aux araignées.

Cette distance par rapport à la réalité de l'époque qu'il m'a été donné de vivre...Le monde ne m'a jamais semblé un champ d'expérience où je pourrais m'exprimer, me rendre visible, être remarquable. Ou qui pourrait me permettre d'éprouver quelque chose. Se sentir vivre. Me suis toujours retranché du monde. Les mots construisant le camp retranché.

lundi 22 juin 2009

22 juin, je n'aime pas trop cette date, et pas seulement à cause de l'abjuration de Galilée.

Une phrase hanta ma nuit : le siècle des Lumières s'achève par l'invention de l'électricité.

Je répugne à prendre littérairement en compte ma vie parce que trop minable. Ce doit être ça. Pourquoi ne suis-je pas digne d'intérêt ? Digne tout court ?

Je lis *Bonnes nouvelles des étoiles* (pied de nez à Klee) de Luminet. Agréable, de la vulgarisation pourtant mais on comprend la manière de penser et d'imaginer de l'astronome. Vermeer, je pense tout à coup à Vermeer.

mardi 23 juin 2009

Retour à Paris tout à l'heure, rien que pour être reçu par Corvol demain matin ; c'est bien la peine. Irréalité de ce qui n'est même pas une aventure, mais qui virera pourtant à l'humiliation. J'en aurais volontiers fait l'économie.

L'homme passif : je me suis laissé faire, le plus sûr moyen d'être refait. Je ne vais pas me livrer ici à de l'introspection. J'éprouvai(s) de la vanité en entendant le mot cooptable.

A l'administrateur je dois une explication sur cette candidature qui n'est pas de mon initiative ; du coup, vis-à-vis d'Alain comme de Philippe D, je ne pouvais pas me dérober, sans vraiment bien comprendre les enjeux, voire les luttes intestines. Je peux seulement insister sur ceci : que je ne cherche pas les honneurs, ni une récompense de fin de non carrière. Personne ne me doit rien, et je n'attends aucune consécration. Je ne mérite rien puisque Dieu est mort. En revanche, c'est une candidature de travail (chaire de création). Ce que ça consacrerait : une façon de faire (oui, façon), un théâtre qui tâche de se nourrir du *Zeitgeist* ; quelque chose en progrès. Toujours partir d'une expérience : un thème s'impose, un problème (à résoudre au et par le théâtre) et une conversation commence ; on frotte les esprits les uns aux autres. *Offenbarkeit*. L'ouvert (contre un théâtre fermé par lui-même, ou un théâtre d'auteur, je n'ai évidemment rien contre, disons l'auteur est celui du spectacle, pas du texte, un théâtre d'auteur comme on dit cinéma d'auteur) ; ouverture à l'autre, un certain régime de l'imagination.

Je ne cherche pas les honneurs, pas la consécration d'une carrière bien tranquille, impeccable. Ce qui serait consacré par une telle élection, ce

serait une façon de faire du théâtre dans une conjoncture institutionnelle dégradée : populisme rampant, pipolisation effrénée et anti-intellectualisme. Un manque d'ambition pour un art qui par ailleurs s'auto-proclame déchiffreur du monde et fournisseur de sens. La question donc d'une exigence mais aussi d'un rapport actif (ce qui veut dire aussi critique) au savoir de son temps. Ce qui reconduit à la question de la science et de la technique. La filiation comme matériau pour ce chantier. Si cette candidature aboutissait à une élection, je répondrai à cette invitation par des invitations (des noms).

C'était langue de bois (la mienne) en vo.

Donc, retour à Paris pour être reçu demain matin par Corvol. *Les chansons de cabaret* de Schönberg à la radio. Ça ne console pas de voir un animateur de télévision ministre de la culture. Plus l'OPA sur le nom de Mitterrand ; OPA ou captation de signifiant. En fait, sans intérêt.

Dîner avec Alain à la Pizza Chic (de fait). Tout à cette affaire de ma candidature et de celle de Nichet (le combat de titans, cf supra). Alain prépare son baroud d'honneur ; un peu gêné pour moi ; il ne devrait pas. Je ne peux lui en vouloir de chercher à me faire valoir. Mais cet échec va quand même tourner à l'avanie. Joli mot.

jeudi 25 juin 2009

Assez détendu avec Corvol hier. Je me dis que je n'ai qu'une carte à va se passer des choses ! Heureusement que je n'y crois pas moi-même.

Appel à la réconciliation de la biomédecine et de la vie lancé par l'Alliance pour les droits de la vie (voir www.adv.org).⁴

Matériel :

1. Préservons le sens de la maternité qui est d'accueillir la vie

⁴ Sites de l'Agence de la biomédecine, du Comité consultatif national d'éthique et de l'Office parlementaire des choix technologiques + www.Pmanonyme.asso.fr

L'accompagnement des grossesses doit protéger la maternité pour qu'elle reste une réalité naturelle et épanouissante, centrée sur l'accueil de la vie. Pourquoi multiplier les examens angoissants, visant à traquer les anomalies du fœtus qu'on n'envisage pas de soigner ?

Les diagnostics médicaux précoces doivent avoir comme objectifs de prendre soin de la mère et de son enfant et de préparer l'accueil des nouveau-nés, spécialement ceux qui ont un handicap ou une maladie.

2. Stoppons l'escalade vers le bébé zéro défaut

Avec l'explosion des investigations prénatales et du diagnostic préimplantatoire, la naissance d'enfants sans défaut tend à devenir une exigence : comme si certaines vies avaient moins de valeur que d'autres.

Au lieu d'empêcher de naître les personnes handicapées déjà conçues, la société doit les aider à y prendre leur place et soutenir leurs familles.

3. Donnons la priorité au droit de l'enfant sur le droit à l'enfant

La souffrance des personnes confrontées à l'infertilité doit être écoutée, mais elle ne légitime pas des modes de procréation contraires aux droits et à l'intérêt des enfants.

Un enfant a besoin de ne pas être privé délibérément d'un père ou d'une mère. Les moyens artificiels ne peuvent donc pas justifier qu'on le prive de son origine biologique ou qu'on lui impose deux pères ou deux mères.

De même, le système des mères porteuses est injuste car il programme, avant la conception, la rupture entre un enfant et celle qui l'enfantera.

4. Soutenons la recherche qui respecte l'embryon humain

L'embryon humain ne peut pas être traité comme un objet. Il n'est pas juste de congeler des embryons humains vivants. Il n'est pas juste de les utiliser pour des expérimentations ou des modes de procréation impliquant leur destruction.

Les moyens financiers doivent aller aux recherches thérapeutiques

respectant les droits de l'homme : sang du cordon ombilical, cellules-souches adultes... C'est le moment de décréter un moratoire en faveur de l'embryon humain, autrement dit d'arrêter de le congeler et de l'utiliser comme matériel de laboratoire.

UN CHŒUR :

- nous ne sommes pas des rats de laboratoire.
- refusons, au nom du droit de tout enfant de naître d'un père et d'une mère, l'utilisation de la procréation artificielle par des personnes de même sexe ou par des personnes seules.
- abrogeons l'anonymat du don de gamètes pour ne plus concevoir d'embryons privés du droit d'accès à leur origine biologique.
- stoppons l'expérimentation sur l'embryon humain et la congélation des embryons.
- interdisons le tri des embryons en laboratoire et l'élimination des moins "performants".

UN AUTRE CHŒUR :

- c'est le désir égoïste des adultes qu'on sacralise.
- notre société prône le droit à l'enfant sans se soucier de lui. Légaliser l'anonymat des donneurs ajoute à la rupture de filiation le poids d'un secret.
- qui peut prétendre que pour un enfant à naître il est préférable qu'il ne connaisse pas ses origines ?

dimanche 28 juin 2009

Fin de carrière (j'avais écrit fion) : battu au collège de France par Nichet (my God !), 22 à 18. Claire me dit d'aller au Mexique me faire chamaniser. Pas compris.

Message d'Alain vers 20h30 :

Cher Jean-François,

Il y a clairement eu une faute de ma part, c'était 50/50 mais j'ai mal apprécié l'argument d'autorité et le côté copinage "ulmien". Il fallait 22 voix pour passer et Nichet en a eu 22, pas une de plus. Avec l'appui de l'institution et des littéraires les plus conservateurs, ce n'est pas glorieux. J'ai fait une erreur en cognant un peu fort au deuxième tour de la discussion et j'ai du perdre un petit nombre de voix à ce moment là. Et puis, passer en premier était un handicap. Mais je te jure que j'ai défendu ton (notre pour une petite partie) travail avec pugnacité. D'ailleurs, il m'a été reproché par un de mes collègues de te présenter.

La division 22/18 correspond au ratio humanités/sciences. Du côté de celles-là, je suis certain que Rosanvallon, Descola, Bouveresse et Ossola ont voté pour nous. Du côté des sciences les membres du bureau (Corvol probablement et Yoccoz) ont fait faux bon. Pour le reste c'est dans le bruit de fond. Je me sens vraiment mal de t'avoir entraîné dans cette affaire faute d'avoir compris le côté gang des promotions de normalien (je n'ai gardé aucun copain de cette époque et je suis encore étonné devant cette sociologie boutonneuse). Je sais que ce n'est pas une consolation, mais les plus brillants, ceux qui méritent l'estime, sont venus me dire leur consternation.

J'espère vraiment que tu ne m'en veux pas. Et de toute façon j'ai bien l'intention de continuer à les faire chier.

Et t'embrasse,
Alain.

J'ai immédiatement renvoyé un message de consolation mutuelle :

Mon cher Alain,

Je reviendrai plus tard sur cette affaire (ce qu'elle me fait au fond au-delà du combat esthétique-politique); je m'y attellerai tout à l'heure. C'est vrai qu'une défaite (de plus, j'allais dire, ce n'est jamais réjouissant), et être défait par Nichet, c'est dur à avaler. Ce que je veux dire à chaud, c'est que je ne vois vraiment pas pourquoi je saurais t'en vouloir, comme on dit en Belgique. Au contraire, tu sais combien m'honore ton ardeur à défendre notre travail (et, dans cette occurrence, le mien en général).

C'est plutôt à moi que j'en veux, à moi que j'aimerais m'en prendre, de ne pas être à la hauteur de mes amis.

Je bois du whisky.

jf

Bon, ce n'est pas la mort de Michael Jackson. Un camouflet. L'épisode, si on l'isole, est honorable : c'est la médiocrité artistique et institutionnelle, une sorte de provincialisme de petits barons qui nous défait, OK. Si je replace cette séquence d'événements dans la perspective de ma vie, c'est

plus douloureux. Un échec de plus, le signe fort, comme on dit aujourd'hui) que j'ai perdu la partie (toutes les parties).

lundi 29 juin 2009

Le cuisant de l'échec, l'échec plus fort que moi. Cuisant : le langage commun, l'expression toute faite, le syntagme figé, disent bien les choses. Un échec d'estime, encore une fois ; j'étais quasiment un ennemi du peuple aux yeux de la Drac, un adversaire de la culture souriante, et maintenant c'est le conformisme académique qui m'exclut.

----- Message transféré

De : Carlo Ossola <carlo.ossola@college-de-france.fr>

Date : Sun, 28 Jun 2009 23:06:17 +0200

À : Alain Prochiantz <prochian@biologie.ens.fr>

Objet : Peyret

Cher Alain,

ta présentation a été très digne et on a bien vu la différence entre la création et l'autobiographie. Je te remercie vivement pour le contenu que tu as porté mais aussi par la méthode: je crois que quant au futur c'est un memento essentiel pour la vie du Collège.

Le résultat est tellement en équilibre que Jean-François Peyret peut considérer que la moitié des professeurs du Collège (qui n'étaient pas de la "même promotion" à l'ENS...) l'ont voté et je reste à ta et à sa disposition pour le projet de travail que tu as esquissé.

Si tu as un moment de temps mardi matin, nous pourrions boire un café ensemble.

Amitiés, Carlo

Et d'Alain :

De : alain.prochiantz@college-de-france.fr

Objet : **FW: Théâtre**

Date : 29 juin 2009 09:03:33 HAEC

À : jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Je crois qu'on a atteint le niveau le plus bas.

Appelle moi et dînons ensemble. Hier soir ce fut whisky plus stillnox.

Je t'embrasse

Alain

----- Message transféré

De : Michel Zink <michel.zink@college-de-france.fr>

Date : Sun, 28 Jun 2009 20:50:28 +0200

À : Alain Prochiantz <alain.prochiantz@college-de-france.fr>

Objet : Théâtre

J'étais tellement convaincu par ta présentation que j'ai failli voter pour le tien. Ce sera pour l'an prochain.

Amitiés,

Michel

Le résultat le plus sensible : acouphènes qui remettent ça. Je n'y croyais pas mais je devais espérer quelque chose, sinon la gifle n'aurait pas été si forte. La leçon d'Alain se terminait par le *fail better* de Beckett. C'est réussi.

La suite, et nous arrêtons là :

De : alain.prochiantz@college-de-france.fr

Objet : **Rép : Théâtre**

Date : 29 juin 2009 09:36:06 HAEC

À : jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Tel que je peux l'analyser, le fond du problème est qu'étant donné l'effet "4 normaliens" de la même promo (imprévu pour moi) et mon attaque frontale de l'argument d'autorité (jamais bien vu dans les assemblées de professeurs, mon erreur sans doute) le résultat 18/22 et 2 abstentions démontre l'existence d'un rapport de force inattendu. En clair, beaucoup ont compris

- la majorité - que c'est toi qui devait passer et certains (Kourilsky, Delmas-Marty en particulier) sont venus me tester pour l'année prochaine. J'ai répondu franchement (mais j'étais en colère) que je ne te voyais pas te présenter en succession à Nichet. Du coup le mail de Zinc peut s'interpréter comme une façon de se couvrir après ce qu'il interprète à tort ou à raison

(je suis trop écoeuré pour être bon juge) comme une victoire à la Pyrrhus. A ce soir à la cagouille, à l'heure que tu m'indiqueras.

Je t'embrasse,

Alain

Je ne peux résister à copier/coller la suite du feuilleton :

De : alain.prochiantz@college-de-france.fr

Objet : **Réponse à Carlo**

Date : 29 juin 2009 15:57:12 HAEC

À : jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Cher Carlo,

Merci de ton mot. J'ai fait une erreur en ne tapant pas plus fort quand Hagège ma tendu une perche avec Labiche (tu imagines Labiche ! Quand on leur parle de littérature mondiale et d'art contemporain!) Ils avaient le choix entre Le village et le monde, ils ont choisi le village (nous sommes bien au pays de Pétain). Tant pis pour eux, qu'ils aillent faire trempette dans le bassin aux Ernests de l'ENS dont ils ne sont jamais sortis.

Personnellement, je préfère l'Océan, même s'il y a plus de risques de s'y noyer (en fait pour cette raison là, précisément).

Oui, je suis au laboratoire demain. On peut prendre un café vers 10:30. Je t'invite dans mes appartements du bâtiment C. Premier étage, 1431B (le village prend des allures de forteresse, ce n'est pas ça qui le protégera contre l'ennemi intérieur). Je dîne avec Peyret ce soir. C'est un véritable artiste contemporain et être battu par Nichet pour lui c'est pas une marrade, même à 22/18, (une prouesse d'après Changeux qui m'a téléphoné pour me féliciter d'avoir contré Zinc). Je lui communiquerai ton message (à Peyret pas à Changeux). En fait seule l'intéressait la possibilité de continuer son travail avec des gens sérieux et de lui donner une plus grande visibilité au milieu de la soupe populiste, boisson préférée des français de Jack Lang à Carla Bruni. Je crois que si toi, Philippe et quelques autres, que tu pourrais identifier rapidement, contactaient Peyret et voyaient comment s'intégrer au projet filiation, nous aurions gagné sur l'essentiel, en dépit du triomphe (étriqué car à 21 il ne passait pas le Nichet) des villageois.

Amitiés,

Alain

Je m'étais amusé à rêvasser à une leçon inaugurale qui commençait par cette merveilleuse formule : "je n'ai pas l'habitude de donner des leçons. J'ai pourtant fréquenté l'université pendant quarante ans ; je dirais que j'y ai enseigné (émis des signes ou signalé des choses), mais je n'ai pas fait le professeur ; ne suis jamais entré dans la peau de ce personnage. Ai-je besoin de dire une fois encore que le *Herrdoktorismus* n'est pas mon fort. J'aimerais de la sorte saluer au passage Samuel Beckett dont je ne sais pas ce qu'il penserait de ma présence ici.

Ce n'est pas le mérite qui m'a conduit devant vous, mais l'amitié. J'aimerais que nous nous arrêtions sur ce mot (et sur la chose). J'ai

toujours tout fait par amitié. Même naître. Ce que l'amitié m'a fait faire. L'amitié et l'invitation. "

Voilà la première partie de ce journal de l'année va se clore sur cette apothéose. Épousailles définitives avec le négatif.

mardi 30 juin 2009

Elle est étudiante. Elle est enceinte. Dépassée par l'(heureux) événement, elle accouche sous X. Elle se suicide. L'enfant est adopté. Les parents trouvent dans ses papiers la trace de cette naissance ; ils enquêtent, retrouvent l'enfant. Ils veulent jouer leur rôle de grands-parents. Un début de scénario.

—laisse tomber.

Le journal comme boîte noire.

mercredi 1er juillet 2009

L'amitié est d'abord une question de bonne intelligence puis d'intelligence tout court. J'aurais parlé dans ma leçon de ce que j'avais fait par amitié. C'est drôle, je n'aurais pas du tout aimé enseigner (sic) au Collège de France, mais j'aurais bien utilisé la tribune de la leçon inaugurale pour dire deux trois choses. Où l'amitié m'avait conduit : au théâtre par exemple. Entraîné par un ami, et parce que mon premier essai de théâtre avait Montaigne pour objet. Que ce spectacle réfléchissait (à) l'amitié.

jeudi 2 juillet 2009 (La Roque)

J'ai décidé de relire systématiquement *Walden*. Pourquoi cette idée (m'attacher à ce livre, si loin de moi) m'est-elle venue ? Déclenché par l'occasion américaine l'Empac) précédée de l'intérêt pour Unabomber.

Je me suis tu (je n'ai pas écrit) par dégoût pour l'écriture académique (universitaire) pour laquelle j'avais été dressé.

—mais tu avais tout loisir d'inventer autre chose !

—oui, mais c'est ne pas tenir compte de ma névrose et de son effet principal, la paresse. C'est aussi la peur de souffrir (c'est vraiment trop difficile, trop pénible) ajoutée au sentiment d'indignité intellectuelle qui m'a muré dans le silence. Ce silence fut ma prison.

—tu aurais pu t'accrocher un peu.

—tu parles comme mon père.

vendredi 3 juillet 2009

Philosopher en marchant, rappelle la radio. Ne pas être cul-de-plomb, dirait Nietzsche. La marche comme résistance au sport. C'est Frédéric Gros qui parle. Habiter ou aller de gîte en gîte ; peut-on habiter dans les bois ? S'exposer au dehors, aux intempéries, intempéries, le mot est beau. Moi qui aime aller me cacher dans mon trou, ici. Marcher mais sans destination.

Je griffonne quelques notes pour le 'Projet 1989', pour *Mauvais roman* (ou *Roman mauvais* ?). Ce n'est pas bien malin, mais je me dis que ça devrait m'occuper, car mon problème, c'est de m'occuper, m'occuper le corps tout autant voire plus que l'esprit. Mon esprit est toujours occupé, ne serait-ce que par l'angoisse et autres passions tristes ; c'est le corps qui fait problème : qu'est-ce que j'en fais ? Qu'est-ce que je lui fais faire ? Strict minimum : je le nourris, je le lave, je le fais parler et penser un peu, je le fais jouir ; *the necessary of life*, ça. Dormir aussi.

Quelque chose n'a pas marché dans ma vie : je n'ai pas su mettre un pied devant l'autre. Gros parle de Thoreau, le plus américain des Américains, selon Emerson. Le sauvage est non pas le primitif, mais la source du renouveau. Le sauvage et l'autosuffisance, un rapport ? Le sauvage est

devant nous. Être un sauvage. Marcher dans la ville ou marcher hors de la ville. Je marche désormais davantage dans la ville qu'en dehors.

Humilité de la marche : on est proche de la terre. Gandhi. Répondre à l'humiliation par l'humilité. Endurance contre dissipation. Je m'aperçois que je ne suis pas très favorable à la dépense improductive. Cela ne veut pas dire grand-chose pour moi ; je suis toujours dans l'improductif, sauf quand je fais du théâtre, bien obligé. Pour d'autres, souvent des clercs, la dissipation est une sorte de dimanche de la vie pour esprit sérieux pendant la semaine.

Réponses à Nicholas Carr. Voir la revue *Books* sur la question. Changement cognitif (voir Roland Jouvent). Progrès pour la machinerie cognitive. Plasticité cérébrale. Rincer la mémoire. Le danger, c'est l'émotionnel. Moi-même, je ne parviens pas à me concentrer. Ce matin, j'écoute la radio, je prends quelques notes pour *Mauvais roman*, relis mon carnet noir, et tape ce journal. Recherche d'excitation, de besoin d'excitation pour se procurer du plaisir. L'hippocampe des chauffeurs de taxi londoniens est très développé (une cartographie mémorisée) ; avec le GPS, fini.

samedi 4 juillet 2009

Passage du cerveau lecteur (de livre) au cerveau numérique. La grande question : concentration ou distraction ?

« Nous savons que nos cerveaux sont des organes dont la configuration actuelle tient notamment à ce qu'ils apprennent à se transformer, en l'absence de détermination génétique, pour être capables de lire. » (Joaquim Rodriguez qui a une jolie expression : il faut être bitextuel). À préciser.

La lecture : la concentration, la méditation, le développement d'une argumentation. Ce qui est perdu. En tout cas ce que j'ai perdu depuis longtemps, le sens de l'argumentation.

Nos capacités cognitives les plus fines, la prévision, la planification, la déduction, l'abstraction, la pondération, la formation du jugement sont des qualités du cerveau lecteur.

—voire.

—auparavant, j'étais un plongeur dans la mer profonde des mots ; désormais je fends la surface comme un pilote de jet-ski.

—Nicholas Carr

—oui, Nicholas.

—les circuits neuronaux s'adaptent à la lecture rapide.

—et alors ?

—Google reprogramme biologiquement notre cerveau.

—l'avion n'a pas éliminé la bicyclette. Exubérance du Net : on y glose, commente, argumente, édite, déconstruit, surenchérit... (Oliver Jungen)

Je lis le texte de ce ronchon de Steiner qui défend la haute culture humaniste comme on défend son emploi. La défense du livre comme plaidoyer pour soi-même. C'est comme une perte de pouvoir ; il ne restera qu'un « mandarinat du silence »(?) : « cette élite d'hommes et de femmes du livre, n'aura pas le pouvoir, l'influence politique ou le prestige qu'avaient leurs homologues à la Renaissance, à l'époque des Lumières, et presque jusqu'à la fin de l'époque victorienne (?) ». L'humaniste ne réclame pas ses gages mais son prestige, son pouvoir. Mesquin.

Et si les analphabètes prolifèrent, ce n'est pas la faute d'Internet. (« Pour se servir d'un ordinateur, il faut savoir lire et écrire », Umberto Eco). Au contraire, je vois bien, ici par exemple dans mon village, que des gens qui n'avaient pratiquement plus aucun rapport avec l'écrit, qui ne lisaient pas, s'y mettent sur leur ordinateur. Mais nos professeurs veulent tous que nous soyons des enfants sages, bien concentrés, penchés sur nos livres, jambes serrées à faire des explications de textes. Pouah ! Ça n'a jamais marché. En prime : la nostalgie de la récitation.

—et Lévi-Strauss qui écrivait en écoutant de la musique ; ce n'est pas bien de sa part.

Le savoir et ses institutions :

- la bibliothèque
- le monastère
- l'université
- la « république des lettres »
- l'organisation du savoir en disciplines
- le laboratoire

Conservation et accès plus facile.

Une publicité dans le journal pour *La Recherche du temps perdu* en 110 CD.

dimanche 5 juillet 2009

L'urgence à l'œil, belle expression de Joseph Delteil à propos de saint François à qui l'on apprend que son temps de terre est terminé. Mais toute cette spiritualité chrétienne, si amoureuse de la mort, me met en colère. Chaste, humble, et pauvre : c'est beau sans doute, mais triste. À propos de François, je n'ai jamais demandé à mes parents la raison du choix de mon prénom. Je ne saurai jamais. Mais j'ai toujours pensé que c'était une idée de ma mère. Mon père ne m'a donné que mon patronyme, ben oui.

Dans cette affaire du Collège de France, je me suis complètement déjugé, et pour rien. Déprimé. Joli coup. Ma radicalité de pacotille. Incapable de dire non à un ami, flatté *in petto* que je devais être. Pauvre type. Pacotille, les marchandises qu'un passager embarque pour son propre compte.

Thoreau : « les hommes préfèrent avoir des habits neufs plutôt que la conscience nette. » C'est bien dit mais je ne vois pas le rapport. Sagesse

de celui qui se méfie des aventures humaines qui requièrent des habits neufs. Marrant. Et si je m'étais retrouvé à parler aux petits vieux qui remplissent les amphithéâtres du Collège, aurais-je acheté un pantalon neuf ? J'en aurais bien été capable.

lundi 6 juillet 2009

Marée basse ou basses eaux, je ne sais. Qu'as-tu pensé aujourd'hui ? de, par toi-même ?

—rien.

Un peu de *comme un voisin comme un arbre*, ce matin, et c'est à peu près tout. Montaigne en lecture profonde (j'en suis encore capable). Mais il n'est pas certain que ma lecture soit profonde ; elle est aléatoire et superficielle aussi, post- quelque chose. Elle se fait par coups de sonde au petit bonheur. Ou à sauts et à gambades, façon de dire : désinvolte, désobligée aussi (la lecture profonde n'est pas désobligée). Et j'ai fini de lire le numéro de *Books* consacré à Internet qui nous rendrait encore plus bêtes. Ils ont, pour ce numéro, véritablement et presque exclusivement, fait leur marché dans la presse américaine.

mardi 7 juillet 2009

Cette nuit sur *Arte*, émission sur le Festival d'Aix. Passe sur moi comme un soupçon, un regret de ne pas faire partie de la famille. Les artistes : leur insupportable satisfaction de soi.

Et si je lisais *Voyages extraordinaires* de Lucien ? Et son voyage dans la lune ? (*Histoires vraies*) Magris s'est intéressé (théâtralement) à lui, à Trieste. Y a-t-il des traces ?

vendredi 10 juillet 2009 (La Roque)

Rendez-vous manqué avec Nouvel (Jean, pas Pierre). Je me morfonds à la campagne. Est-ce que j'envie vraiment ceux qui travaillent, et, par

exemple, achèvent leur mise en scène pour tel festival de l'été ? Je ne sais pas. Repris un peu cet après-midi sur mon lit *Walden*. Je ne comprends toujours pas ce qui me motive, mais quelque chose me porte vers ce texte. Cavell ? Ce n'est chronologiquement pas exact. Ça date d'avant ma lecture de Cavell.

J'aime les généralités ; ce doit être ça. J'ai peur du Diable, donc je n'entre pas dans les détails.

samedi 11 juillet 2009

Endormi tôt, couché sur mon amour propre. Je dois apercevoir vite fait Jean au déjeuner. Suis-je convaincu que nous pouvons faire quelque chose ensemble ? Essayer de travailler sérieusement plus tard dans l'été ? La cabane ne doit pas être un décor ; est-ce un objet ? Une image ? Et à travailler avec la vidéo ? Prendre la route et aller se mettre dans une cabane.

Dans la série des cabanes, j'oubliais celle de *La ruée vers l'or*.

Imaginer une humanité sans *hybris* ?

La pensée Thoreau qui couve dans l'idéologie américaine.

Chez les Nouvel (Sarlat). Après le déjeuner (« zamoureux, zamoureux, « per-vers, per-vers », psalmodiait la Bibiche (les yeux bleus sont zamoureux, les verts pervers, les autres, j'ai oublié), la maman pas mal perdue (ne voulait pas se servir, ayant déjà pris de ce plat) le père inquiet pour l'avenir, pas seulement celui des siens (quels sont vos projets à court terme ?), Catherine chiante à souhait et impérieuse. Jean fera la cabane.

Il faudrait que je me mette à écrire là-dessus ; cela ferait un texte que je pourrais écrire à l'architecte. Jean me dit qu'il veut disposer des cabanes sur les hauteurs de la gare du Midi à Bruxelles qu'il doit « refaire ». En

haut des maisons qui ont la taille de celles d'en bas. Et si j'ai bien compris, il y aura un grand miroir qui réfléchira, reflètera les trains : le voyageur ne verra que cela (depuis les trains entrant en gare). C'est bien d'avoir des idées ; c'est exactement ce qui me manque. Il faut dire que je n'aime pas les idées. Du coup, je pense au théâtre de la pensée et à la question de Banu sur la différence, selon moi, entre le théâtre des idées de l'autre et le théâtre de la pensée selon moi. Comme je dis, j'aime bien les idées de théâtre, j'aime bien avoir des idées de théâtre ; je me méfie du théâtre des idées. Il faut que je travaille mes réponses à ce questionnaire qui est assez bien « pensé ».

Ce qui est subversif chez Thoreau, -mais c'est aussi de l'humour noir-, c'est sa critique du travail et de l'aliénation. On échange du travail contre des biens, maison, voyage, bétail, et on perd toujours au change. Trop coûteux. La possession d'une maison ne vaut pas les 15 années de travail qu'elle réclame. Réduction du temps de travail : il suffirait de 6 semaines pour mettre de côté ce dont on a besoin pour vivre un an ! Une question délicate : pour quoi vit-on ? (« What I lived for », chapitre 2)

dimanche 12 juillet 2009

Histoire de filiation. Version patriotique : comment nous sommes les fils de nos morts. Il fallait convaincre les petits Français qu'ils étaient les héritiers de l'histoire de France. Être français, c'est (c'était) être fils de la France (et pouvoir mourir pour elle). Et la France est née d'elle-même. Importance des autochtones (voir l'article de Détéienne dans *Le Monde* des 12-13 juillet).

À part ça notre bonne vieille critique de théâtre du journal anciennement de référence est hypnotisée par Régy. Est-ce à dire qu'elle a pas mal dormi pendant le spectacle ? Claude Régy a su nous faire découvrir des auteurs, souvent non dramatiques (il fait découvrir Pessoa à notre amie, il

était temps), en choisissant « d'aller à la source du théâtre, là où il suffit qu'un homme arrive et parle pour que le silence autour se fasse, laissant naître l'espace et le temps de la représentation ». Combien de fois sa plume a-t-elle pu « laisser naître » de telles phrases ?

lundi 13 juillet 2009

« Si l'amour se menait bien, on n'aurait qu'un amant ou une maîtresse tous les dix ans, mais il est de l'intérêt de la nature qu'on en ait vingt ou davantage. » (Marivaux)

Éclairs et feux d'artifice, ce soir. Pour les feux d'artifice, je ne suis pas certain qu'il y en ait eu. Lu péniblement cet après-midi sur mon lit quelques pages de *Walden*. Sur les bruits, aussi bien ceux de la nature que ceux du chemin de fer. Je ne comprends pas sa critique, si c'est une critique, du chemin de fer. Sa régularité vaut celle de la nature qui fait tout à heure fixe, elle aussi. « *I watch the passage of the morning car with the same feeling that I do the rising of the sun, which is hardly more regular.* » (234) Naturalisation de la technique. Le conducteur de la locomotive est un palefrenier (*stabler*), et celle-ci est un cheval d'acier (*iron horse*). Tout ce qui est dit, c'est que cette entreprise (le chemin de fer) n'est pas innocente. (« *If the enterprise were as innocent as it is early !* ») Cette entreprise qui n'est ni héroïque ni impérieuse (*heroic and commanding*). Qu'est-ce à dire ? Le chemin de fer est une institution qui règle la vie des gens. On vit à l'heure du chemin de fer. Depuis son invention, on est plus ponctuel, et surtout on pense plus vite. La *Railway fashion* domine. C'est un destin. « *We have constructed a fate, an Atropos, that never turns aside.* (236) Suit une espèce d'éloge du commerce (« *it is very natural in its methods withal*). Paradoxes que tout ça de la part d'un supposé adorateur de la nature.

mercredi 22 juillet 2009 (La Roque)

Que dire (de non personnel) de l'escapade à Avignon ? Gags de Jan Fabre (on fait semblant à mort, c'est ça qui est fort ?), mais avec d'excellents performeurs, ce qui fait que le plateau est tenu (et on tient le spectateur avec, du coup). On rigole de la bouffonnerie. Du music-hall faux *hard* pour les pèlerins du festival, avec catharsis assurée ; ça fait du bien de dire du mal des curés et de la burka. Rien ne manque : Jésus-Christ superstar avec sa croix avec laquelle il finit par jongler. Au fond, de la bien-pensance (bonne pensée).

Et (A)pollonia... une façon de faire que je connais bien. Mais quand c'est mis en œuvre par Warlikowski, c'est du théâtre aux yeux de nos chères critiques. Le problème, c'est qu'il utilise (à plus grands frais, c'est vrai) la même rhétorique que nous (?), mais il en revient aux solutions les plus traditionnelles de l'expression théâtrale quand il s'agit de produire de l'émotion. Encore un effort pour être épique ; il reste dans le dramatique. Son épicisme (la vidéo, donc le jeu face public et pour le public, forcément) est au service du dramatique, -drôle de retour des choses (du théâtre)-, et lui fait manquer le tragique (retombe en arrière) qu'il croit mettre de son côté en y fourrant les Grecs et la Shoah. À ce compte-là, bien sûr, le public n'a pas intérêt à moufter. Un art en tout cas déjà dépassé, du passé.

jeudi 23 juillet 2009

Chien crevé au fil de l'eau. Décomposé.

vendredi 24 juillet 2009

Clarisse me parle du Fresnoy : ils cherchent là-bas un artiste associé pour l'an prochain. Tête de Fleischer, j'imagine.

Toujours cette cabane. Il faudrait que je me creuse un peu ; qu'est-ce que cache cette cabane ? Il faudrait qu'Unabomber soit le double virtuel de

Thoreau. Tout ça promet d'être encore d'un compliqué. Dramaturgie du palimpseste.

L'inattendu : peu de temps après notre première conversation, Clarisse Bardiot me rappelle : l'affaire se fait avec Le Fresnoy. J'exulterai presque que quelque chose réussisse, surtout quand je n'ai rien demandé... Il faudrait mettre fin à la spirale de l'échec. Les journalistes affectionnent ce genre de syntagmes figés : « la spirale de l'échec ».

samedi 25 juillet 2009

La paresse intellectuelle d'un type comme Warlikowski ? Ça rassure le journaliste. Mais la question posée est cruciale, c'est vrai : pour qui accepterais-je de donner ma vie ?

En finir avec la culture (sortir de l'école ; être définitivement dehors, dans les grincements de dents).

Eric Prigent me donne les détails de ce que je dois faire au Fresnoy. 40 heures (ou jours ?) d'enseignement-accompagnement et une espèce de spectacle à la clé. 20 000 euros en production.

Que ce serait-il passé si nous (l'humanité) nous en étions tenus à la cabane, étions restés au stade de la cabane ? Une humanité sans désir. Et le désir est désir de la mort ou désir de la technique. Mais le pape conciliant les deux points de vue vous dira que la technique est technique de (la) mort. Je ne le *crois* pas.

dimanche 26 juillet 2009

Le Fresnoy et autres projets : suis-je encore capable d'avoir une seule idée ? J'ai bien peur que non. Si je n'ai pas d'idées de théâtre, c'est que le théâtre ne m'est pas nécessaire ? Possible. Des idées, j'en avais une pour le premier *Traité des passions* ; peut-être pour le *Faust* et *La Génisse*, mais depuis ?

mardi 28 juillet 2009

La sérendipité est à la mode. *Le Monde* signale un livre qu'il faudrait peut-être regarder (*De la sérendipité dans la science, la technique, l'art et le droit. Leçons de l'inattendu* de Pek Van Andel et Danièle Bourcier, éd L'Act Mem). Si cette sérendipité pouvait me tomber dessus, cela me ferait du bien, parce que côté inattendu, on fait mieux. Je fais plutôt dans l'attendu. J'aimerais me faire une surprise, mais je suis attaché toujours au même piquet à radoter les mêmes fadaïses ; du pareil au même. Et retour.

Sérendipité : j'avoue que je ne connaissais pas l'origine du mot, le *Conte des princes de Serendip* (Ceylan en persan) d'un poète du XIII^e siècle, Amir Khusrau... Et c'est Horace Walpole qui invente le néologisme en question. Mais la découverte fortuite en science, est-ce la même chose que l'illumination philosophique ou poétique ? Mon royaume (!) pour une pensée inopinée. Héraclite : « si tu n'espères pas l'inespéré, tu ne le trouveras pas. Il est dur à trouver et inaccessible. » Il n'y a plus qu'à espérer.

Improvisation : est-ce qu'elle attire la sérendipité ? Inopiné, joli mot.

Pensum. Ma pensée comme pensum. À la torture cette nuit pour achever la relecture de *Walden*. Mais que vais-je bien pouvoir faire de ça ? J'ai encore trouvé de quoi empoisonner mon existence. Et comment intéresser un public à une pareille monstruosité ? Sachant que je ne parviens pas, mais je ne suis pas le seul, à faire penser *sensiblement* le public. Le rêve perdu de la cabane au fond des bois. Mais je n'ai jamais fait ce rêve, moi l'urbain.

mercredi 29 juillet 2009

J'ai vécu sur l'idée que le siège social de l'Universel était à Paris. Force m'est de reconnaître qu'il a été délocalisé. Ou que le siège parisien a été mis en liquidation.

Trouver la bonne distance entre l'homme des bois et moi. Imaginer une hypothèse de traitement. Pas d'identification possible, donc on pourrait lire ce livre dans une ville (un café, un lieu public) ou dans un train (mieux qu'un avion), donc pas au bon endroit. C'est une femme d'aujourd'hui qui lirait. Se retrouverait face au fantasme masculin de l'autosuffisance. Rien de plus suffisant, en effet. Différent du désir d'autonomie (toujours relative). Les femmes sont à la conquête de leur autonomie, c'est quand même moins stupide. Ça peut les rendre indépendantes.

J'essaie (c'est exagéré) de parler de mes motifs théâtraux pour l'entretien avec Georges dans *Alternatives théâtrales*. Mais je suis tellement démotivé. Je ne parviens pas à savoir ce qui peut faire théâtre. Une perte de l'intuition. Comme si tout cela ne m'était plus nécessaire (redite probable). J'ai déjà parlé aussi d'une perte de croyance. Un prêtre qui perd la foi, ce ne doit pas être une marrade non plus. Et pourtant les petites affaires reprendraient ? Au fond on me demande surtout désormais de faire le pédagogue. L'artiste (sic) n'intéresse plus personne. *Artifex pereo*. Qua, qua, qua. *Qualis*.

dimanche 2 août 2009

« Je hais un esprit hargneux et triste », dit Montaigne (III, 5). Il faut que j'y prenne garde. À quoi répond : « la vertu est qualité plaisante et gaie. » Ce n'est pas que la vertu soit gaie, mais peut-être que la vertu et le plaisir rendent vertueux. (Pas méchant, tout bêtement)

L'embrouille. Ce que l'offre d'être artiste professeur invité au Fresnoy a comme conséquence. Brouillage avec les petits projets avec l'Erac. Comment lier les deux ? Cela voudrait dire deux manifestations avec Avignon. Ça tournerait autour de la cabane ? Mais que faire au Fresnoy ? Avec quel effectif ? Comment travailler *Re : Walden* dans le cadre du

Fresnoy ? Ce qui bloque tout, c'est que je n'ai pas la moindre idée de la distribution du spectacle (donc pas la moindre idée du spectacle). Comment travailler cela ? (travailler tout court). Quelle serait l'immédiateté de la chose ? Sinon trop compliqué. Savoir ce qui peut faire théâtre dans cette affaire.

Je connais la tristesse.

lundi 3 août 2009

Mort de Francis Jeanson. « Toute religion devient inhumaine », a-t-il dit, n'est-ce pas ?

Ce qui m'a ramené à *Walden* : ce que j'ai appelé la conjoncture américaine, mon goût pour la spéculation sur la technique (par une espèce d'antithèse), ce qui tisse le lien avec Unabomber. Mais il est vrai que je ne suis pas du genre à me construire une cabane dans les bois. Et me suffire à moi-même (par exemple vivre sans femmes, *cohabiter*, dit-il) ne me viendrait pas à l'idée. Reprendre ce que j'ai déjà dit sur la suffisance. Ce que, toutes choses égales d'ailleurs, je pourrais partager avec lui : n'agir que selon sa volonté (faire ce que l'on veut), refuser de prendre un métier (un état), cultiver une studieuse oisiveté et renoncer du même coup à certaines satisfactions d'amour-propre. Aller jusqu'au bout de ce choix, aller au bout de ses refus m'impressionne assez. Mais je n'ai pas beaucoup de sympathie pour tout ce compost intellectuel et sentimental. Où ai-je été me fourrer ?

mercredi 5 août 2009

Hier mail de l'Empac qui accepte le projet. Au pied du mur de la cabane. Je m'étais installé intellectuellement dans la négligence. La cabane serait virtuelle ? Comment en parler d'aujourd'hui ? Contexte de la planète à sauver ?

Cavell : « L'autonomie (self-reliance) est l'aversion de la conformité ». Suis-je certain de bien comprendre ? Conformité et conformisme, c'est tout un ?

Travailler « l'inquiétante étrangeté de l'ordinaire » (« The Uncanniness of the Ordinary », dans *In Quest of the Ordinary*, University of Chicago Press, 1988).

La fidélité à soi-même : « Qui donc est capable de nous apprendre ce que nous savons déjà, ou ce que nous ne pourrons jamais vraiment savoir ? »

samedi 8 août 2009 (Paris)

L'aveuglement au désastre.

Écrire. Écrire ses mémoires juste après sa mort, comme disait Francis Blanche.

Le débat sur la croissance verte : j'ai raté l'article d'Allègre (du 17 juillet, apparemment) qui a suscité le débat dans *Libération* ces jours-ci.

Extrait de l'article d'Aurélien Boutaud :

Il ne restera alors qu'à reléguer le principe de précaution aux oubliettes. C'est exactement ce que préconisait le rapport Attali pour la libération de la croissance française. Car, dans cette perspective de fuite en avant du tout technologique, les marges de manœuvre risquent de s'avérer très étroites. La population devra apprendre à accepter sans rechigner les risques engendrés par les technologies mises en œuvre. Et, comme l'appelait déjà de ses vœux, en 1958, un rapport de l'OMS consacré au développement de l'énergie nucléaire, le plus souhaitable serait encore de «voir monter une nouvelle génération qui aurait appris à s'accommoder de l'ignorance et de l'incertitude».

Ou bien (de Baupin) :

Mais cela nécessite de se décider enfin - comme l'a compris le reste du monde, Obama en tête - à investir dans l'énergie du soleil, du vent, des

mers et des océans, des fleuves, de la géothermie ou de la biomasse. Pas besoin pour cela de faire péter l'atome et de léguer à des centaines de générations les dégâts de notre égoïsme.

dimanche 9 août 2009

Relu hier après-midi *La lettre d'une inconnue* après avoir glané sur le Net des informations/stimulations sur Cavell. Intéressant qu'Ophuls sur-mélodramatise la fable, puisque dans son film, la lettre tue le héros alors que chez Zweig on ne connaîtra jamais la réaction du destinataire (tiens, dans destinataire, il y a destin). Du coup j'en profite pour reprendre (*re*, des passages soulignés au crayon attestent ma lecture, mais j'en avais vraiment oublié la teneur) son *Montaigne*. La liberté de lutter avec son époque. Montaigne sur la défensive défend quelque chose (seulement sa « citadelle », comme disait Goethe ? Plus compliqué probablement).

Je retrouve des notes sur *Walden 2* livre que je n'ai jamais terminé de lire. Et *Jeremiah Johnson* de Sidney Pollack.

Changeux et la neuro-esthétique. Il faut que je réfléchisse un peu à la manière d'attaquer le sujet pour le mois d'octobre à Marseille. Son réductionnisme.

Théâtre. On sonne la diane ; le théâtre, contemporain de l'écrit (supposant, dans sa grande tradition, dans ce qui allait faire sa grande tradition, l'écriture), puis du livre, subit une crise fondamentale avec l'assaut que lui fait subir l'image, si tant est que l'on puisse formuler la chose aussi rudimentairement. Ce qui signifierait qu'il pourrait être le lieu où on tenterait de penser ou expérimenter ce passage. Ce qui résiste, ce qui persiste, ce que l'on peut sauver, s'il y a intérêt à sauver quoi que ce soit.

lundi 10 août 2009

Le journal : « seul 38,3% des plus de 55 ans dans l'Hexagone travaillent encore. »

Suzanne et les vieillards (Livre de Daniel) ou Hélène et les siens ? (Iliade III, 146 à 161)

Saint-Loup que je savais à Paris avait été mandé par moi à l'instant même (...)

« Ce qui avait décontenancé Robert quand il avait aperçu la photographie d'Albertine était non le saisissement des vieillards troyens voyant passer Hélène et disant : « Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards », mais celui exactement inverse et qui fait dire : « Comment, c'est pour ça qu'il a pu se faire tant de bile, tant de chagrin, faire tant de folies ! » Il faut bien avouer que ce genre de réaction à la vue de la personne qui a causé les souffrances, bouleversé la vie, quelquefois amené la mort de quelqu'un que nous aimons, est infiniment plus fréquent que celui des vieillards troyens, et, pour tout dire, habituel. Ce n'est pas seulement parce que l'amour est individuel, ni parce que, quand nous ne le ressentons pas, le trouver évitable et philosopher sur la folie des autres nous est naturel. Non, c'est que, quand il est arrivé au degré où il cause de tels maux, la construction des sensations interposées entre le visage de la femme et les yeux de l'amant — l'énorme œuf douloureux qui l'engage et le dissimule autant qu'une couche de neige une fontaine — est déjà poussée assez loin pour que le point où s'arrêtent les regards de l'amant, point où il rencontre son plaisir et ses souffrances, soit aussi loin du point où les autres le voient qu'est loin le soleil véritable de l'endroit où sa lumière condensée nous le fait apercevoir dans le ciel. Et de plus, pendant ce temps, sous la chrysalide de douleurs et de tendresses qui rend invisibles à l'amant les pires métamorphoses de l'être aimé, le visage a eu le temps de vieillir et de changer. De sorte que si le visage que l'amant a vu la première fois est fort loin de celui qu'il voit depuis qu'il aime et souffre, il est, en sens inverse, tout aussi loin de celui que peut voir maintenant le

spectateur indifférent. (Qu'aurait-ce été si, au lieu de la photographie de celle qui était une jeune fille, Robert avait vu la photographie d'une vieille maîtresse ?). Et même, nous n'avons pas besoin de voir pour la première fois celle qui a causé tant de ravages pour avoir cet étonnement. »

Tout ça concerne *Mauvais roman*.

Hier j'ai fait un peu de rattrapage et feuilleté les *Nature* en souffrance. Il faudrait peut-être jeter un coup d'œil sur le livre de Donna Haraway *When Species Meet*. Pour faire mes posthumanités. Ou aller chercher une fiction avec le livre de Thomas Levenson *Newton and the Counterfeiter : The Unknown Detective Career of the World's Greatest Scientist*. Autre idée : *Your Brain Is (Almost) Perfect : How We Make Decisions* de Read Montague.

Plaisir à lire, comme si je retrouvais un ami, Lewis Wolpert qui recense un livre sur les grandes inventions de l'évolution : l'origine de la vie, l'ADN, la photosynthèse, la cellule, le sexe, le mouvement, la vue, le sang chaud, la conscience et la mort. (*Life Ascending : The Ten Great Inventions of Evolution* de Nick Lane). Selon Wolpert, le livre oublie l'embryon et le développement de formes complexes à partir d'une seule cellule... Et il ne s'intéresse pas beaucoup non plus aux protéines. À propos de Wolpert, je pourrais m'offrir *How We Live and Why We Die : The Secret Lives of Cells*. Il faut aussi que je demande à Miro (s'il me répond un jour) ce qu'il pense de la rapamycine. Ça a l'air de prolonger la vie des souris, une bonne nouvelle.

J'ai donc relu le *Montaigne* de Zweig. Des choses pour le *Théâtre et son trouble*. Je sens qu'il me parle de mon travail : « semant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leur pièce, écartés sans dessein et sans promesse, je ne suis pas tenu d'en faire bon, ni de m'y tenir moi-même, sans varier quand il me plaît ; et me rendre au doute et incertitude, et à

ma maîtresse forme, qui est l'ignorance. » (1175) La marqueterie mal jointe. Mais il la joint fort bien, sa marqueterie ; ce n'est pas du fragment.

mardi 11 août 2009

L'homme « œil du monde », comme dirait Pic de la Mirandole. Joli. Cette question de la dignité de l'homme qui est à l'horizon de ce qui nous préoccupe. Mais au fond Pic n'en parle pas, ou pas beaucoup ; mais ce n'est pas la créature de Dieu qui est dignifiée ; c'est aussi l'homme *faber sui*.

Comment je n'ai pas écrit certains de mes livres (en fait, je n'ai pas écrit à peu près tous mes livres) : en faisant à la place quelques dizaines de spectacles, tenant lieu de livres, mais aussi, il y a eu les femmes, une rencontre amoureuse se substituant à l'écriture d'un ouvrage. Un catalogue à la place d'une bibliographie. Une fois de plus. C'est gâcher la vie comme c'est gâcher l'art. *Dejection* : mon état. Le découragement. Thoreau, au fait, n'écrit pas une *ode to dejection*. Chantecler plutôt. Qu'est-ce que cela veut dire ? Réveiller les voisins ? Façon de claironner, claironner, quoi, un idéal ? Ou empêcher les voisins de faire la grasse matinée.

Mon manque de concentration depuis deux ans. Besoin aussi de *relief*, je présume.

mercredi 12 août 2009

12 août : ça avance. Je relis *Sens de Walden* de Cavell, en français cette fois. Je ne comprends pas mieux. Que puis-je faire de tout ça ? Si c'est pour dire que le sarclage est une métaphore de l'écriture, me voilà bien. Il faudrait éviter la lecture savante de *Walden* ; que le théâtre permette une approche plus brutale. *Wild*.

Je suis le champ de bataille où ferraillent l'ancienne culture littéraire et la nouvelle (in)culture numérique : image, NT, fin du livre ; comment dire ? La vieille culture qui n'a résisté à rien subissant les assauts de la tempête numérique.

La jeune nonne qui vit enfermée et le solitaire (à titre provisoire) qui vit dans les bois. J'aime les retirés.

Les deux archétypes du folklore américain. Constance Rourke : le Yankee et le Coq de combat des régions reculées (*wilderness*).

vendredi 14 août 2009 (La Roque)

Je vais me mettre à l'entretien pour *Alternatives Théâtrales*. Il faudrait que je finisse ce travail cette semaine. Faire des phrases courtes. Des réponses courtes aussi. Et le petit texte pour Le Fresnoy. Encore faudrait-il que j'y voie clair (clair sur la manière de composer la saison). Je marche vers la cabane de Thoreau en traînant les pieds.

samedi 15 août 2009

Cette nuit, parcouru (je vais m'y remettre) *Le Paradis à (reconquérir)*. Assez excitant, en fait.

La vierge Marie est véritablement la mère de Dieu, sans semence et fertile. Cette idée de la pureté me répugne. Pureté dégoûtante. Monogène.

dimanche 16 août 2009

« Plus notre vie intérieure s'étirole, plus nous nous rendons fréquemment et désespérément au bureau de poste. » (Thoreau, *La Vie sans principe*, p.32)

Ne pas se donner à la société, cela veut dire quoi ? Elle prend tout, quoi qu'il en soit. Ou rien du tout. Terminé hier *Le Paradis à (reconquérir)*.

Alors technophobe ou technophile ? Un seul combat, en fait, celui contre l'aliénation. Donc il peut prendre à son compte une utopie technique (est-ce à dire que nous pourrions aussi bien ne pas être les outils de nos outils ?). Jouir mieux de la vie, atteindre un niveau supérieur d'existence. Par excès de technique comme par défaut (le strict minimum de *Walden*). Il peut y avoir un « transcendantalisme dans la mécanique ». Programme de la maîtrise absolue de la nature par l'homme.

lundi 17 août 2009

Je travaille un peu sur les textes pour *Alternatives théâtrales*. Mon rapport aux mathématiques dans *Le Cas de Sophie K*. C'était une tentative d'approche, un échec sans doute. Je suis resté dehors.

jeudi 20 août 2009

Ne pas revenir sur le dîner chez Descola mardi soir dans sa maison de campagne du Lot. Un savant, un intellectuel peut vivre comme un gros quinquailier. Je dis cela avec amitié car j'éprouve une sympathie envieuse pour les quinquailiers. Et puis et surtout, on sent que Philippe est possédé par l'anthropologie, qu'elle l'a dévoré. Ça me séduit. N'empêche, on ne sent pas trop dans cette résidence secondaire l'influence du mode de vie des tribus amazoniennes.

Reçu les textes qu'ont écrit sur moi During et Jeanpierre. Je ne sais plus où me mettre... Je n'aime pas trop lire des choses sur moi. Toujours cette vieille honte qui attache, qui colle au fond de ma casserole mentale ; évidemment je suis toujours flatté de l'intérêt qu'on me porte, mais je ne puis entrer dans le détail de la lecture de ce qui est écrit. Je suis gêné. Mais j'aime la publicité que ça me donne, c'est ça ?

Un été de grillé, un de plus, à ne rien faire. Une honte. Il y a ce numéro d'*Alternatives théâtrales* ; bah, on le fera. Il est un peu hagiographique, au bout du compte. Je ne l'avais pas voulu ainsi. Il n'y aura sans doute

pas d'autre occasion, alors... Je tiens à mes feuillets du *Bréviaire tragique à l'usage des jeunes dramaturges du XXI^e siècle*. Nous en parlons hier soir, Alain et moi. Demander quelque chose sur la théorie des cordes à Veneziano. Et sur la physique quantique à Haroche. Resterait à convaincre Descola de faire quelque chose sur la filiation ; Delmas-Marty à rencontrer en septembre, et voir ce que ça donne. Tirer aussi parti de ce que Miro m'a envoyé ; faire encore parler Jean-Claude. Et Lassègue sur le thème : « il faut sauver la Nature ». Discuté aussi de qui pourrait faire partie de la compagnie pour salonner l'an prochain : Frédéric Worms, Elie During comme philosophes ?

vendredi 21 août 2009

Hier, littéralement et dans un seul sens, la bibliothèque de la "librairie" manque de s'écrouler sur moi. En glissent par terre de vieilles cassettes audio : Barbara, Léo Ferré, *Don Juan*, Lucio Dalla, *Les Noces*. Je me pleurniche dessus.

samedi 29 août 2009 (Split)

Dans *Le Monde* : « une trentaine d'espèces rares de plantes ont été découvertes par le Muséum d'Histoire naturelle sous des lignes à haute tension situées dans la banlieue parisienne, devenues des zones refuges. Parmi elles, le polygala chevelu disparu depuis 1960. » Sauvées par la technique.

lundi 31 août 2009

Retour de Croatie. Un peu causé immortalité avec Radman. Je commence à mieux comprendre que vieillir, c'est s'oxyder. La seule idée qui m'est venue pendant ces dix jours (c'est ça ?) où, pour la première fois de ma vie, je n'ai pas ouvert un livre, lu une ligne, c'est d'écrire moi-même le « bréviaire tragique à l'adresse d'un jeune dramaturge, etc. » ; ne pas demander à chacun des invités pressentis d'écrire lui-même un texticule,

mais je raconte une rencontre. Par exemple, je discute avec Miro dans le patio du Medils à Split.

Pendant ces journées où je m'applique à ne rien penser, je ferme les yeux, généralement allongé, et je fais en sorte que mon cerveau soit le plus inactif possible, qu'il ne se passe rien ; pas facile tout de même.

(Extrait du *Journal de Croatie*, août 2009.)

samedi 29 août 2009

Encore sous le coup de la dernière conversation d'hier dans le patio du Medils⁵ avec Miro (Miroslav Radman) qui s'est prolongée fort tard dans la nuit, comme si parler de l'immortalité, et de la lutte faustienne (je vais dire ça comme ça) de Miro contre le vieillissement prenait du temps. Il nous promet une vie de 300 ans (ou plus). Cela me fait rêver mais je sens que j'ai du mal ce matin (le cognac, les figues de Hnvar, la pâtisserie croate) à résister aux dommages macromoléculaires consécutifs à cette conversation nocturne. J'ai dû pas mal m'oxyder hier soir ...

Split, la villa de Tito, le Medils, cette abbaye de Thélème pour scientifiques qui s'attaquent à la vie, pour le meilleur et pour le pire, probablement. Assis sur un rocher, je contemple le paysage qui s'offre à moi, comme on dit. Je fais le poète. Ils vont la trouver. Quoi ? L'immortalité. Pour le moment, l'immortalité ici, c'est la mer allée avec le soleil. Je somnole (une façon d'être immortel ; si ça dure 300 ans, il va falloir rudement somnoler) me disant que je vais devoir faire des pentamètres là-dessus, -chacun son tour-, mais voilà que le remords me reprend et me ronge : je n'ai toujours pas écrit le texte de présentation pour le Fresnoy, lieu aussi de plaisir et d'utopie où je dois faire le professeur-artiste.

Des phrases me reviennent, des phrases que je me repasse souvent. Par exemple : « la Technique est l'impensé de notre culture ». Je ne sais même plus qui a dit cela, et ce n'est même peut-être plus tout-à-fait vrai. On la pense la technique, beaucoup, pour ou contre. On la pense mal

⁵Mediterranean Institute For Life Sciences à split, sous la direction de Miroslav Radman

peut-être, trop d'affects là-dedans. Vous êtes technophiles ou technophobes ? Cela ne nous avance guère. Mal pensé, mal vécu, dirait un Beckett. Mal vécu, surtout. Tiens, il faudrait que j'explique, dans cette présentation, que mon théâtre s'attache à cette question, question qui est aussi de savoir si le théâtre a quelque chose à dire là-dessus ou non ou s'il doit s'enfermer dans la nostalgie d'un dialogue purement interhumain. (Autre « phrase » à l'appui, et dont j'abuse un peu : « la Technique est notre destin. » À commenter et discuter un autre jour.)

Le soleil m'oblige maintenant à fermer les yeux. Je pense au comédien, cette chimère composée d'un corps et d'une voix de plus en plus séparés, je pense aux conséquences de ce clivage technique, je pense au « comédien augmenté » qui est ma curiosité depuis pas mal de spectacles, et qui, ici et maintenant, devant la mer, le ciel, le soleil, devant cette nature qui ne demanderait que l'on se fonde en elle, paraît une idée presque farfelue, déplacée, une monstruosité. Je me reprends à l'instant : non, je sais bien que l'homme n'a pas de place dans la nature, qu'il est une personne déplacée définitivement, et depuis le commencement ; la place qu'il s'y est faite, dans la nature, c'est bien grâce à la Technique. Tant pis pour toi, Épiméthée. Mais revenons à nos projets actuels, délicats parce qu'un peu paradoxaux. Comment expliquer que je propose aujourd'hui d'étudier, par les moyens du théâtre, cet homme augmenté par la technique, en m'intéressant à Thoreau qui, au contraire, se diminue volontairement, qui tente de se réduire à sa plus simple expression, en se faisant homme des bois, en jouant l'homme qui vit seul dans la forêt. Autrement dit, comment lire aujourd'hui (et quoi faire de cette lecture) un texte comme *Walden* ? *Matériau Thoreau ou Re : Walden*. Thoreau qui, au milieu du XIX^e siècle, tient à écrire l'expérience qu'il fait dans sa cabane de la forêt du Massachusetts d'une vie la moins technique possible. Et comment évoquer la réplique tragique de cette aventure, somme toute littéraire, en la personne d'Unabomber, ce mathématicien surdoué qui, plus d'un siècle plus tard, abandonne le

théorème de Wedderburn et ses charmes pour rompre avec le genre humain et, dans sa cabane en forêt, se transformer en *serial killer*. Pour en finir avec la société technologique. On pourra lire *L'effondrement du système technologique...* Ce joli mythe de la solitude dans les bois s'est bien gâté.

Une cabane en forêt : j'en suis bien loin dans cette calanque croate. Faisons-en une raison pour se mettre au travail.

Ces sensations physiques, cette psyché quasi abolie par la chaleur ne rendent pas facile...

mardi 1er septembre 2009

Le *Bréviaire*, et si je l'écrivais tout seul. Ce serait une façon de faire mon ouvrage sur le théâtre et la science. Enregistrer des conversations et écrire. Pas bête ; est-ce que j'en reprendrais du poil de la bête?

Hier visite rapide à la Punta della Dogana de Pinault. Bâtiment chic (poutres app' et béton de Tadao Ando, décevant, hôtel de luxe, mais il est agréable de s'y promener) mais, pour moi, peu d'émotions, à part deux, et macabres : les crânes et squelettes de Matthew Day Jackson, et les horreurs de la guerre (*Fucking Hell*) de Jake et Dinos Chapman (que je ne connaissais que parce qu'ils avaient bricolé des aquarelles d'Hitler).

Le mieux serait sans doute d'écrire comme on nage : pour ne pas couler.

dimanche 6 septembre 2009

Impression d'avoir perdu du texte. N'avais-je rien dit de mon excursion denture à Lyon ? Puis passage à Gratay et visite à l'exposition Pierre-Yves Bohm chez Mory. Quelqu'un qui travaille la peinture, c'est quand même plus excitant que celui qui a une petite idée quand ce n'est pas un concept (tiens si, j'enfonçais un cheval empaillé dans le mur, et à 4 mètres de

haut pour faire mon petit effet). Il faudra revenir là-dessus ; métier, écriture, savoir faire. Se battre avec la toile (avec ce qui s'y inscrit, plutôt), comme on se bat avec des phrases (je me bats avec des phrases plutôt qu'avec la page blanche ou même avec des mots).

Esthétique du choc (au sens de chocking, choquer le bourgeois). Du choc ? même pas, esthétique du chatouillis ou de l'agacement : aller chatouiller le château de Versailles. Chatouiller pour faire l'événement : après Jeff Koons (c'est pas de la merde, c'est du stuc), maintenant, c'est le tour de Xavier Veilhan. Mais le mobile mauve que le journal me montre, j'aimerais autant le voir sans le fond (une salle du Château). En revanche son carrosse stylisé, en tôle et violet lui aussi (une commande du ministère de la Culture, s'il vous plaît), a du mouvement, c'est vrai, mais n'aurait pas beaucoup de sens sans la cour du Château.

Je gamberge là-dessus parce que je n'ai rien à faire de mieux,

—mais si, tu as du travail !

—du travail, mais il y a longtemps que je ne sais plus ce que c'est.

—l'as-tu jamais su ?

—si le travail veut dire métier, profession, je ne l'ai jamais su. J'ai toujours refusé l'idée d'avoir un métier, de m'identifier à une profession (même et surtout celle de professeur-je suis resté versant étudiant, et version contestataire). Au fait, c'est peut-être ce qui m'attire en Thoreau, chez Thoreau, il faudrait dire. Ce serait un point de départ. La déliaison du social, pour le dire de manière barbare un tantinet. Le mec délié. Ça, c'est une première entrée. La deuxième serait celle de la nature. Si l'on prend de la distance d'avec la société, si l'on se met à l'écart, faut-il pour autant aller vivre dans les bois ? Il reste la possibilité de sa librairie. Thoreau, je ne le suivrai pas dans les bois. Je préfère boudier en ville. Pourquoi je n'aime pas les forêts (je préfère les bords de mer) ? Parce qu'il y a très peu de femmes dans les bois. On les trouve plutôt en ville (ou sur les

bords de mer où elles « étaient chouettes »). Comment Thoreau échappait-il à l'empire, l'emprise du sexe ? Un grand masturbateur ? Ou un indifférent ? Est-ce possible ? Quel genre de victoire sur soi-même cette autonomie représente-t-elle ?

D'urgence, je devrais faire un mail informant Didier A. de la nouvelle donne du projet, et de la manière dont je vois les choses. La déclinaison en trois : installation, performance, spectacle de théâtre avec comme matériau de départ *Walden*, sans préjuger de là où cela nous mènera...

lundi 7 septembre 2009

Aller et retour, le premier au Fresnoy. À force d'en parler, on croit aux choses. Un peu usine à gaz, tout ça. Mais si je voulais éviter le cliché, la formule toute faite, et pour mieux comprendre, qu'est-ce que je dirais à la place d'usine à gaz ?

En attendant, qui aurait le sens de la bouffonnerie s'amuserait à lire dans la presse que le ministre de la culture a fait ovationner le nom de Mitterrand par les militants de l'UMP. Un truc à faire sourire le vieux, le vrai. Triomphe des basses astuces.

mardi 8 septembre 2009

O tempora, o... À la radio ce matin, un journaliste littéraire (!) interroge Philippe Delerm sur son intérêt pour *Bartleby* qui « est quand même confidentiel ». C'est ça : dans l'état actuel du monde (monde globalisé si l'on peut pléonasmer), toute la grande littérature est confidentielle. Ça n'a peut-être rien à voir avec la globalisation, ou alors il faudrait penser le rapport entre la globalisation et le massification de la culture. Faisable. Le journaliste ne se considère pas comme « confidentiel » puisqu'il parle à la radio, même si personne ne l'écoute vraiment.

Le cœur du projet : le changement de paradigme du rapport de l'homme avec la nature. Passage de la maîtrise et la domination de la nature à son sauvetage. La question du salut : il faut toujours sauver quelque chose. Cette histoire de cabane devrait nous permettre de nous attaquer à cette question, mais avec quel théâtre le faire ? En attendant glaner les brèves du sauvetage de la nature. Hier dans le magazine du TGV, je trouve ceci dans un entretien avec Kusturica :

—le capitalisme fonctionne de manière triangulaire : profit, capital, guerre. La guerre en découle et le pétrole joue, sans doute, le rôle le plus important. Mais mon plus gros problème avec le capitalisme, c'est le progrès. D'après moi, le progrès est un crime. Si vous voulez sauver la planète, vous devez le ralentir.

—le progrès scientifique sauve des vies...

—dans l'histoire du capitalisme, le progrès a toujours servi aux pays impérialistes, pas aux autres. Quand je dis à des journalistes, à Cannes, que 1,5 milliard de personnes n'ont pas accès à l'eau potable dans le monde, ils me demandent d'arrêter mon dogmatisme. Ce n'est pas du dogmatisme, c'est la réalité. Tout le monde vit dans l'urgence, comment voulez-vous ralentir quoi que ce soit. Nous vivons dans l'ère du « high-tech paganisme ».

Rien d'étonnant à ce qu'on lui demande s'il est pessimiste, question cruciale pour les interviewers. La conversation est interrompue par son téléphone portable ! Et il compte finir sa vie dans son village (Küstendorf, pourquoi un nom allemand pour Mokra Gora ?) ; il construit une ferme : vingt-cinq vaches !

—nous voulons nous autogérer, nous suffire à nous-mêmes, avec du lait, de la viande, des légumes... Et c'est possible. Nous y arrivons depuis quatre ans (...) On ne peut pas juste accepter la réalité, il faut vivre d'idéaux. C'est la réponse au monde, ma façon d'être encore, en quelque sorte, « communiste ».

—vous mettez des guillemets ?

—je suis le manager général du parc national de Mokra Gora. Contrôler les constructions, y interdire les buildings, c'est ma façon d'apporter ma pierre à la sauvegarde de la planète.

Entre-temps j'envoie un mail à Michelle (Audin), mail bloqué depuis pas mal de temps dans ma tête :

Ma chère Michelle,

J'ai bien l'impression que des mails de moi se sont perdus (j'ai eu des problèmes de déconnexion, d'ordinateur, de moral, etc.) si bien que...

Je te demandais si tu laissais en l'état le texte ou si tu voulais développer des choses. Il me semble qu'il y a deux choses différentes derrière tout ça: d'une part ma tentative ratée d'approcher les mathématiques à travers Sophie, ce qui renverrait à ma curiosité forcément déçue pour ces mathématiques (alors, est-ce qu'il y a des ressemblances ou non dans la façon de faire, c'est encore autre chose), mais il y a aussi, -je ne sais pas si c'est symétrique, je ne pense pas-, ton intérêt pour la chose littéraire dont tu ne parles pas beaucoup et qui est kovalevskien (chez S aussi double cerveau, si j'ose dire) et qui a aussi pour conséquence le déclenchement de l'écriture de ton livre. Une chaîne: la rencontre (sic) avec une mathématicienne (il y a un rayon librairie au BHV, mais pas au sous-sol, c'est vrai, mais mon anecdote est authentique) va entraîner la confection d'un spectacle de théâtre qui occasionne la rencontre avec une autre mathématicienne (vivante) qui va lui donner l'envie d'écrire un livre sur la mathématicienne de départ mais qui fera aussi la mathématicienne (vivante) se confronter à la littérature (surtout dans la première version). Derrière mon charabia (c'est le matin et j'ai mal aux dents) se cache une histoire (un petit apologue aussi) que je trouve assez belle... Ce serait aussi une manière de parler du livre (difficile d'intégrer une pub, mais on pourrait soit rajouter un petit texte de toi sur le livre, dans le genre pourquoi j'ai écrit certains de mes livres et particulièrement celui-ci, ou bien rajouter dans ton texte quelque chose là-dessus, et on se débrouillera dans la mise en page pour mettre en valeur l'ouvrage).

Tu me dis ce que tu en penses, sachant, évidemment, que c'est pour la semaine dernière.

Il y avait aussi une question subsidiaire: si un jeune dramaturge désireux d'être de son siècle, le XXI^e, venait te voir en mal d'inspiration, quel sujet (objet) lui conseillerais-tu?

Et je ne t'ai même pas demandé comment tu allais!

Et tâchons de nous voir.

Je t'embrasse

jf

mercredi 9 septembre 2009

Abadie au téléphone ; toujours partant.

Rencontre à Chaillot autour du spectacle ; j'essaie de sortir de Gémier. Peut-être une solution grâce à un festival que le théâtre mettrait en place en mars 2011, *Anticode*. Nous pourrions jouer dans la salle Vilar. Déjà ça. Il faut que je rédige le projet dans son état actuel. À adresser à Avignon, mais aussi à Foll et à Passera. Avancer sur le budget aussi.

Le double, nous deux (Lui & Moi) : dans toutes ces discussions, c'est l'autre qui parle. Celui qui « fait » du théâtre ; mais l'un, celui qui vivrait selon son désir (aimer et écrire) est-il plus vrai ? Les deux se valent.

jeudi 10 septembre 2009

J'essaie de lire du Cavell ou des choses sur lui (ayant reçu en cadeau un petit opuscule tiré du passage du philosophe à Cerisy dans les années 90). Un mal fou à comprendre de quoi il retourne, la terre qu'il retourne. Peut-être est-ce trop compliqué pour moi ? Le sens et l'usage, oui d'accord ; mais en quoi cela va me servir dans ma tâche ? Pourtant je sens bien que tout ce qui concerne le scepticisme, je devrais l'entendre. Mais Cavell a des façons qui me sont étrangères (ce n'est pas un reproche). *L'American scholar*.

Avoir le courage d'écrire au Festival d'Avignon ; fatigue d'avance ; ce manque de cœur à l'ouvrage.

samedi 12 septembre 2009

Retour d'une énième excursion-denture à Lyon et retour par Gratay. Pas beaucoup avancé sur le texte-intentions pour Hortense et Vincent. Cette année, l'empêchement d'écrire a été à son comble. Miné par ça. Pourtant pas bien compliqué. La tête sous l'eau depuis des mois. Ce qui bouge néanmoins : j'ai repris *Walden*, relu laborieusement dans ma librairie cet

été (et dans l'édition bilingue Aubier, bien rébarbative), cette fois dans l'édition de la collection *L'Imaginaire* avec cette incroyable traduction désuète du bien nommé Fabulet (L Fabulet, alias Louis Fabulet qui aurait aussi traduit du Kipling, pauvre Kipling), que j'avais annotée assez sérieusement lors de ma première lecture. Ça se dégèle un peu (ce ne sont plus des paroles gelées) ; de petites idées me viennent, surtout dans le chapitre « Où je vécus, et ce pourquoi je vécus » par lequel j'ai recommencé. Des phrases attirent mon attention, qui pourraient se faire entendre sur un plateau, être jouées. C'est comme de l'air à respirer.

dimanche 13 septembre 2009 (La Roque)

La difficulté avec ces notes d'intention, c'est que je ne me contente pas d'y exposer un projet déjà mûri. Il faut inventer. La recherche dans ce qu'elle a de douloureux.

Donc j'ahane encore sur le document à envoyer aux partenaires et au festival d'Avignon. Je me tortille, je diffère, je reporte, je temporise, je remets à plus tard, laisse beaucoup trop de temps au temps. De quoi ai-je peur ?

lundi 14 septembre 2009

Coupé à travers champs. Incapable de donner une version littéraire (écrite) du projet, j'envoie un mail à Avignon, genre note d'intention, ce qui m'évite de m'embourber dans le marais des phrases mouvantes.

Je me suis trop fié aux livres, me mettant *in danger of forgetting the language which all things and events speak without metaphor, which alone is copious and standard*. À prendre au sérieux. C'est sans doute cela qui intéresse Cavell. L'ordinaire.

mardi 15 septembre 2009

Un peu moins agressé par le stress. Est-ce dû au rivotril (le retour) ?

Filiation : que faire de l'abandon par Besson du recours au test ADN (toujours pas vraiment lu la pièce de Barfuss) pour valider les candidatures au regroupement familial ? Ce qui choquait au-delà du racisme évident et de la suspicion a priori de fraude, c'était l'introduction du droit du sang dans une nation censée ne reconnaître que la loi du sol ? Cela devrait suffire. Je ne prends pas en compte les raisons de basse politique (à quoi joue Besson ?) derrière tout ça et le coup de force qu'en tant que ministre il fait contre le Parlement ; peu importe. Il est à craindre pourtant que l'idée de Thierry Mariani ait la vie dure à droite. C'est tellement le bon sens ; si c'est ton fils, prouve-le ; c'est simple, « une mesure simple et pratique utilisée par onze de nos partenaires européens », comme disait Hortefeux. Cela ne devait concerner que la filiation maternelle. Cela s'appelle des « mesures d'identification des personnes par leurs empreintes génétiques ».

Verfremdung : Montaigne, c'est ma Ford T.

dimanche 20 septembre 2009

Je n'en finis pas de finir ce faux entretien avec Georges B. Tout ça sonne faux. Je ne sais pas pourquoi. Quand je parle de moi, c'est comme si je faisais moi-même ma toilette mortuaire.

J'ai vraiment oublié de parler de *Copenhagen* dans l'entretien...

—ça prouve que tu as un inconscient.

Comment présenter le *Bréviaire* dans *Alternatives Théâtrales* ? Les modalités de la rencontre ; l'alerte. On socratise ; discussion avec Philippe Descola dans sa maison du Lot (les joies de *l'otium*)

mardi 22 septembre 2009 (Troy, Empac)

Rien noté.

mardi 29 septembre 2009

Une semaine de silence. Il faudrait que je fasse pour moi le point sur le voyage aux US. Le texte se met à bouger (on peut en prélever des éléments vivants) et remarquons aussi que notre matière première (Thoreau) rencontre quelque intérêt. Le malentendu aussi ; l'autre disant que c'est bien de faire un spectacle écologiste. Allègre qui continue à injurier le Hulot. Lequel ne m'est pas non plus vraiment sympathique. Que faire de Al Gore, *Home* et du Titanic à la Hulot. Nos maîtres à penser sur des questions qui ont trait à la science et ses effets techniques ne sont pas des scientifiques. La personnalité de Hulot mise en cause parce qu'il dépenserait pas mal de CO2 pour sauver la planète en hélicoptère. Grand sensibilisateur : ça fait dépenser de l'énergie.

Je ne suis pas Allègre mais toute bonne pensée avec arrière-pensée me répugne.

mercredi 30 septembre 2009

Pendant le déjeuner avec Mireille Delmas-Marty, tandis que nous parlons de la vie et de la mort, je cherche en vain dans ma tête le mot de *Vergänglichkeit* qui ne me revient que ce soir. La mort donne son prix à la vie, etc. J'essaie de parler de ce qu'on pourrait appeler la tradition tragique qui est toujours une objection à l'effort de la pensée juridique. Ce n'est pas une trouvaille.

Reste que les penseurs, les artistes, ou ce qu'on appelle les littéraires, ne sont en France pas assez curieux de la pensée juridique qui se trouve dans le cas d'avoir à donner des réponses à des questions que nous n'arrivons même pas à bien poser. Donc de prendre des partis. Par exemple, pourquoi s'imaginer-t-on que le clonage choquerait la dignité humaine ? Mais si on part de ce présupposé, alors le droit arrive, qui dit

savoir définir la dignité, et au bout du raisonnement, on se retrouve à assimiler le clonage soit à la torture ou à l'esclavage soit au génocide ou au crime contre l'humanité. Donc une technique destinée à donner la vie est plus criminelle qu'un acte porteur de mort. Il faut faire avec ce paradoxe. Sans être capable d'entrer dans les arguties de la définition juridique du crime contre l'humanité, tout un chacun sent en quoi les camps d'extermination lèsent l'humanité ; mais s'agissant du clonage, ou de certaines techniques de reproduction, l'évidence est moins grande. Faut-il vraiment que la vie soit un don ? sinon surgit le spectre de l'instrumentalisation.

—comment en arrive-t-on à assimiler eugénisme et génocide : parce que le nazisme a articulé les deux ? Ce qu'il y a de criminel dans l'eugénisme n'est pas de même nature que le crime génocidaire.

S'agissant du prochain spectacle *Re : Walden*, quelques éléments de la conversation peuvent servir : quels droits donner au non-humain (vivant) ? Ne sont-ce pas plutôt des devoirs que nous aurions envers eux ? Asymétrie, quand même. Peut-on donner des droits à qui ou à quoi ne les réclame pas ? Et s'il s'agit, pour le préserver, de conférer des droits au vivant en général ? « Il faut sauver les microbes ! » Et le biocide ? puisque cela existe. Tout protéger conduit paradoxalement à la mort. La peur de ce qui est vivant.

jeudi 1^{er} octobre 2009

Retour de Lyon, expédition denture. Plus de quatre heures à souffrir. Peu de rêvasserie sur le billard, contrairement à la dernière fois où je luttais contre la douleur par des fantaisies érotiques. Aujourd'hui je songeais à la cabane (au moment même où une bonne part du destin du spectacle se scellait à Chaillot, et dont à cette heure tardive je ne sais rien...) et au déjeuner (de travail) avec Jean Nouvel, demain. J'y arriverai

probablement impréparé. Pourquoi ne puis-je jamais travailler sereinement ? Catastrophique.

Reprenons : il faut que j'explique le contexte : notre relation à la nature, ce que j'ai appelé, je me répète, le changement de paradigme, de celui de la domination et maîtrise de la nature à celui de sa sauvegarde : « save the earth », inscrit sur une des pierres que les adorateurs de Thoreau amoncellent près de l'emplacement de la cabane. Il s'agit de se donner les moyens (théâtraux) d'aborder la question de la place de l'homme dans la nature, et pas seulement la place, mais l'action de l'homme sur ou contre la nature. Avec à la clé la relation de l'humain à l'animal. Qu'est-ce que Thoreau en tant que transcendentaliste a à nous dire là-dessus, ou en tant que Thoreau ?

Dans *Walden*, le rapport nature/culture est complexe : voir le chapitre « lecture ». La nature est aussi un lieu de culture : on y cultive des haricots, mais on y lit les classiques tout aussi bien (même si les haricots le disputent à Homère), et surtout on y écrit, il faudrait plutôt dire *il* y écrit. Donc il faudrait avoir un rapport à la nature aussi peu technique que possible et surtout donner par les mots expression à cette nature. La nature ne se suffit-elle pas à elle-même ? Faut-il aussi qu'elle soit dite, écrite ? Mais il y a le corollaire : la nature, le contact avec la nature ou la nature comme matériau régénère les mots. Ce que dit Cavell, si je comprends bien. C'est aussi une opération contre la mort. Changer la réalité naturelle en vérité langagière, cette opération symbolique confère l'immortalité. Et la naissance aussi : nous avons besoin de la nature pour naître à nouveau. La nature comme le poète, choses mortelles. Et tu es aussi dans le mouvement de la vie : étant assis, tu voyages par la pensée dans les régions du monde spirituel.

vendredi 2 octobre 2009

Thierry Frémont qui joue à la télévision ce que la journaliste appelle une fiction patrimoniale, je ne sais plus laquelle (« évidemment les jeunes

vont préférer des programmes plus... », elle ne sait pas dire quoi). « Et c'est un peu théâtral, il n'y a pas beaucoup de plans, pas d'extérieurs, -manque de sous, probablement- ; du reste, dit-elle, vous êtes un comédien qui fait aussi beaucoup de théâtre, un comédien multi..., comment ? je n'ose pas dire multi-supports. Voilà. »

Déjeuner avec Jean Nouvel Da Mimmo, boulevard Magenta, où je n'étais pas revenu depuis le temps de Bobigny. Je me souviens : G. m'y avait dit au moment de son divorce, "tant que je ne suis pas mort, je suis indestructible", ce qui m'avait laissé rêveur. Déjeuner avec mise en scène ; un des courtisans, de ceux qui conseillent et qui ont de la culture générale, et toute culture particulière aussi, les parasites (et depuis toujours) qui font barrage. Jean a besoin d'être entouré, me dit-on. C'est plaisant d'être un grand homme ; je ne dirais pas que j'envie cela, la réussite, les employés du restaurant au petit soin, les serveuses, une serveuse surtout qu'on charrie un peu (le courtisan surtout, homme vulgaire). Le vin, les amuse-gueule, les *antipasti* puis les plats arrivent sans qu'on sache qui a commandé, etc. Ces facilités, comment dire, me réjouissent. L'assistante fidèle qui mène le jeu, celle par qui et par quoi tout passe.

Je me lance, c'est une soutenance ; récit de la genèse du projet ; lecture de *Nature*, ce qui attend l'homme le plus puissant de la planète, s'agissant de la science et de la technique. Ah ! ma mère m'avait bien dit de ne pas être président des Etats-Unis. Idiot, soit dit en passant, mais le public ricane, puisque aussi bien je dois me donner en spectacle ; puis je passe à Thoreau qui me « revient » pendant le trajet en train le long de l'Hudson. Est-ce que je suis convaincant quand je parle de *Walden*, un des textes fondateurs de la littérature américaine et d'un geste, celui d'aller dans la nature, *into the wild*, même si pour Thoreau ce n'est pas très *wild* d'habiter sa cabane. J'essaie de rassembler quelques souvenirs de ma

lecture de la nuit : je parle du changement de paradigme (de la domination à la sauvegarde), de la place de l'homme dans la nature, comment l'habiter aujourd'hui ? et là surgit la question de l'architecture. Il ne s'agit pas de prôner je ne sais quel retour à la nature, mais plutôt d'évoquer dans le monde actuel le fantôme de la cabane. J'insiste sur la critique de la propriété (c'est la maison qui nous possède et non l'inverse), l'homme civilisé est donc plus pauvre que le sauvage, l'Indien qui se loge sans frais dans son commode wigwam. Le désir de posséder nous maintient en pauvreté. La crise, liée aux emprunts immobiliers, vient à l'esprit aussitôt. Autres idées reprises par moi: le coût d'une chose est le montant de la vie requise en échange ; il faut construire sa maison soi-même et en connaître le prix exact, à l'état sauvage, on possède un abri et l'homme civilisé s'aliène pour vivre sous un toit, paradoxal, non ? etc., etc. Nous sommes d'accord pour reconnaître l'importance du jeu dans cette affaire : on joue à la cabane comme l'enfant joue au cheval. Tout ça, c'est un jeu.

Chaque performeur ou les comédiens du spectacle devraient construire une cabane. Jean ne dit pas grand-chose, il faut que je nourrisse sa réflexion ; pourtant je ne lui passe pas commande ; je lui demande de converser et de rêver.

Nous parlons aussi de sa tour aiguille à New-York, extension du Moma et qu'on veut lui ratiboiser de 30 mètres (500 millions de dollars de m2 à vendre en moins...).

samedi 3 octobre 2009

Amazon m'écrit gentiment :

Bonjour,

Vous avez acheté ou évalué [De la marche](#) de Henry David Thoreau, c'est pourquoi nous souhaitons vous informer que Le syndrome du Titanic :

Tome 2 est disponible. Vous pouvez le commander au prix de EUR 16,14 seulement en cliquant sur le lien ci-dessous.

[Le syndrome du Titanic : Tome 2](#)

Nicolas Hulot

Toujours le même symptôme, je suis incapable de relire le brouillon de l'entretien avec Georges, comme si j'allais me haïr encore plus, avoir encore plus honte. Je ne sais même pas si ce sont les mots justes. Je diffère tellement ça me fait mal, ou parce que j'ai toujours été incapable de me mettre aux choses, au travail, avant qu'il ne soit trop tard. C'est de la névrose où je ne m'y connais point. Blocage, et pas de rémission.

Je lis dans *Le Monde* de ce soir que sort en DVD le film sur le New-York avant-gardiste des années 60, *Walden (Diaries Notes and Sketches)* de Jonas Mekas, alors critique cinématographique au *Village Voice*. À ne pas manquer, disent-ils. Certes.

dimanche 4 octobre 2009

Déjà dimanche. Je peine à finir l'entretien avec Georges (Banu) ; il ne m'aura pris que tout l'été. Déjeuner avec Georges (l'historique, Valance) au *Chien*. Je lui parle de 1989 ; comme éditeur, il me passerait presque commande, mais je lui dis : c'est de la littérature, pas de l'histoire. Ça le calme d'un coup.

Une expression me trotte dans la tête : « de vive voix ». On ne fait pas grand-chose de vive voix, ces temps-ci. La voix vive.

Je dois parler demain au Fresnoy ; que faut-il dire, que faut-il montrer ?

mercredi 7 octobre 2009

Mon hôtel justifie les économies de blanchissage qu'il veut faire au nom de la sauvegarde de la planète. En français : « votre contribution à

l'environnement » ; en anglais, plus de pathos : « help to preserve the planet ».

La paresse. De parler et d'écrire sur cette expérience. Je ne suis vraiment pas chez moi au milieu de ces jeunes gens, au fond tous sortis des écoles d'art.

Ce soir, un peu sonné par les jeunes artistes.

samedi 17 octobre 2009

0:53

Donc quasiment encore vendredi. La paresse fait que je suis dépassé par les jours qui passent, formulation étrange. Je perds beaucoup de choses : mon téléphone mobile à New-York, ma valise au Fresnoy avec les chargeurs de l'ordinateur et du mobile (c'est ça l'intérêt) et de nouveau le chargeur de l'ordinateur au Fresnoy. J'en rachète un à Toulouse où je suis allé me montrer pour rien à l'inauguration de Stars, gâchée par la grève des employés du Muséum d'Histoire naturelle qui nous prive de tout spectateur. Évidemment, je crains (mais je n'ai pas cherché à vérifier) qu'un hurluberlu ait téléphoné à Honolulu avec mon téléphone, mais surtout me vient le regret d'avoir perdu les photos des petits, Léocadie faisant la classe à Emile devant le miroir noir de la baie vitrée à La Roque. Les petits-fils au bord de la Seine à Samois, avec cygne, s'il vous plaît. Magda à La Roque ayant transporté la table dans la pelouse pour un déjeuner.

Le cahier de textes se remplit, et je ne fais pas grand-chose. Comme j'ai peiné avec cet entretien avec Banu, alors que j'aurais pu expédier la chose en quelques heures au début de l'été, mais j'ai beaucoup traîné. Pour quelles raisons ? Impossibilité de faire, névrose galopante, soit. Et le désordre de ma vie.

12:01

J'avais acheté à la FNAC de Toulouse, rien que pour rigoler, un livre de Jean-Marie Pelt (intarissable, il semblerait) joliment titré *Nature et spiritualité*, de quoi aiguïser mes sarcasmes ; cela passe mes espérances. Il est peut-être expert en biologie végétale, mais comme penseur, il a le cortex d'un géranium. Aimerait jouer aux Indiens et parler aux arbres. Faisant de pâles résumés des sagesses orientales qui concluent toutes à l'idée qu'il vaut mieux rester tranquille sous son arbre plutôt que de respirer la pollution d'une usine chinoise. Il évoque quelque chose qui me plaît, l'histoire de l'arbre tordu, une belle histoire illustrant la question de la maîtrise et de la domination technique de la nature : Zhuangzi qui était un célèbre auteur taoïste parle de l'arbre tordu dont aucun menuisier ne peut faire des planches. L'arbre vivra donc tranquillement au bord du chemin tandis que l'arbre bien droit sera coupé, débité, vendu, transformé en planches. Mieux vaut être inutile ; c'est le gage de la sérénité. En passant : je dois être taoïste ou très tordu. Nous pourrions donc trouver dans le taoïsme, résolument hostile à la technique, de quoi alimenter notre petit *Re : Walden*.

En marge : un disciple de Lao-Tseu rapporte que le maître n'aimait rien tant que l'obscurité, et qu'il effaça délibérément toute trace de sa vie. C'est un peu raté. Cela me fait penser que je dois mettre un mot à Julie à propos de mes journaux ; j'aimerais qu'elle indique, le jour de la soutenance, que ces journaux n'étaient pas destinés à la publication, pas même à la lecture, que c'est à cause de l'intérêt qu'elle leur a porté qu'ils se retrouvent, même confidentiellement, dans un espace public, pas celui du livre, du reste. J'ai trop de respect pour le livre pour laisser croire que ces pages finiraient par en faire un, en constituer un. Je me suis trop retenu d'écrire pour faire comme si ça s'était écrit presque à mon insu. Ai-je pour autant cultivé l'obscurité ? Pourrais-je dire que j'ai voulu effacer toute trace ? Ces textes sont des textes destinés à être effacés ; qu'ils soient un peu portés à la lumière, est-ce pour me déplaire ? Comment être sincère avec ça ? Lao-Tseu prône l'obscurité, mais il doit bien savoir

qu'il est Lao-Tseu. Pour en revenir à Julie, il faut qu'elle indique aussi que l'écriture de ces journaux est transformée, dès lors que je sais qu'ils seront lus par elle. Depuis, et jusqu'à maintenant inclusivement, je n'écris plus pareil. Est-ce dommage ?

Il faut encore s'exécuter et façonner un texticule sur le bréviaire ; mais ça dépend quand même de la présence ou non du texte de Descola dans le numéro.

En guise d'envoi, j'aimerais que le geste de l'invitation à s'intéresser au théâtre soit le geste qui conclue ce numéro.

dimanche 18 octobre 2009

Bréviaire : nous nous exprimons dans une revue de théâtre, et il n'y aurait qu'un paradoxe apparent à donner la parole, pas le mot de la fin, aux scientifiques eux-mêmes. J'ai parlé d'invitation dans ce numéro ; on a compris que ma démarche (autant spontanée que réfléchie) est d'ouvrir le théâtre sur autre chose et à autre chose que lui-même, une façon de tirer dessus (non pas comme on tire sur le pianiste mais comme on tire sur la corde) ; c'est peut-être une erreur stratégique majeure dans la conjoncture dite post-moderne ou chaque chose doit être identique à elle-même, A est A, lui, c'est lui, les affaires sont les affaires, le théâtre, c'est le théâtre. Le spectateur a changé ; s'il va encore au théâtre, c'est pour aller au théâtre...

J'interromps pour aller déjeuner au « Chien qui fume ». Georges me dit avoir lu dans la presse que Gordon Brown a présenté des excuses officielles à Alan Turing, « sorry Allan ! ». Je vais sur Google me renseigner ; mais c'est une publicité pour des obsèques « idéales » qui m'y accueille...

Voici comment on peut résumer l'histoire :

Dans une [tribune](#) publiée le 10 septembre dans le DailyTelegraph, Gordon Brown a présenté ses excuses, au nom du gouvernement britannique, à Alan Turing. Ces excuses font suite à une pétition (voir l'[article d'images des mathématiques](#)) lancée par John Graham-Cumming il y a quelques semaines ayant reçu plus de 30 000 signatures. Alan Turing, mathématicien considéré comme le père fondateur de l'informatique, célèbre notamment pour avoir participé au décryptage du code Enigma pendant la seconde guerre mondiale, avait été condamné en 1952 pour indécence à la castration chimique. Il avait mis fin à ses jours deux ans plus tard.

Ou bien :

Gordon Brown: *I'm proud to say sorry to a real war hero.*

Mais j'en reviens à mon texte :

Ce numéro s'achève ; on me demande de le conclure ; si le beau mot d'ouverture ne s'était galvaudé en politique, j'aimerais l'employer pour finir parce qu'il résume l'attitude qui a été la nôtre, côté théâtre et côté science pendant toutes ces années : ouverture du théâtre sur autre chose que ce qu'il est réputé être par tradition, sur autre chose que son répertoire et les affaires humaines qu'il a l'habitude de traiter sur sa scène. Ouverture parce que nous avons ouvert notre porte à des gens, -on a parlé ici principalement des scientifiques-, qui ne l'auraient peut-être pas poussée d'eux-mêmes pour les intéresser activement (pour les « mettre dedans », *interesse*) à ce qui s'y passe. Soit dit en passant, c'est ma perversité de vouloir attirer au théâtre ceux qui l'ignorent (sens français et sens anglais) pour redonner du vif à nos sujets (les biologistes évidemment s'y entendent), de la même manière que j'aime m'adresser, plutôt qu'à la grande famille de ceux qui vont au théâtre, à ceux qui n'y vont pas. Ça fait du monde.

Georges Banu voyait dans *Tournant autour de Galilée*, je l'ai rappelé, un spectacle testamentaire. Ce qui me reste de vie se mobilise, on peut le comprendre, pour lui apporter un amical démenti. Stendhal dessinait des

petits pistolets en marge du manuscrit de la *Vie de Henri Brulard*, ajoutant que seule sa curiosité pour ce qui allait advenir politiquement le retenait de se supprimer. Dans mon cas, et pour le dire de manière ridicule, c'est sans aucun doute la curiosité pour ce qui va advenir de notre espèce qui me persuade de compter encore parmi ses membres. D'où s'ensuivent deux projets ; le premier, *Re : Walden* qui nous reconduira dans la cabane de Thoreau où nous nous demanderons comment on peut encore habiter notre planète, pourquoi après avoir ardemment désiré dominer et être maître de la nature nous sommes enjointes désormais de la sauver. Le second, *Naître ou ne pas naître* s'attaquera aux énigmes anthropologiques, paradoxes existentiels, apories juridiques de la procréation et de la filiation à l'heure où la technique relaie et complique la nature. La filiation ne hante-t-elle pas le théâtre occidental depuis ses commencements ? Souvenons-nous d'Œdipe, du fameux « mieux vaudrait n'être pas né », suivons le fil jusqu'à Strindberg qui a beaucoup souffert de ne pas connaître les tests ADN (lesquels ne résolvent pas mais embrouillent davantage la question de la paternité) ; arrêtons-nous à Beckett :

le fils : Pourquoi tu m'as fait ?

le père : Je ne pouvais pas savoir que ce serait toi.

On pressent qu'on n'en restera pas là.

Il faut savoir terminer un numéro de revue. Il a été beaucoup parlé de la rencontre avec les scientifiques. Qu'ils aient sinon le dernier mot, du moins encore une fois la parole. Et laissons-la aux sciences humaines. J'ai dit que le dialogue était plus aisé avec les chercheurs des sciences dites dures qu'avec les philosophes, les anthropologues, les sociologues et autres penseurs des sciences dites, bizarrement, molles. Les textes qui suivent donnent un petit aperçu des différentes formes que leur intervention peut prendre : Jean Lassègue envoie une note après un « salon » (nous appelons ça comme ça) tenu à l'Odéon pour préparer le

spectacle sur Galilée ; Philippe Descamps accepte d'écrire une petite fiction, commande faite après que nous avons lu son *Sacre de l'espèce humaine*. Autre cas de figure : une conversation s'engage, comme avec Philippe Descola après la lecture d'un texte trouvé dans la bibliothèque et qu'il me plaît de citer ici pour la profondeur de champ historique qu'il ouvre, appelant le vieil Héphaïstos à la rescousse pour parler de demain. Un beau geste.

mardi 20 octobre 2009

Si nous pouvions en avoir fini avec ce numéro d'*Alternatives théâtrales* !

Trouvé dans le journal :

« La Bible est un manuel de mauvaises mœurs, qui a une influence très grande sur notre culture et jusque sur notre manière d'être...Sans la Bible, nous serions probablement meilleurs. » José Saramago (qui vient d'écrire *Caïn*)

« Le Net est la plus grande saloperie qu'aient jamais inventée les hommes. » Jacques Séguéla (à la rescousse de Julien Dray ; on frôle les sommets).

Mon rapport à la société : j'aurais vécu en Union soviétique, j'aurais été accusé de parasitisme. Je ne sais pas pourquoi je pense à ça. Mon passé universitaire qui me gêne ? Mon incurie, au motif que je voulais bien administrer ma parole aux étudiants et non pas administrer l'université. Facile. La loi Edgar Faure a inventé une formidable machine d'asservissement des intellectuels (les professeurs ont quand même vocation à être des intellectuels) par la haute administration. Vivre sans dessein et sans promesse ; comment enseigner quand on pense, comme m2m, que l'ignorance est notre maîtresse forme. Et mes textes qui ne sont que de la marqueterie mal jointe.

mercredi 21 octobre 2009

Faire entendre la voix de Thoreau dans le contexte actuel, c'est quoi ? Jouer la simplicité ; ne pas surcharger de commentaires actuels (tout le monde comprendra), mais laisser entendre cette voix singulière.

Dans la salle d'attente de la Colline, j'improvise le spectacle *Naître ou ne pas naître*. La pression est salubre. Un metteur en scène, la quarantaine bien tassée et son assistant (jeune) visionne les vidéos d'auditions qu'ils ont faites avec de jeunes comédiens (genre JTN) pour jouer du Strindberg (textes autour de la question de la paternité), et ils discutent de la question aujourd'hui (il peut y avoir, enregistrées aussi des analyses de spécialistes, scientifiques, médecins, juristes) ; finalement ils décident de la distribution. Les jeunes comédiens quand ils sont sur le plateau jouent autre chose : des témoignages tirés d'un travail documentaire (entretiens avec des fils ou des filles qui recherchent leur père, des femmes prêtes à toute expérience de procréation technique, etc.). D'un autre côté aussi, la scène de la vestition du pape dans *La Vie de Galilée* : strip-tease de B16 (comédien allemand requis) qui se dévêt de ses habits de pape et qui abandonne en cours de route ses idées sur la vie (la vie non négociable) et, se retrouvant nu, n'a plus d'objection à opposer à la science. Chœur des cellules souches, danseuses nues.

jeudi 22 octobre 2009

Frise : la loi de Murphy. « Tout ce qui peut dysfonctionner dysfonctionnera ».

Dans *Darwin Among the Machines*, George Dyson nous met en garde : Dans le jeu de la vie et de l'évolution, trois joueurs sont assis à la table : l'être humain, la nature et les machines. Je me range clairement du côté de la nature. Mais la nature, j'en ai peur, est du côté des machines. (Bill Joy)

Amory Lovins a récemment signé, en collaboration avec Hunter Lovins, un éditorial qui fournit un point de vue écologique sur un certain nombre de

ces dangers. Au nombre de leurs préoccupations figure celle " *que la nouvelle botanique aligne le développement des plantes sur leur prospérité, non plus au regard de l'évolution, mais du point de vue de la rentabilité économique* " " (voir *A Tale of Two Botanies*, page 247 ou <http://www.wired.com/wired/archive/8.04/botanies.html>)

Dans le documentaire intitulé *The Day After Trinity*, Freeman Dyson a résumé l'attitude de certains scientifiques qui nous a conduits au gouffre nucléaire :

" Je l'ai personnellement ressentie. Cette fascination des armes atomiques. Pour un chercheur, leur pouvoir d'attraction est irrésistible. De sentir cette énergie qui embrase les étoiles, là, au bout de vos doigts, de la libérer et de vous sentir le maître du monde. De faire des miracles, de catapulte dans l'espace des tonnes de roches, par millions. Cela, c'est quelque chose qui vous donne l'illusion d'un pouvoir sans limites, et, d'une certaine façon, tous nos maux en découlent. Cette chose, appelons-la arrogance technologique, c'est plus fort que vous. Vous vous apercevez du pouvoir inouï de l'esprit, et c'est irrésistible.

Deleuze est l'auteur le plus piraté sur le Net en France. Aux USA, c'est le Kamasutra.

Je sens que j'ai du goût pour Thoreau sans partager probablement la moindre de ses idées ou avoir le désir de faire les expériences de vie qui furent les siennes.

Le 4'33 de Cage influencé par le chapitre « Bruits » de Walden. À propos de Cage, nous aurions dû peut-être nous inspirer du Yi-king l'année dernière pour nos séquences aléatoires, plutôt que de *tracker* pour rien cette pauvre Bibi. Et recourir à Charles Ives aussi.

lundi 26 octobre 2009

Marseille depuis samedi. On passera les détails. Après un maussade débat (sans débat) avec Changeux et un certain Menger (le comble de la grisaille, sait tout sur l'artiste qui a besoin de se surévaluer pour s'imposer, ce qui n'arrive pas aux chercheurs du CNRS, bien sûr ; les artistes aiment les récompenses et les prix, et on sait que les scientifiques sont complètement indifférents au Nobel, par exemple). Rien appris ; j'ai seulement fait un peu le mariole.

Appartement, quinzième et dernier étage d'une tour Pouillon années 50-60, quartier du Panier, près du théâtre de Lenche. Vue panoramique, de la « Bonne Mère » jusqu'aux docks avec les gros bateaux comme j'aime. Beau temps pour octobre et mer bleue.

jeudi 29 octobre 2009

Treiber qui dit dans *Paris-Match* qu'il a changé de prison pour une plus vaste, la nature, qu'il doit « boire ». « Je parcours de grande distance pour « boire » la nature qui m'entoure. » Il se nourrit de ce que la nature lui offre.

mardi 3 novembre 2009

Du gris, du gris. Le Fresnoy, après Marseille ; je voyage beaucoup pour mon travail. Bredouille toujours. J'écoute FC sur mon Mac. Eco dit que la télévision fait du bien aux pauvres et du mal aux riches, Internet, c'est le contraire, selon lui.

Je m'interroge sur l'étrange plaisir que j'ai à lire *Cap Cod* : pur plaisir de la littérature (sur pas grand-chose ?) Pas grand-chose, mais tout un monde quand même. Thoreau écrivain. Quelqu'un qui ne cesse d'écrire. Ce que je ne peux pas comprendre de l'intérieur.

Le feu aux poutres. Ce serait un beau titre beckettien.

Dénudation et dénuement, qu'il dit l'Enthoven à propos de Beckett et Camus (quelle idée !)

mercredi 4 novembre 2009

Expédition pluvieuse à Mons hier. Je parle comme si de rien n'était. Une espèce d'émotion théâtrale à la visite du théâtre du Manège. Bel instrument. Mon faux self en verve.

Le quant à soi ; cela ferait un bon titre. Voir Milosz, *La Pensée captive*.

jeudi 5 novembre 2009

Au Fresnoy, l'autre nuit, sensiblerie pleurnichante en regardant à la télévision une émission sur les années 60.

Rapport à la nature : un jardin paradisiaque (islam). « N'écoutez pas l'ordre de ceux qui dépassent les bornes, qui corrompent la terre et qui ne s'amendent pas. » (XXVI, 150-152). L'homme défini comme celui qui corrompt la nature et y sème le désordre.

Islam et la science ; on lit dans un hadith : « La supériorité du savant sur ses semblables est comparée à celle de la lumière de la Lune sur les autres astres. Les savants sont les héritiers du Prophète à qui l'on ne déléguait ni dinars, ni dirhams, mais plutôt la science. Celui qui en hérite aura hérité la meilleure part. » (*Nature et spiritualité* p.95). La faute à Israël, à l'Ancien Testament ; c'est là que commence le drame de l'arraisonement de la nature : « Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre. Que la crainte et l'effroi que vous inspirerez marquent tout animal, tous les oiseaux du ciel, tous les rampants du sol, tous les poissons des mers. Ils sont livrés entre vos mains. » (*ibid* p.108). Voilà l'origine de la crise écologique actuelle. Rien de moins.

Réfléchir à l'idée de Déluge. Motif intéressant.

vendredi 6 novembre 2009

Séance à la Villette pour *Second Life*. Je comprends un peu mieux les enjeux. Les bots qui discutent entre eux (entretien infini, impressionnant quand même), les avatars, les nôtres d'abord (que faisons-nous du fait de la connivence obligée, du fait que nous sommes au parfum, i.e comment jouons-nous ?), et ceux des visiteurs.

Fascinant que la machine puisse aller chercher des réponses sur Internet. Quelles idées avoir pour la base de données ? Quel type de phrases faut-il entrer ? Assez brèves ? C'est à cela que je dois me mettre. Ce qui peut faire sens dans ce genre de « conversation ». Et quel intérêt ? Je suis curieux du traitement et de son résultat que ce dispositif va faire subir au texte de départ. Est-ce le but du jeu ? Ou quel est le but du jeu ? Que le visiteur ait une appréhension de Thoreau ? Une façon d'entrer dans l'œuvre ou une façon que cette œuvre aurait de vivre (d'être reçue) aujourd'hui.

Deuxième problème : l'île. Comment la dessiner, que mettre dessus ? Beaucoup de nature ; et c'est dans et par ce paysage, que le matériau s'ouvrirait, au-delà du cas Thoreau aux questions de maintenant : écologie, développement durable, maison éco-citoyenne, je dis n'importe quoi.

Réponse au désastre, au tragique du destin de l'humanité technicienne par les gestes citoyens : le tri sélectif, comme fondement de notre nouvelle morale. Le geste qui sauve. J'oublie les produits éco-labellisés. Heureusement que ça fait marcher le commerce. Je dis moralisme : ne nous rebat-on pas les oreilles des « bonnes pratiques », de code de « bonne conduite » ? Et n'oublions pas les approches responsables, coup de génie : chacun est responsable du sort de la planète. Tu parles. Chaque petit geste est planétaire. Le dressage continue.

—il a une toiture végétalisée

—le brave homme

—son assiette est responsable

—c'est bien ; il ne pouvait se contenter d'écouter, de lire, de s'informer ; il lui fallait agir

—le brave homme

Le parc humain sera bien vert. Et nous permettons au nom du sauvetage de la planète de faire faire des économies de blanchissage à nos chers hôteliers.

ÉDITORIALISTE : il faut construire durable, restaurer renouvelable et habiter responsable.

—oui, Monsieur.

Valeurs : il faut être économe, respectueux de ceci ou cela. Éloge de la maison passive, vierge de tout système de chauffage traditionnel.

A : sachant qu'il faut 6 à 7 kilos de céréales pour faire un kilo de bœuf, je préfère manger moi-même les céréales.

B : je veux savoir ce que je mange

C : je suis quelqu'un de discret ; je veux limiter mon empreinte sur l'environnement ; je ne veux pas léguer une planète pourrie à ma fille.

D : j'aimerais faire plus. Je consomme trop pour mon chauffage, une honte. Je voudrais minimiser mon impact.

E : on se sent responsable en tant que parent, citoyen, être humain envers les générations suivantes. Nous sommes loin d'être parfaits mais nous aspirons à devenir meilleurs.

F : n'oubliez pas tout ce qu'il faut avoir impérativement dans sa salle de bain.

Enfin, la vie a un sens. Religion.

« Pour se retirer dans la solitude, on a autant besoin de quitter sa chambre que la société. Je ne suis pas seul tandis que je lis ou écris, bien

que personne ne soit avec moi. Mais si un homme veut être seul, qu'il regarde les étoiles. » (Emerson)

dimanche 8 novembre 2009

Je n'en finissais pas de lire les bigoteries du Pelt. Comment peut-on être aussi plat. Il est, paraît-il, professeur émérite (cf. ce qu'il dit de l'éméritat dans sa critique de la science comme nouvelle religion ou église, je ne sais plus) de biologie végétale. Il est vrai que les plantes n'ont pas beaucoup de cerveau. Je parcourais ce livre à la recherche de quelques références. Rien de bien neuf. Peut-être un livre qui m'intrigue, *Le Cantique féminin de la Création* d'Hélène et Jean Bastaire. Un échantillon : « À sa racine, la colère que nourrit la sensibilité écologique ne peut être confondue avec une simple nostalgie pastorale bucolique. C'est le cri de l'ensemble des créatures, victime de la démesure prédatrice de l'homme. Encore plus essentiellement, au-delà des effets d'une gestion désastreuse, c'est la marque de l'oubli par l'homme de sa vocation de rédempteur cosmique. » Je lis bien : « rédempteur cosmique ».

lundi 9 novembre 2009

J'écoute les larmes aux yeux *West of the Wall* de Toni Fisher.

jeudi 12 novembre 2009

À polir le Thoreau sur le métier (en vue de partitions) on s'aperçoit qu'il est vraiment imbuvable. Ce côté donneur de leçons. Décidément je me consacre à des gens à qui je ne ressemble guère, à qui je ne puis guère m'identifier. Me serais-je fourvoyé dans la forêt de Walden ? Je n'ai déjà plus de goût pour cette affaire. Le contestataire m'attirait, mais le moraliste me tue d'ennui. Hier j'ai essayé de mettre en forme un peu de texte pour *Second Life* à partir des lettres de Thoreau à Blake.

Marasme aussi parce que je n'ai aucune réponse de la part de Vincent Baudriller. C'est usant ; perte totale de motivation. Devrais-je même

évoquer la question de la nécessité ou non d'un tel travail, j'entends la nécessité pour moi, parce qu'il est évident que pour les autres... Je n'ai pas non plus l'intention de me mêler du débat sur le sauvetage de la nature, le réchauffement de la planète.

Au dîner hier soir, allusion à la fête des Cabanes, Souccoth : pendant cette fête, les Juifs construisent sur leurs toits ou leurs balcons un abri de branchages en souvenir de l'exode.

Est-ce que l'islam considère véritablement que l'homme doit être le gardien de la création, et doit demeurer attentif aux animaux et aux végétaux ? Et le mouton de la fête de l'Aïd, on prétend qu'il ne souffre pas (il se vide très rapidement de son sang, son cerveau est rapidement en anoxie, ah bon). Dans le Coran on trouverait déjà l'idée de la protection de la nature à la moderne. Il faut se renseigner davantage. Il faut vivre suivant les lois de la nature, toujours cette idée, la loi naturelle que les religions affectionnent. Créée par Dieu, la nature ne peut être que bonne. À propos de création : si la nature est créée par Dieu, il ne faut pas y toucher. Pourtant l'islam ne serait pas créationniste (ou c'est une création continuée, qui permet d'intégrer la théorie de l'évolution); Dieu tous les jours travaille à sa création.

Par ailleurs, même en partant d'une création divine du monde, une différence radicale persiste entre le créationnisme fixiste propre au protestantisme et la conception islamique où Dieu travaille continuellement à sa création. C'est pour cette raison que l'importation en islam du créationnisme évangélique et de sa vision fixiste constitue une aberration mentale et une involution dans l'histoire intellectuelle contemporaine. Tout d'abord, soulignons que l'évolution biologique ne crée pas d'impasse métaphysique particulière aux musulmans. S'il y a un problème d'opposition théologique entre création et évolution dans le christianisme c'est que « Dieu créa l'homme à son image » (Genèse 1, 26-27). Or cette divinisation de l'homme ainsi que l'incarnation divine

dans l'être christique n'ont pas d'équivalent en islam. Le Créateur y reste incommensurable, inconnaissable, quand « Il n'engendre pas et n'est pas engendré » et que « Nul n'est égal à Lui. » (Coran : 112, 1-4).

(www.science-islam.net)

« Tout est fumée. Quel avantage donne à l'homme toute la peine qu'il prend sous le soleil ? Les générations s'épuisent. La terre est toujours là. Le soleil se lève et le soleil se couche. Le vent s'incline vers le sud, tourne au nord, tourne et tourne encore, puis reprend son parcours. Tous les torrents descendent à la mer et la mer jamais n'est emplie de ces eaux qui remontent à leurs sources pour couler de nouveau. Tous les mots sont lassants, plus qu'on ne saurait dire. Ce qui fut reviendra, ce qui s'est fait se refera. Rien de nouveau sous le soleil. »

Si, il y a du nouveau : la terre risque de ne plus être là. La nature n'est plus immuable ; elle est en perdition. Plus désespéré que Qohelet.

La nature peut être bonne, dans sa totalité cosmique ; elle n'est pas pour autant toujours bonne pour l'homme ; l'homme va devoir se défendre, etc. Le drame commence donc avec la Genèse (I,27-28 et IX, 1-2), avec le fameux « Croissez et multipliez, envahissez la terre, maîtrisez-la, dominez tout vivant, le poisson dans la mer et l'oiseau dans le ciel, tout rampant sur la terre. » Et après le Déluge : « que la crainte et l'effroi que vous inspirerez marquent tout animal, tous les oiseaux du ciel, tous les rampants du sol, tous les poissons des mers. Ils sont livrés entre vos mains. » Versets sataniques pour certains.

samedi 14 novembre 2009

Blum qui stigmatise Tardieu qui utilise la radio : l'homme au micro entre les dents. Il parle des sans-filistes. Et on appelait de Gaulle le général micro.

Lu (terminé) *La Nature* d'Emerson. Bien écrit, quelques perles, mais des perles seulement ; sinon, on ne peut plus rien penser avec ça. Pas pour autant de la cochonnerie Ce qui me concerne : la critique qu'il fait au début du livre de la culture livresque, culture de la référence historique. L'Américain doit penser à nouveaux frais. « Notre époque regarde vers le passé. Elle bâtit le tombeau des ancêtres. Elle fait de l'histoire, de la critique, elle écrit des biographies. Les générations passées regardaient Dieu et la nature face à face ; nous à travers leurs yeux. Pourquoi ne pourrions-nous pas nous aussi entretenir une relation originale avec l'univers ? Pourquoi n'aurions-nous pas une poésie et une philosophie puisées en nous-mêmes et non dans la tradition, une religion reposant sur une révélation qui nous soit propre et non sur l'histoire de la leur. »

Et la perle :

« Accueillis pour une courte saison au sein de la nature, dont les flots de vie coulent et à travers nous et nous invitent, par les pouvoirs qu'ils donnent, à agir conformément à celle-ci, pourquoi devrions-nous tâtonner parmi les ossements blanchis du passé ou attifer les générations vivantes de ses oripeaux fanés ? Le soleil est aussi brillant aujourd'hui qu'hier. Il y a davantage de laine et de lin dans les champs. Il existe de nouvelles terres, de nouveaux hommes, de nouvelles pensées. Exigeons nos propres œuvres, des lois et un culte qui soient les nôtres. »

Laissons les lois et le culte; mais exiger de soi ses œuvres propres, voilà qui me dérange, m'interpelle, me met en cause, moi qui ai toujours avancé masqué. Qui ai toujours fait le détour de/par la référence. Cette invitation qui me fait honte, de penser et d'écrire par soi-même, moi qui me suis toujours dérobé... Le sens de l'aurore, comme Thoreau. Chez Thoreau la solitude est plus grande. Moi qui suis crépusculaire. Besoin de me glisser dans les mots des autres.

À propos de solitude :

« Pour se retirer dans la solitude, on a autant besoin de quitter sa chambre que la société. Je ne suis pas seul tandis que je lis ou écris, bien que personne ne soit avec moi. Mais si un homme veut être seul, qu'il regarde les étoiles. » (one more time)

mercredi 18 novembre 2009

Qu'est-ce qu'être l'ancien combattant d'aucune guerre ? Avoir eu vingt ans *après* les Aurès.

mercredi 25 novembre 2009

Nuit de mardi à mercredi, il faudrait plutôt dire (pourquoi, au fait ?). Alain qui dit hier au Laboratoire que l'interaction théâtre/science ne l'intéresse pas. Je le comprends ; cela me renvoie aussi à ma solitude.

Il faut que je fasse attention et voir si le fil de James Benning (*Lakes*) repasse bien le 5 janvier. Est-ce qu'il existe des documents sur les deux répliques de *cabins* qu'il a construites dans son jardin de la Sierra Nevada ?

Déjeuné avec Descamps qui me parle de la métaphysique qui se cache derrière tout ce discours de la nature. Jonas. Bon, d'accord. Discours contre les Lumières. Je suis un peu embarrassé. Tous ces malentendus que nous risquons de susciter. La clairière de Heidegger différente des « bois » de Thoreau. La *Hütte* et la cabane. Mais pour Re : trouver la cabane, il faut traverser les baraquements des camps de la mort. Mais Thoreau n'aimerait probablement pas l'idée de *Lichtung*. Préfère les lumières de brume. Pas le même regard ; il plonge dans la forêt, ne cherche pas la clairière. Pas sûr que ce soit si simple.

Recommencé doucement mon travail de maraudeur (dans *Walking*). Curieux écrivain, vraiment. J'ai du mal à me mettre à sa place, à la place

de quelqu'un persuadé que sa pensée, sa littérature, peuvent avoir une influence morale décisive sur ses contemporains, ses concitoyens, une influence émancipatrice (lesdits contemporains prenant une direction tout-à-fait opposée, en réalité).

Par où il a vieilli. Par son transcendantalisme . Une phrase comme : « les faits naturels particuliers sont les symboles de faits spirituels particuliers. » Qu'est-ce que je peux faire de ça ? Quelle résonance ?

Ce qui serait encore vif : l'idée de *self-reliance* ? Autosuffisance, est-ce une bonne traduction ? Idée de naturalisation : est-ce lié à l'idée de naturalisation de l'esprit, ou au sens deleuzien (dit un commentateur). Et l'idée d'atopie. Mais la nature sauvage n'est pas non plus un non-lieu.

Cosmopoétisme.

—je reste en plein air à cause de l'animal, du minéral, du végétal qui sont en moi.

Mais (ou et) son darwinisme aussi.

—si je ne suis pas moi, qui le sera ?

vendredi 27 novembre 2009

En lisant paresseusement *L'Express* dans mon lit, je vois qu'Onfray a écrit une histoire de cabane (celle de Démocrite) que Jean Lambert-wild met en scène.

samedi 28 novembre 2009

Dan Brown qui revendique de ne pas être Faulkner. Symptôme, suite. Le succès, le succès. Un écrivain lu par des millions de personnes ne peut être franchement mauvais, dit l'époque.

Un peu de travail hier avec Madeleine. Il faudrait que je lise Vilém Flusser. Pourquoi pas ? *Choses et non choses*. Aussi : J. D. Hunt, *The Figure in the Landscape*.

« leisure for integrity » : est-ce que cela a été mon programme de vie ? Mais elle a servi à quoi, cette intégrité ? Mais Thoreau précise : « integrity day by day ».

dimanche 29 novembre 2009

Hier somnolé sur le livre de Dany, *La Cité perverse*. Dans la généalogie de l'idéologie libérale : Pascal. Il fallait l'oser. Amour de soi contre amour de Dieu. Pas de la philosophie au marteau, pire. Comment une pensée peut être à la fois fine et grossière. Je veux bien que notre cité soit perverse, sadisée, que Pascal soit celui par qui le sadisme est arrivé, que, oui, la pornographie nous a bouffés, reste qu'il y a une différence dans l'ordre de la violence entre lire Sade et supporter assez facilement la pornographie ambiante. Le bloc d'abîme est intact, entier. Au fond, c'est un discours moralisateur : nous croyions avoir libéré le désir, nous avons lâché Sade dans les rues.

Pourquoi Alexandre veut-il que je voie du Lewis Baltz ?

jeudi 3 décembre 2009

Hier mercredi, Julie soutint sa thèse. Malaise que des yeux aient été fouiner dans mes petites affaires ; en même temps, un peu de satisfaction d'amour-propre. Bernadette Bost qui aurait dit que ces textes faisaient œuvre. Est-elle de la famille de Bost ? Je ne suis pas du tout curieux de savoir ce que Julie a écrit ; c'est curieux. Est-ce parce que je n'apprendrais rien sur moi, ou parce que je me trouve en tout état de cause bien insignifiant. Cette deuxième raison plutôt.

Envie de fumer ; voilà une remarque bien personnelle.

Hier aussi, réunion au Théâtre Paris Villette pour faire le point sur le projet *Re : Walden*. Importance croissante de l'expérience Second Life. Faire avec ceux qui témoignent d'un peu d'enthousiasme. En ce sens la proposition du Fresnoy de faire quelque chose de conséquent, une cabane non seulement augmentée mais conséquente est plaisante. Ceci aussi : d'avoir fait une croix sur Avignon est comme un soulagement. Je me sens léger (c'est pourtant un échec, un déboire), libéré d'un poids. Tout à l'heure, je tournerai un joli petit mail à Vincent. Qu'il s'en morde les doigts.

—tu parles ! Il s'en fout bien.

—oui, mais désormais, et par cette présente, je n'appartiendrai plus au théâtre.

Mais je n'y ai jamais appartenu. Le théâtre ne m'intéresse plus. Il faudrait que j'en prenne acte. Je n'en attends rien (ni du mien ni de celui des autres). C'est la raison pour laquelle je ne suis plus non plus très convaincant. Est-ce que je croirais encore au livre ?

—probablement.

Mais le peu que j'ai écrit n'a fait que tourner autour du théâtre. Si je lâche le théâtre, je n'ai purement et simplement plus rien à dire, c'est-à-dire à écrire. Et Montaigne ? Se remettre au travail. Aujourd'hui Julie parle du texte « Moi-même par Montaigne, un essai extrait » publié dans je ne sais plus quelle revue d'Actes-Sud dans les années 80. Je ne sais même plus la date approximative.

Le journal, ce travail décrété œuvre par l'académie a pour objet, sujet le spectacle à venir. Il est prétexte à un spectacle de théâtre, le prétexte à ce spectacle ; je me demande maintenant, si les spectacles n'existent pas uniquement pour susciter cette occasion d'écrire. Donc je suis dans un

piège infernal ; je dois faire du théâtre pour pouvoir écrire. Voilà mon système.

Encore quelques mots pendant que ma névrose a le dos tourné : puisqu'il n'y a pas cette saison de spectacle (à la fois mon masochisme, mon côté amateur d'échecs, comme titrait Bost, s'en délecte, en même temps qu'est satisfait chez moi un certain amour de la vérité, que ma tentation de l'authenticité y trouve son compte: je n'avais aucune nécessité intérieure et impérieuse à faire un spectacle), puisqu'il n'y a pas de spectacle, donc, il faut tout miser sur la cabane. Ce sera au moins une autre façon de faire.

Madeleine me donne le livre de Stevenson sur Thoreau. Je le lis d'une seule traite avec beaucoup de plaisir. Il faudra que j'en fasse quelque chose. Si Thoreau est intéressant, ce n'est pas pour ses idées ; c'est pour sa littérature. C'est parce que c'est un écrivain.

La vie qui commencerait à 64 ans (quelle rigolade) : écrire sans fin ni cesse. Un programme suffisant. Beaucoup trop pour moi.

vendredi 4 décembre 2009

Encore un aller et retour Paris-Lyon. Dans le train, j'avais des tas d'idées à noter dans ce journal. Évaporées, dès que rentré. En lisant le journal : faut-il vraiment se documenter sur le sommet de Copenhague. *Copenhagen II*.

Pour cette expédition dentaire, j'avais décidé de ne rien emporter concernant Thoreau qui commence à m'agacer. J'ai pris du Svevo et lu « Le bon vieux et la belle enfant ». La thématique (comme celle de *Senilità*) me plaît, comme on sait (on ?). Mais quelle vieillotte littérature. De la bourgeoisie, la pire. Déception. Rien à apprendre ni sur l'homme vieillissant (il semble s'en tirer pas mal sexuellement) ni sur la jeune

femme. De la sociologie, en fait. Mœurs d'époque sur fond d'histoire (la bataille de Caporetto, - je la préfère dans *L'Adieu aux armes*). Quel intérêt ? Avec le sexe, il n'est pas à son affaire ; il imagine des dérivations : il faut se perdre dans la littérature. Du reste, le bon vieux de la nouvelle finit par se perdre dans l'écriture de son livre sur les rapports de la vieillesse et de la jeunesse. Lui, le vieux en oublie la jeune femme. Dommage. Dommage pour lui, probablement. Il faudrait que je relise *La Conscience de Zeno* : je n'ai pas souvenir que c'était un livre maladroit quant à la question de la femme. Il faudrait aller y revoir.

Ma position différente : chez l'homme âgé, une passion amoureuse peut tenir lieu (remplacer) une grave maladie. La maladie de la mort. Chez Svevo, ce qu'il appelle vieillesse n'est que peur de l'amour. La maladie plutôt que l'amour. Et un seul remède pour tout le monde : la littérature. Malades de la vie à vos plumes !

Samael Steiner me fait parler du spectateur dans la brasserie vaguement anglaise ou irlandaise de la gare de Lyon Part Dieu. Le spectateur brechtien : qu'est-ce que c'est ? Il oppose l'idée du spectateur ami de Mnouchkine. Quand on invite ses amis, on ne les fait pas payer. Démagogie du convivial. Vous pensez que vous allez vous ennuyer au théâtre, eh bien, pas du tout ; vous serez traités comme des amis. L'hypocrite spectateur, mon semblable, mon frère, certainement pas. J'aimerais autant le spectateur amateur. Amateur ou connaisseur ?

Puis je parle de la place vide du spectateur ; un bon titre. *La place vide, essai sur le spectateur* ; quelque chose comme ça. Le spectateur vient pour jouir, mais de quoi ?

Je développe ma vieille idée que je m'adresse à celui qui n'est pas venu. Le contraire de Beckett : je dis à ceux qui sont venus : « qu'est-ce que vous voulez, l'humanité ce soir, ce n'est pas vous ».

samedi 5 décembre 2009

La gigantomachie minuscule du moi en ses journaux intimes.

La tentation de fermer la boutique (théâtre), après faillite. J'aurai fait du théâtre pour quoi ? Pour tenir la dragée haute à je ne sais même pas quoi. Le journal comme permettant de faire l'inventaire après le dépôt de bilan.

dimanche 6 décembre 2009

Peut-être aurait-il été intéressant de tâcher de comprendre de quoi Thoreau est le nom, aujourd'hui ou non.

Lu un petit texte de Michel Granger sur Thoreau. Je me demande ce qui fait que je me retrouve à passer du temps (presque tout mon temps) avec Thoreau qui ne m'est pas sympathique, pour dire la chose bêtement. Je choisis toujours des figures qui sont aux antipodes de moi. Ah ! ça ne marche pas à l'identification, certes non, et ce n'est pas la première fois. Ce qui nous oppose : c'est la chasteté ; je pourrais me reconnaître en partie dans son apologie de la culture de soi, dans l'idée d'expérience de soi, mais vivre sans femme ! Et sublimer la nature ou sa relation à la nature, ce n'est pas mon truc. Et cette façon d'en appeler à la nature contre sa propre nature (le corps, l'animal que nous sommes), c'est un tour étrange. Exalter la nature pour abaisser sa propre nature, une opération spirituelle que je ne pourrais faire mienne. Et son manque d'intérêt pour les femmes (à part sa mère, semble dire Granger) ; quand il n'est pas misogyne, il a l'air de s'en foutre. Comment se débrouillait-il avec ses pulsions, sa libido ? Regarder l'eau du lac ne doit tout de même pas suffire, ou alors je n'ai rien compris à la sublimation (la Mère-Nature). Granger dit que la relation avec les femmes lui était impossible : était-il impuissant ? Toute cette œuvre, une œuvre d'impuissant ?

—toute la nature est ma jeune épouse. Cette nature qui pour l'un est une solitude morne et épouvantable est pour l'autre une compagnie douce, tendre et chaleureuse. (23 avril 1857)

—je préférerais dire que ma jeune épouse est toute la nature pour moi. Et la compagnie douce, tendre et chaleureuse n'est pas uniquement ce que l'on cherche auprès d'une jeune épouse.

Une vie de simplicité, d'indépendance, de magnanimité, et de confiance. Je comprends la simplicité du célibataire, son indépendance, mais quid de la magnanimité, et confiance en quoi ?

lundi 7 décembre 2009

Envoyé un mail de désistement (il n'y a pas d'autre mot) à Vincent Baudriller. C'est le mort qui écrit lui-même son faire-part.

De : jeanfrancoispeyret@wanadoo.fr

Objet :

Date : 7 décembre 2009 11:07:27 HNEC

À : vincent.baudriller@festival-avignon.com

Mon cher Vincent,

Ça allait donc sans dire; je dois être très ralenti cérébralement car j'ai mis du temps à comprendre. C'est vrai que je pensais mériter un refus courtois, comme quoi on se surestime toujours. J'ai indiqué à mes partenaires que nous n'irions pas à Avignon, les lauriers sont coupés. À force et pour un peu, je passais pour un fabulateur (tu sais, le type qui va fanfaronnant que son spectacle sera au Festival, etc).

Donc je rentre dans ma cabane, laquelle nous installerons avec JN dans le cadre de Panorama au Fresnoy en juin, avec quelques performances à la clé, et puis nous tâcherons de la balader un peu (elle a l'air d'intriguer certains milieux, c'est déjà ça, comme dit la chanson).

Avant de te souhaiter bon festival, bonnes fêtes, elles approchent, les voici.

Je t'embrasse.

Jf

Je ne sais pas si cela me soulage (ma fameuse petite délectation masochiste). Morose, oui, je le suis.

À part ça, l'heure est à l'économie décarbonée. Cela doit avoir à faire avec ma cabane. « L'urgence climatique », autre scie des temps qui courent. L'humanité en état d'urgence.

Thoreau, c'est encore une petite violence que je me fais. En quoi une telle personnalité me conteste. Vous me direz : quelle importance ? Je ne suis pas un excentrique. Un peu décentré comme homme de théâtre, c'est tout. À part ça, un bourgeois gâté par des forces centrifuges qui rendent dissolue sa vie.

Comment habiter ? De quoi l'on parle quand on parle d'habiter ? Moi, je parle de mon appartement, livré au chaos et à l'entropie (tout cela n'a que trop duré), et en vérité il devrait s'agir de savoir comment l'espèce humaine peut habiter la planète.

Comment peut-on être Américain ? Question de Thoreau (elle traîne jusqu'à Cavell et au-delà-delà possiblement). D'abord en n'étant plus Anglais. Liquider Coleridge ; je n'écris pas *Dejection : An Ode*. Faire que l'Atlantique soit un Léthé. Oublier l'Europe aux anciens parapets. Pourtant Thoreau aurait peut-être gagné à fréquenter davantage la culture européenne moderne : il y a les Classiques de l'Antiquité et puis plus rien et enfin l'Amérique et la Nouvelle-Angleterre. Esprit de clocher aussi, mais en battant de nouveaux sentiers. Formulation ridicule.

—nos destins au moins sont sociaux. Nos trajectoires ne divergent pas. Nous sommes rejetés de plus en plus au centre. Nous avons tendance à mettre l'accent principalement sur la ressemblance et non pas sur la différence.

Pas si simple d'être excentrique, selon ses propres dires. (Ceux de Thoreau).

Transcendantalisme : cela veut dire immanence de Dieu dans la nature. Et puis on se passe de Dieu (Thoreau du moins, il me semble). Le regard scientifique remplace la contemplation ravie. Darwin passe par là. Thoreau à sa manière est un homme de science. Voilà sans doute pourquoi il fait partie de ma collection. Ses coquetteries avec la technique ne lui ferment pas les portes de la science.

Solitude : Thoreau avait pensé à mettre en exergue à *Walden* :

Là où je suis allé

Il n'y avait personne à rencontrer.

À propos d'exergue, je trouve cette citation qui aurait bien pu nous servir de sujet de dissertation au temps du *Tournant* :

—il y a plus de religion dans la science des hommes qu'il n'y a de science dans leur religion.

Transvasement ou transmutation : se lever tôt, jouir du matin et le passer comme à l'intérieur, en faire un matin intérieur. Acte philosophique, comme se promener dans les bois. Mais il ne faut pas se moquer : Thoreau sait que le philosophe va devenir une denrée rare, que le professeur de philosophie va le supplanter. Vivre philosophiquement, vivre sa philosophie. Et si on le veut, il faut trouver une économie de vie. Il n'est pas étonnant que le premier chapitre de *Walden* s'appelle « Economie ». Il y a la bonne et la mauvaise économie de vie. La valeur d'une chose ne s'évalue pas en dollars mais en fonction de la « vie requise en échange, immédiatement ou à long terme. » C'est aussi un discours de la pauvreté volontaire.

mardi 8 décembre 2009

Pot-au-feu avec Alain hier soir chez « L'Arménien » (en fait, restaurant franchement franchouillard, rue de la Chaise) ; je lui fais part de mes difficultés (générales, mais c'est un autre problème) à articuler ma navigation Thoreau au débat sur, disons, le réchauffement de la planète. Il me dit qu'il a écouté Courtillot le matin à la radio.

Whisky ensuite au Lutetia. Je rentre chez moi le suicide au ventre.

Qu'est-ce que ce serait que de faire des « exercices de sens peu commun » ? Thoreau tente sans cesse d'avoir le sens peu commun. Est-ce simple retournement de la doxa ? Mais vanter l'oisiveté au détriment du travail, ce n'est pas seulement un paradoxe.

Comment pourrais-je accommoder mes restes ? Mon théâtre, déjà, accommodait des restes.

jeudi 10 décembre 2009

Ma difficulté avec le projet *Re : Walden* : je ne sais pas à quel appel je réponds.

Je vois dans une revue que le livre d'Onfray, *Le Recours aux forêts. La tentation de Démocrite* est deuxième au classement des meilleures ventes en philosophie, car il y a un classement des meilleures ventes en philosophie.

Philosopher dans les bois (ou dans une cabane) ou philosopher dans la rue. La rue et les bois. (cf www.lerecoursauxforets.org/)

Le visage à la Lincoln de Thoreau : il n'en faut pas plus à Stevenson pour conclure (visage émacié et anguleux, grand nez, aidant) pour comprendre

les limites de l'esprit de Thoreau : aucune chaleur humaine instinctive, précise-t-il. Juste.

Emerson :

Il ne s'était destiné à aucun métier ,

Il ne s'est jamais marié

Il a vécu seul

Il n'allait jamais à l'église

Il ne votait jamais

Il a refusé de payer un impôt à l'Etat

Il ne mangeait pas de viande

Il ne buvait pas de vin

Il a toujours ignoré l'usage du tabac

Il ne s'est jamais servi d'un piège ou un fusil, bien qu'il fût naturaliste

Si, à table, on lui demandait quel plat il préférait, il répondait :

—« le plus proche ».

Ces supériorités négatives commencent à esquisser le portrait d'un authentique poseur, ajoute Stevenson.

Il lui était plus facile de dire non que oui. Pourtant l'amabilité élémentaire veut qu'on dise oui dès qu'on le peut.

Thoreau ne voulait pas partager nos infirmités ?

Vivre plusieurs vies plutôt qu'une seule, et prudemment de surcroît.

Une question que pose Emerson (il y répond même) : Thoreau devait avoir le sentiment d'avoir réussi sa vie : « j'aime mon destin du cœur jusqu'à la surface. »

Il aura arrosé et soigné sa vie, comme une plante, « avec une sollicitude toute féminine ».

« Ses seuls luxes, on ne peut plus sains, étaient de prendre des bains froids et de se réveiller dès l'aube. »

« Un homme peut aussi se montrer froidement cruel dans sa quête de bonté et morbide dans sa quête de santé. »

Se priver de tout : une santé valétudinaire plus délicate que la maladie elle-même.

—une vraie santé doit pouvoir se passer de ce rigorisme. Timoré !

Imaginons : d'un côté Shakespeare commençant sa journée par une bonne pinte de bière et profitant du lever de soleil tout autant que Thoreau, et de l'autre Thoreau s'abstenant de boire du thé ou du café pour ne pas gâcher la beauté naturelle du matin par des stimulants boueux (dit Stevenson).

L'homme qui, pour être heureux, s'oblige à renoncer à toutes les habitudes de ses contemporains, ressemble à celui qui a recours à l'opium. Mais celui qui peut respirer à pleins poumons dans le monde qui peut accomplir un travail d'homme, tout en conservant une joie de vivre intacte, voilà quelqu'un qu'il ferait bon rencontrer.

Il était à ce point dénué de faiblesses que cela en devient choquant ; il n'en avait pas assez pour être à l'unisson de l'humanité.

La vieillesse selon Baudrillard : « C'est fait, c'est comme ça, c'est ici que commence le reste de la vie. » À 75 ans ? On peut s'entraîner avant.

samedi 12 décembre 2009

Dîner avec Jean au *Stresa* prolongé chez lui tard dans la nuit. Je n'en tire pas grand-chose. On dirait qu'il attend une commande précise de ma part. Je n'en tire rien ; ne suis pas à l'aise. Je lui ai dit que j'attends la même chose de lui que d'Alain quand, en tant que biologiste, il lit les *Métamorphoses* d'Ovide. Cela ne donne rien. Il faudrait que j'entreprenne

de lui écrire quelque chose, comme une explication. Déplier le truc devant lui.

Nous parlons beaucoup du personnage de Thoreau, de sa morale, de ses leçons de morale ; il a lu le livre (préfère le premier chapitre), mais cela ne nous met pas en route.

dimanche 20 décembre 2009

Retour désespéré d'une semaine d'atelier à Mons, une gifle encore. Rien à attendre du théâtre de Mons ; comédiens insipides que je n'ai même pas auditionnés. Foutage de gueule, il faudrait dire, si je ne cherchais malgré tout à soutenir mon langage dans ce journal.

Il faudrait parler dru de la débandade. La production : ça ne prend pas ; ce n'est pas loin de prendre (la mayonnaise) et « ça ne le fait pas », comme dirait l'autre.

À la radio, quelqu'un parle d'un livre sur les derniers jours de Van Gogh (bien différent de celui qu'on a cru, ou que les Surréalistes ont voulu nous faire croire, fou, alcoolique, éternisant un tournesol, pas maudit pour deux ronds) : « il abat soixante-dix tableaux » (sic).

mardi 22 décembre 2009

Je vois chez Tschann les DVD du cours de l'université populaire d'Onfray : sur un coffret, la photographie de Thoreau. J'achète son *Recours aux forêts*. N'est pas écrivain qui veut. Exactement le genre de littérature à proscrire (au théâtre, du moins). La première personne est quelque chose qu'il ne faut pas mettre entre toutes les mains. Surtout la première personne qui a tout vu : catalogue de lieux communs, du coup. De toute façon le recours à la forêt chez Thoreau n'a rien d'un mouvement de repli misanthrope ; « repli sur son âme dans un monde détestable », dit le philosophe normand. Rien à voir. Curieux le côté terroir du Normand : se

réconcilier avec l'essentiel (sic), le mouvement des astres, la logique de la course des planètes, la coïncidence avec les éléments, le rythme des saisons, -je cite, qui apprend à bien mourir, l'inscription de son destin dans la nécessité de la nature, ouf ! Encore, et étrangement, un curé. Par exemple, pourquoi aurais-je besoin de me réconcilier avec la logique de la course des planètes ? Nous n'avons jamais été brouillés.

C'est exactement ça : la question de la littérature au théâtre.

mercredi 23 décembre 2009

Ma mère aurait eu 104 ans aujourd'hui. Je me sens tout vieux.

Chez Stevenson, parlant de Thoreau, j'aime bien la critique de la santé valétudinaire. À quoi sert Thoreau aujourd'hui ? Non pas à aimer la nature, c'est-à-dire à jouir d'elle, mais avoir peur pour elle, peur pour nous, donc. Il s'agit d'entretenir des peurs, celles-là mêmes qui nourrissent les religions.

Stevenson est le seul à parler de l'odorat de Thoreau : il était capable de sentir l'odeur désagréable des maisons en passant la nuit devant elles. Étrange remarque, malgré tout. Où Stevenson a-t-il été chercher ça ?

Réplique de Shakespeare à Thoreau (variante, cf. supra) :

—je commence la journée par une pinte de bière, mon vieux, et je profite autant que toi du lever du soleil. Et je vais même te dire une chose : je le célébrerai, ce lever du jour, cette aurore que tu chéris tant, dans de meilleurs vers que les tiens. Il n'est pas bon de vouloir renoncer aux habitudes des hommes parmi lesquels nous vivons. C'est comme d'avoir recours à l'opium. J'aimerais voir celui qui pourrait respirer à pleins poumons dans le monde, accomplir son travail d'homme, et conserver une joie de vivre intacte et pure.

Thoreau, le timoré. Arpenteur, érudit et naturaliste. Quel tiercé.

—le seul fruit d'une vie intense est la capacité de mieux faire la moindre chose.

Je crois comprendre assez bien quelqu'un qui voue sa vie à son développement personnel ; moi, par exemple, je n'ai jamais envisagé que je pourrais être utile à la société. Un parasite, je vous dis. Mon devoir a toujours consisté à ne me consacrer qu'à moi-même, mon seul bien, et misérable. Mais il faut faire un travail ingrat pour se nourrir. Pourquoi ne pouvons-nous pas consacrer tout notre temps à l'étude et à la méditation ? Pourquoi faut-il être arpenteur ? Comment ai-je gagné mon pain ? en faisant le professeur ? Mais je ne faisais ce métier que pour des fins personnelles, que pour convenances personnelles.⁶ Cela ne rendait aucun service à la collectivité. Apollon doit se mettre au service d'Admète. L'ai-je jamais fait ? L'essentiel chez Thoreau : les obligations qu'on a vis-à-vis de soi-même. Cela fait des hommes sans promesses. Ou promesse au singulier.

Marc Aurèle et Thoreau : bonne confrontation. Merci Stevenson. Marc-Aurèle trouve le temps de réfléchir à la vertu, tout en menant les affaires impériales de Rome ; Thoreau est tellement occupé de lui-même qu'il hésite à accepter une visite matinale.

Pour conclure la journée : un repas, m'apprend le journal, avec viande et produits laitiers équivaut en émissions de gaz à effet de serre, à 4758 km parcourus en voiture, contre 629 km contre un repas sans produits carnés ni laitiers ; il faut arrêter le vélo, dérisoire solution, et la viande. Bonne nuit, les petits.

jeudi 24 décembre 2009

⁶« Comme je n'enseignais pas pour le bien de mes semblables mais tout bonnement pour gagner ma vie, ce fut un échec. »

Je retrouve une vieille coupure de presse dans laquelle il est question du livre de Joseph Carl Ronett Licklider, *La symbiose homme-ordinateur* (1960). Un homme augmenté mécaniquement souhaite une « association intime » avec la machine, à la manière des insectes qui participent à la pollinisation des plantes. D'où l'idée que les ordinateurs utilisent les hommes pour se reproduire. Blastophage. Nous sommes l'organe reproductif du numérisme. Du pur Butler.

Je me demande si je dois aller causer baraque avec Jean à Sarlat au milieu des flonflons « famille et nativité ». Je n'ai aucune intuition de la chose. Jos Houben à la radio, une idée ? Au moins il pourrait participer ? Avec l'autre clown beckettien de Brook.

Il faut sauver la nature : il faudrait en faire une farce. On se pourrit la planète, c'est plutôt bouffon. Les politiques qui se ridiculisent, qui avèrent l'impuissance de la politique ; des hommes d'affaires, pas des politiques, et c'est Lula qui le dit. 192 nations qui se réunissent (ça doit consommer du CO₂) pour prendre acte d'un texte sans l'approuver. Aucun engagement de personne. Ça peut se réchauffer tranquille. Disparition de l'Europe dans l'histoire, Obama qui négocie tout seul, si j'ai bien compris, avec la Chine, l'Inde et le Brésil et nous montre le texte, alors que nous sommes les seuls à faire des efforts.

Donc il n'y a pas de sauveur de la planète : tant pis pour toi, Nicolas. Pour Gordon, pareil. Il faudrait montrer le triomphe des pétroliers.

2009 : on sauve les banques, on trouve pour cela des milliards de dollars, mais on ne trouve pas pour éviter l'exode à des millions de personnes, pour sauvegarder des forêts ; pas grand-chose contre la famine, la pauvreté, contre les phénomènes extrêmes.

En fait, tout réside dans la volonté ou la lâcheté du consommateur. Il faut culpabiliser le consommateur.

vendredi 25 décembre 2009 (La Roque)

Déjeuner de Noël à Sarlat chez les Nouvel ; cela devient un rite. Du mal à arracher quelque chose. Pierre montre quelques images ; Jean pense qu'il faut vraiment traiter la question Walden. Il faut que les gens y soient. Je vois à peu près ce qu'il faut dire. Il faut ouvrir la profondeur du champ historique ; il faut qu'il soit dans sa cabane, -il, c'est Thoreau- et qu'on le voie écrire à la bougie. Ou bien, c'est filmé. Scènes de nuit. Jean semble voir un côté nocturne dans tout ça ; Thoreau qui ne rêvait que d'aubes !

Lu dans le train, relu, plutôt, des passages du premier chapitre « Economie » ; ce qui est bon signe, c'est que je trouve des choses nouvelles à lire.

Aimer la nature, s'y aimer dedans, il faudrait sans doute dire, cela n'a pas grand-chose à voir avec l'idée de la sauver. Il n'y a pas de culpabilité chez Thoreau ; ce qui l'intéresse, c'est la critique acerbe contre les préjugés de ses contemporains. Il ne joue pas une idéologie contre une autre, mais une (le puritanisme ?) contre elle-même.

samedi 26 décembre 2009

Aigri parce que non résigné.

Thoreau ne voudrait pas que sa vie ait été une « triste erreur ». Pour moi, c'est fait. Tente son expérience pour ne pas pouvoir se reprocher d'être passé à côté de sa vie. Je ne peux pas en dire autant. Que reste-t-il à faire dans ces cas-là ?

La cabane spectrale. Et le fantôme de Thoreau. Elle pourrait n'être que virtuelle. Prise dans le dispositif d'images et de sons. Une non-chose, comme dirait peut-être Flusser.

La stratégie du jardinier : faire entrer la culture dans la nature, l'artificialiser, de ce fait, même si, comme le dit Flusser, le jardin doit être « une tentative consciemment mensongère pour libérer de la culture un être humain très largement conditionné et asservi par cette dernière, et pour le ramener à la nature ». On fait disparaître les machines des jardins.

Un jardin a toujours son propriétaire, même le jardin public ; il suppose la propriété. On cultive *son* jardin. Thoreau a bien soin de dire que le terrain où il construit sa cabane ne lui appartient pas. De même que la nature n'est à personne. Absence de toute préoccupation esthétique chez lui, alors que le jardin est affaire d'esthétique. Thoreau cultive des haricots. Il s'agit de subvenir à des besoins. Cela entre dans l'économie.

La stratégie de Thoreau : la nature comme objection à la culture. La nature non comme refuge mais comme échappée sauvage. Mais aussi l'endroit où la grande culture peut être accueillie, son réceptacle idéal. Lire les Classiques. Thoreau helléniste.

Dîner en perspective avec Jean, dans un restaurant à Sarlat. Qu'il dise quand même, à titre personnel, ce qu'il fait de ce discours, de ce spectre. A-t-il quelque chose à répondre ? Ou n'est-ce qu'une curiosité ?

Après ce dîner, au « Grand Bleu » à Sarlat ; assez prétentieux , le lieu. Je suis assez insensible à tout ça. Malgré ce souper chez les riches (froid de gueux, quand même), malgré ma difficulté à m'exprimer, je ne suis pas véritablement en pays de connaissance, même si une sorte d'amitié entre nous fait son chemin, sentiment d'avancer mais *more escargotico*. Je ne comprends pas la manière de procéder de Jean qui du moins a saisi maintenant que l'opération se déroule en deux temps : l'installation puis le spectacle. Il y a de plus une espèce d'accord dramaturgique ; je serais assez d'accord sur l'idée qu'il faut vraiment faire le voyage à Walden. Il

faut se reporter, se transporter là-bas ; sinon pas de métaphore possible. Mais la conversation est difficile comme avec quelqu'un qui parle une langue étrangère, ou qui est un étranger. En quoi est-il un étranger pour moi, nous avons le même âge exactement, des références générationnelles communes ; mais il est architecte (du mal à imaginer comment un architecte imagine), un art qui ne m'a jamais concerné de très près, et il a réussi, il a la gloire, l'argent et moi je croupis dans mon échec. Pourtant je suis sans envie. J'aimerais sans doute avoir les satisfactions narcissiques qui doivent être les siennes, j'aimerais sans doute avoir fait une œuvre, être encore en train de la faire, alors que pour moi la messe est dite, j'aimerais la gloire (pas la puissance), mais l'argent... Je crois, -mais peut-on avoir quelque ferme certitude sur le rapport qu'on entretient véritablement avec l'argent ? (mieux vaut simplement décrire les comportements qu'on a avec lui), je crois que je n'aime pas l'argent, je m'en méfie. Il y a quelque chose qui me gênerait à être riche, je ne suis pas doué pour l'ostentation ; dépenser impudemment de l'argent pour la belle vie n'est pas au programme (le mien). Bref, j'aurais honte d'être riche ; j'ai un côté incurablement classe moyenne. J'aimerais seulement que l'argent soit facile (il n'a jamais été vraiment difficile pour moi). J'allais presque dire que j'aimerais avoir de l'argent pour voyager, mais j'hésite à le dire franchement : j'aurais préféré pouvoir dire que je voyage un peu pour mon travail, selon l'expression consacrée.

Catherine me demande à peu près (pour autant que j'aie compris la question) pourquoi je m'intéresse à Thoreau ; je n'ai le choix qu'entre la similarité et la complémentarité. Je passe. Je ne puis absolument pas m'identifier à Thoreau (déjà dit) et je ne vois pas en quoi nous serions complémentaires. Qu'est-ce qu'être complété par lui pourrait signifier ? Non, c'est l'altérité que je recherche, me fuyant moi-même. Je m'occupe avec Thoreau pour ne pas être moi-même. Ne pas être soi, un beau mot

d'ordre, à la Simone Weil ; ne pas être un nous, non plus. Thoreau a passionnément voulu être lui-même, sachant aussi qu'il n'était rien. Il veut cependant être un grand écrivain.

dimanche 27 décembre 2009

Je fais la remarque pendant le repas que Thoreau, comme d'autres grands solitaires, se débrouille pour que sa retraite soit sous les feux de la rampe. J'ajoute que, si je me retirais dans ma librairie de Dordogne, personne ne s'en apercevrait. Jean, cinglant :

—c'est que tu n'écris pas assez.

Sans doute. Je n'ai pas voulu être un écrivain. C'est la seule chose que j'ai réussie.

Ce qui n'a pas été fait ne peut pas être fait. To bed, to bed, to bed.

Le traître : celui qui peut dire, je ne suis pas celui que je suis. La trahison en marche. L'homme pas entier (au sens où l'on dit de quelqu'un qu'il est « entier ») est un malcontent. Un type dangereux.

Hervé Kempf cite Evo Morales, président de la Bolivie, à l'appui de la thèse (qu'il ne daigne pas commencer à démontrer) selon laquelle on ne sortira pas de la crise écologique par la technique mais par « une analyse spirituelle et/ou anthropologique » (dis, dessine-moi plutôt un mouton) : « La Terre ne peut être considérée comme une simple ressource naturelle ; la Terre est la maison de tous les êtres vivants. La Terre est la vie elle-même. » Beau morceau d'idéologie. Conclusion : il faut en finir avec le capitalisme. Bien sûr. Il faudrait quand même se procurer le livre de Morales dont le titre fait saliver : *The 10 Commandments to Save the Planet, Human Kind, and Life*. On l'excusera du peu.

Dans le même journal, on m'apprend la mort de Kim Peek, au cerveau bien intéressant, malformé, certes, mais qui lui permit toutefois de lire à

deux ans et de mémoriser tout ce qui passe devant ses yeux ou par ses oreilles. Il pourra jouer des pièces symphoniques sans avoir appris à déchiffrer la musique (fort, quand même) ou d'avoir un calendrier dans la tête lui permettant de préciser, si vous lui donniez votre date de naissance, de dire quel jour de la semaine c'était. Prodigeux, non ? Il pouvait aussi absorber deux pages en dix secondes, l'une avec l'œil droit, l'autre avec l'œil gauche, et lire ainsi en moyenne huit livres par jour ! (Voir *Rain Man* de Barry Levinson avec Dustin Hoffmann). Ce qu'en dit la science : macrocéphalie avec une absence de corps calleux et un cervelet endommagé. Il paraît aussi que nous avons tous cette capacité exceptionnelle et qu'il suffirait de la trouver. Bonne chance.

Je m'interrogeais hier sur la difficulté à trouver comment parler avec JN. Je vais l'appeler JN, désormais. Le mieux serait sans doute de m'expliquer devant lui, c'est-à-dire par les mots. Peut-être pourrait-il comprendre « ce que j'attends de lui ». J'avais l'intention de m'atteler à ce texte depuis longtemps, mais une paresse, l'asthénie ont retardé le moment de m'y mettre. Est-il venu ? Cela me permettrait de mettre mes idées au clair, et de mettre en question ma façon de faire en en rendant compte à quelqu'un avec qui je n'ai pas l'habitude de travailler, et qui n'est pas vraiment de la boutique, « vom Fach ». Quelque chose est bloqué entre nous, qui ne nous permet pas de vraiment commencer. Les mots pour briser une certaine glace. Comment pourrais-je intituler ces fragments ? *Lettre JN* et un numéro.

Lettre JN 1

Le mieux serait de coucher sur le papier quelques remarques concernant notre projet, le papier, façon de parler, puisqu'il s'agira d'une communication d'ordinateur à ordinateur. Utiliser des mots d'écrit, ma conversation n'étant pas aisée, si sympathique soit-elle, et généreuse, de ta part.

Du reste, j'ai oublié comment l'aventure a commencé et comment je t'ai demandé si mon histoire de cabane t'intéressait.

lundi 28 décembre 2009

Crise : ordre/désordre/ordre. Quel ordre nouveau ?

Fané, je n'ai plus l'âge de respirer la beauté en fleur sur sa tige. Pouah.

Revenir sur les mutations cognitives de la révolution numérique. Nous devons nous adapter à un milieu. La technique, ce que je répète à l'envi, est devenu autre chose que l'ensemble d'instruments que nous pourrions utiliser, qui serait à notre disposition : c'est un milieu auquel il faut s'adapter (*Umwelt*, environnement). On retrouverait là le paradoxe qui est devenu une nouvelle doxa : ce n'est pas nous qui nous servons des machines, ce sont elles qui se servent de nous.

Ce que Vilém Flusser traduirait en disant que nous vivons non plus au milieu de choses mais parmi des non-choses. Flux d'informations. (Au fait, Flusser dit lui-même : « Bien des choses dans mon environnement ne m'inspirent pas franchement confiance. Peut-être parce que j'ai l'air de me servir d'elles, alors qu'en réalité je sais que je les sers. » L'important, de fait, est que je le sais.)

Je suis programmé par mes appareils (dont je ne sais pas trop comment ils fonctionnent, mais je suis conscient qu'ils sont le produit d'une très grande complexité intellectuelle). Complexité ou monstruosité. Comment j'ai banalisé mon ordinateur.

On est loin de Heidegger ; l'homme produit de la culture, la somme des outils pour se libérer de la nature, des conditions naturelles ; l'instrument n'est pas seulement le témoin de la présence de l'homme au milieu des choses. Nous nous sommes peut-être libérés des conditions naturelles mais pour être pris désormais dans ce que l'on pourrait appeler des conditions artificielles ou techniques, et ces conditions sont un

conditionnement. L'homme doit faire acte de présence parmi les appareils. Signaler sa présence. Répondre présent.

Comprendre comment Flusser introduit la notion de déchet. Philosophie de l'appareil et philosophie de l'ordure, ce qui est à entendre. Le devenir de l'appareil, c'est l'ordure (est-ce la même chose que le déchet ?). Le mal que j'ai à me défaire des vieux appareils. Ici, dans les caves et les armoires de la petite maison, s'entassent vieilles machines à écrire électriques, toutes les générations de mes ordinateurs, sans oublier les appareils de radio (K7 et autres) depuis plus de quarante ans. Qu'est-ce que cette rétention ? Je ne sais pas si le mot de rétention est le bon. Et s'agit-il de déchets ? ou bien, rester dans mes armoires est leur façon de résister à l'état de déchet, puisqu'ils sont l'objet (c'est le cas de le dire) d'une certaine considération. Ce que l'on ne jette pas. Et je ne parle pas de la vieille voiture. Je résiste à quoi ? À quelle entropie ?

Flusser parle des nouvelles sciences de l'ordure (quel est le mot allemand ?) : l'écologie et la psychologie des profondeurs. Point d'exclamation.

Les choses puisque j'en parle : je remarque que du naufrage d'une vie ne subsistent que des objets, des choses. J'écris sur un bureau que j'ai toujours connu, qui était celui de mon père dans la maison de mon enfance ; tous les meubles, maints ustensiles, et les plus vils dans la cuisine, je les ai toujours connus, et ils dureront plus longtemps que moi, resteront dans la famille (plutôt ont déjà duré plus que la famille). Cela démontre aussi que je n'ai pas beaucoup bougé dans ma vie. Immobilité. J'aurai fait du surplace ?

Lettre JN 1

Ce peut être par les mots écrits que nous trouverions une connivence qu'il est difficile d'obtenir dans la conversation. D'où vient cette gêne ? De la différence de nos conditions : un artiste qui a réussi, qui est riche, qui s'affirmer puissamment dans la société, face à un homme de théâtre (je ne trouve pas de mot juste pour me définir) assez foireux, qui n'est même pas certain d'avoir respecté le mot d'ordre beckettien : « *fail better !* ». Ce qui me paraît délicat, c'est de trouver une commune mesure, puisque nos vies sont incommensurables.

Comment nous sommes nous retrouvés dans cette *cabin* ? Je ne me souviens pas très bien ; il y a sans doute le fait que Pierre travaille avec moi (ça rapproche) qu'Odile a pensé que nous avions des choses à nous dire (pas si simple). Ces considérations mises à part, il n'est pas étonnant que j'aie été tenté de faire réagir un architecte tel que toi à cette cabane de Thoreau. Je l'ai déjà dit, cela fait partie de mes stratégies. Celle de l'invitation, invitation à réagir à un problème. Le problème, c'est Thoreau, j'allais dire Thoreau et sa cabane.

Il faut que je dise un mot sur ce retour de Thoreau dans ma tête (ma vie, mes pensées, va savoir). Ma lecture de *Walden*, ma première lecture remonte aux années soixante, à ma jeunesse, donc, mais je ne me souviens plus exactement comment je l'ai découvert. J'ai le sentiment, mais c'est peut-être erroné, que c'est TS Eliot qui m'a conduit à Thoreau, comme il m'a conduit à Auden, qui lui aussi est « revenu » bien plus tard sous forme d'un spectacle, en 2000.

À l'époque, j'étais conscient de la présence de Thoreau sur la scène intellectuelle ; je savais qui s'intéressait à lui, quels écrivains, ou Cage ou d'autres. Mais je ne parviens pas à me souvenir de ce qui m'avait marqué dans cette lecture : probablement le côté contestataire (mot d'époque) ; la critique sociale, la critique de l'aliénation, la quête d'authenticité, etc. L'écrivain aussi.

mardi 29 décembre 2009

Lyn et Victor à déjeuner ici hier. Je les aime bien ces deux-là. Un petit embarras au milieu de tout ça (potée, vin rouge, piété, feu de bois) : la proposition faite à Lyn de jouer du Marivaux de septembre à mars, la saison prochaine. Incompatibilité avec la cabane. Je ne peux évidemment pas la dissuader de gagner sa vie. Tout décidément se barre en couilles.

Emprunté, apprêté. Depuis que je ne suis plus seul *dans* ce journal, j'écris pour la galerie. C'est pathétique puisque personne ne me lira jamais. Je n'aurais pas dû accepter de livrer ces pages à J. D'un autre côté, cette lecture extérieure confère une espèce d'existence, de statut à cette activité solitaire. Mais est-il judicieux, tant qu'on y est, d'éviter la pure perte ? et cette dernière phrase, l'ai-je écrite pour moi seul ? Le maladif de tout ça.

Émission sur Lévi-Strauss. Une retransmission. Descola parle. Science et poésie. Nature et culture, one more time.

Quelqu'un (Carlo Severi ?) parle de dépassement de la pensée de la cause par celle de la forme. Poétique. À la Goethe. Ce ne serait pas un hasard si tout le cycle de mon travail depuis plus de dix ans a été inauguré par Goethe. Il s'insinue dans le *Traité 3*, puis vient le *Faust*. Et il était cohérent de continuer ces *Traités des passions* par un *Traité des formes*. Mais c'est une cohérence sur le papier (dans le discours), mais artistiquement ?

La cabane numérique : ouvrir une boîte de Pandore.

Une phrase pour cette cabane : « En s'exposant, la culture de masse occupe l'espace public si amplement et si puissamment qu'il reste de moins en moins de place pour une culture au sens politique. » Flusser toujours.

Je feuillette Flusser (« le problème de l'art aujourd'hui — et par là, plus généralement, de la vie aujourd'hui — ne réside ni dans le producteur ni

dans l'œuvre, mais dans le consommateur ») uniquement pour ne pas me mettre au travail. Mais quel travail ? Je ne veux pas voir la vérité en face : je suis fini, j'ai sans doute laissé passer ma chance. La défaite. Tout ça est derrière moi. Ici, solitude, journées de mort-vivant. Je prends un peu d'exercice et marche vers la maison de mon voisin ; au dernier moment, je rebrousse chemin. Pas envie de parler. Je cache ma honte dans cette maison, à me dépraver encore davantage. J'attends les heures des repas que je me prépare sommairement, et somnole devant les mauvais films de la télévision.

Si Thoreau tient tant à construire lui-même sa cabane, c'est pour *behandeln* encore quelque chose ; presque une dernière fois. L'homme moderne ne fait plus grand-chose de ses mains ; il appuie du bout des doigts sur des touches et joue avec des symboles (cela s'appelle-t-il penser ?). *Homo ludens*, dit Flusser. L'idée stimulante : avant la vie était un drame, maintenant elle doit être un spectacle. « Elle ne comporte plus d'actions, mais consiste en sensations. Le nouvel homme ne veut ni faire ni avoir mais vivre des expériences. Il veut apprendre, connaître et avant tout prendre du plaisir. Ne s'intéressant pas aux choses, il n'a pas de problèmes. Au lieu de quoi il a des programmes. Et pourtant, il n'en est pas moins homme : il mourra un jour et il le sait. » (102-103, « La non-chose I ») Le problème contre le programme, pas mal.

Lettre JN 1

Mais il est inutile pour le moment de reprendre les choses au commencement ; j'y reviendrai probablement. L'urgent, c'est de se mettre d'accord sur certains points, avoir un langage commun. J'appelle langage commun, le fait de parler de la même chose en même temps.

Il n'est pas indifférent que nous n'ayons l'un comme l'autre jamais traité Thoreau en idéologue. Nous nous intéressons au cas Thoreau, pour formuler cela d'une manière qui m'est familière. Ce qui déclenche cette

aventure, c'est l'intérêt pour un bonhomme, une curiosité, qu'il n'est pas indifférent de nous jeter dans les pattes actuellement, mais pas pour adhérer à ses idées, en faire un maître-penseur ou un sage dont il faudrait suivre l'exemple, dont il faudrait prendre de la graine. Nous ne planterons pas de haricots, de même qu'il est peu vraisemblable que nous construisions une cabane pour aller vivre dans les bois. Le traiter en artiste, c'est ne pas prendre tout à fait au sérieux, au sérieux, c'est-à-dire au premier degré, ce qu'il dit. Il faut avoir le sens de la métaphore en éveil, ou lui faire jouer les spectres (ce spectre qui donne mauvaise conscience aux « Irlandais », aux Américains qui ont trahi l'idéal puritain, lui, le puritain respectueux qui vient hanter l'Amérique des gratte-ciels, de la technologie, celle des villes et non des bois, etc), les spectres et pas les idéologues, du genre « le père de l'écologie américaine ». Qui veut donner mauvaise conscience à ses concitoyens mais qui le « récupèrent » pourtant comme le héraut de l'individualisme le plus radical, le chantre consommé de l'autonomie la plus absolue de l'individu. On pourrait donner une autre version : il dit bien qu'il veut rendre compte d'une expérience réelle qu'il a faite, un jeu, un programme qu'il s'est fixé, je dis : jeu, parce que cette expérience, comme une partie dans un jeu, avait une durée déterminée (ce n'est pas une expérience irréversible, il y mettra fin ; il y a eu un commencement et il y a une fin, une fin qui est le véritable commencement de l'autre expérience, la vraie, celle qui compte, le récit, le livre). D'où la dimension mythique, au sens où l'on pourrait dire que *Walden* est un texte mythique de la littérature américaine ; du coup, cette histoire de cabane n'est pas tant une expérience que l'auteur vous inviterait à faire, - à y prendre garde, il ne fait aucun prosélytisme ; il ne parle que de lui, le sujet qu'il connaît le mieux), mais c'est un mythe (*muthos*) une histoire, un récit (mais pas seulement) à lire ou à écouter. À se redire aussi. C'est à cela que je pensais, à cette dimension, quand je disais qu'il ne fallait pas le prendre au sérieux. Comment lit-on un tel mythe au XXI^e siècle ?

Autrement dit aussi, il peut nous plaire de faire entendre quelque chose de la parole de Thoreau, de faire joujou avec sa littérature, mais il ne saurait être question de lui répondre, d'y répondre, soit par une adhésion aussi bien pensante qu'hypocrite (c'est quasiment un pléonasme), soit par une vaine critique, l'architecte répliquant, par exemple, à la critique de l'architecture contenue dans *Walden*. Ou moi-même essayant de croiser le fer sur la technique (le chemin de fer ou le télégraphe). Ou aller le chercher du côté de son radicalisme, sa provocation radicale. Bref, ne pas tomber dans son piège qui serait celui du débat. Il n'aimerait pas cela ; il affirme et ne semble pas beaucoup supporter la controverse, comme tous les donneurs de leçon ou fabricants d'aphorismes.

Non, le mieux, et nous sommes, me semble-t-il d'accord là-dessus, le mieux, c'est de le laisser causer tout seul ou tout seul avec lui-même (voir infra nos stratégies élaborées pour *Second Life*). On le laisse parler, et on voit ce que cela nous fait. (cf. mythe). C'est comme une parabole aussi. Quelque chose qui doit être dit, entendu, pas nécessairement imité. Oui, la cabane (le discours de la cabane) est un mythe. Une fabulation, mais ancrée dans une expérience.

Donc nous essayons quelque chose avec ce mythe. Il faut se mettre en condition (et mettre nos spectateurs en condition) de pouvoir l'entendre, entendre la littérature, pas les idées. C'est ce que tu dis, je pense, quand tu affirmes qu'il faut les (les spectateurs) amener là-bas, -là-bas, c'est vers Walden-, les dépayser, créer une disposition d'écoute. Quel dispositif pour cette disposition ? C'est aller à Walden, mais au siècle avant-dernier, c'est-à-dire chez les morts. (Ça peut se marier assez bien avec le mythe). Spectralité, encore. Il ne s'agit pas de faire une reconstitution mimétique de HDT dans sa cabane, pourtant il faut gagner la bataille d'une reconstruction (de la cabane) et non poser comme possible une reconstitution. Quel serait le geste d'un comédien d'aujourd'hui pour se ménager un accès à Walden (*Walden*) ? Il faut travailler là-dessus. Il faut

donc construire ce geste d'y aller, dont tu parles, et ne pas croire qu'on peut y être par la simple opération du Saint Esprit, c'est-à-dire de la machine (caméra). Le théâtre doit inventer le moyen de faire parler Thoreau, comme je disais. Chaque comédien doit inventer son chemin (on peut l'aider un peu). Non pas se mettre dans la peau du personnage, mais être capable de prendre le mythe à son compte, la seule façon d'en rendre compte, comme je disais à peu près *supra*.

Cela constitue un premier mouvement, qui va poser la question de la nature scénographique et technique du dispositif. Des écrans ? Pour le moment, nous n'avons évoqué que cela.

mercredi 30 décembre 2009

Aller dans la solitude des forêts pour se faire remarquer. En ce sens le premier paragraphe de *Walden* est remarquable.

When I wrote the following pages, or rather the bulk of them, I lived alone, in the woods, a mile from any neighbor, in a house which I had built myself, on the shore of Walden Pond, in Concord, Massachusetts, and earned my living by the labor of my hands only. I lived there two years and two months. At present I am a sojourner in civilized life again.

Quand j'ai écrit les pages suivantes, ou plutôt la plupart d'entre elles, je vivais seul, dans les bois, à un mille de tout voisin, dans une maison que j'avais construite moi-même, sur les rives de l'étang de Walden, à Concord, Massachusetts, et je gagnais ma vie uniquement par le travail de mes mains. J'ai vécu là deux ans et deux mois. À présent, je suis à nouveau un hôte de la vie civilisée.

Il veut nous faire croire, mais il corrige (the bulk of them) que le texte a principalement été écrit sur place (il a donc fait cette expérience pour

l'écrire ?). Le livre n'est pas un simple compte-rendu d'une expérience, un témoignage en quelque sorte, mais l'expérience est faite à des fins littéraires (et pas seulement philosophiques ou idéologiques). Lire et écrire.

Et épater le bourgeois (celui qui vit dans le bourg):

Je n'imposerais pas tant mes affaires à l'attention de mes lecteurs si des demandes très particulières n'avaient pas été faites par mes concitoyens concernant mon mode de vie, ce que certains pourraient considérer comme impertinent, même si cela ne semble pas du tout impertinent à moi, mais, compte tenu des circonstances, très naturel et pertinent.

Oui, une certaine impertinence n'est pas pour lui déplaire. Et il veut être impertinent *pour* les villageois intrigués par ce mode de vie. C'était fait pour. Il veut qu'on s'intéresse à lui. Le livre est conçu comme une réponse à ces questions. Et tant pis pour les lecteurs qui ne s'intéresseraient pas à lui.

« *The I* » : la question du moi (je) qui se pose là, d'entrée de jeu. L'écriture, liée au problème de la sincérité du sujet qui s'exprime. « *Moreover, I, on my side, require of every writer, first or at last, a simple and sincere account of his own life.* » Mener une vie sincère, c'est vivre dans un pays lointain et ce qu'on attend d'un écrivain c'est le récit d'une vie sincère. Qu'on ne s'étonne pas alors de son acharnement à dénoncer les faux semblants. Est-ce le mot juste ? Le fait est que les hommes n'ont pas une conscience juste de ce qu'ils vivent. Ils ne se rendent pas compte de la vie désespérée qu'ils vivent, de la pénitence dans laquelle ils sont. Faire pénitence inconsciemment, c'est pire que de faire le choix de se suspendre la tête en bas au-dessus des flammes, par exemple. Il commence son livre en lançant à ses lecteurs qu'ils vivent une vie de merde, et les apostrophe en leur demandant comment ils font pour la supporter. Pire que les travaux d'Hercule.

S'ensuivent les paradoxes dont se régale Thoreau : il n'y a pire mal que d'avoir du bien, cela s'appelle l'aliénation.

jeudi 31 décembre 2009

Ça se tire.

Engourdi dans ou par ma maladie.

Ce qui de *Walden* devait me plaire dans les années 60, c'était la critique des préjugés (la critique de l'idéologie, entendue dans le sens marxiste de l'époque), bref, la critique de la servitude (involontaire, c'est-à-dire, pour une grande part inconsciente): « *It is never too late to give up our prejudices. No way of thinking or doing, however ancient, can be trusted without proof. What everybody echoes or in silence passes by as true to-day may turn out to be falsehood to-morrow, mere smoke of opinion, which some had trusted for a cloud that would sprinkle fertilizing rain on their fields.* »

Nous étions bien loin du sauvetage de la nature et de notre salut par ce sauvetage de la nature. S'agissait-il de faire son salut dans la nature ? Pas sûr mais la question du salut de la nature ne se posait pas. Ce qui sans doute m'intéressait, c'était sa façon d'interpeller les autres pour leur dire que leur vie était « impossible ». Se demander comment on arrivait à supporter l'insupportable. Une revendication de la vie, pour la vie. Mais la vie à Concord est impossible, et pourtant nul ne se révolte. Aller s'enfermer dans une cabane, s'enivrer de nature était de peu d'importance. Pure idéologie transcendantaliste, pour le coup. Il n'y avait aucune raison pour que Thoreau fût le seul à échapper à l'idéologie. Ce n'était pas un matérialiste historique (on ne pouvait lui en tenir rigueur), seule hypothèse qui lui aurait épargné son mysticisme de la Nature. Mais le mot de mysticisme peut prêter à confusion et ne pas faire droit à l'amour réel (et non pas fumeux) de Thoreau pour cette Nature, à sa curiosité inlassable qui le feront glisser de cette position transcendantaliste à une posture véritablement scientifique, son darwinisme aidant, sans aucun doute. Ou : comment Thoreau est devenu

un scientifique.

Lettre JN 1

Dois-je dans cette petite récapitulation (en souhaitant qu'elle ne tourne pas à la capitulation pure et simple, et en rase campagne, pas en forêt), faire le rappel des circonstances qui m'ont, m'avaient conduit à Thoreau, il y a de ça une quarantaine d'années ? Je ne pense pas que cela soit d'un quelconque intérêt pour l'entreprise d'aujourd'hui, si ce n'est pour distinguer les lectures de cette époque de celles de maintenant. Ce qui est certain, c'est qu'il m'est arrivé, parvenu par la littérature (mes intérêts anglo-saxons dérivant de mon travail sur TS Eliot) et non par la politique ou l'idéologie. Et même son texte sur la désobéissance civile, je n'en ai pris connaissance que plus tard, et ce ne fut pas une vraie découverte ou une révélation. Je ne me souviens de rien. Aujourd'hui, dans ce spectacle, il serait expédient de rendre à la littérature ce qui appartient à la littérature, et ne pas faire de Thoreau le seul chantre de je ne sais quelle écologie. Thoreau, le père de l'écologie américaine. Il serait sans doute le premier surpris. Au demeurant, pour lui, la Nature est encore quelque chose de sauvage, qu'il s'agit de connaître, maîtriser, apprivoiser, au moins, au moins par l'approche affective puis cognitive (Thoreau darwinien précoce). Pour nous, la Nature n'est plus de l'ordre du *wild* ; c'est nous, les hommes, qui nous sommes comportés comme des sauvages à son égard. On m'objectera que cette sollicitude récente de l'homme pour la Nature, à peine remis qu'il était de son entreprise de domination et de maîtrise, n'est pas tout-à-fait désintéressée, c'est une question de survie, et si, au passage, on peut en profiter pour inventer une idéologie nouvelle, bien culpabilisante, cela prouvera seulement que l'homme n'a pas perdu la main. La curiosité de Thoreau pour la Nature est celle que l'on a pour une inconnue. En même temps, la Nature est un spectacle digne d'être décrit, compris, et un spectacle plus excitant que celui des hommes ; dans la Nature, près de l'étang de Walden, comme

dans les monts du Massachusetts, il se passe toujours quelque chose, et quelque chose proposé à notre cerveau, une provocation à sentir, à penser.

Comme écrivain, Thoreau fait passer la nature dans le langage ; il ne veut pas du tout la préserver, ou même (ce n'est pas la même chose), ou la caresser (pour jouer les heideggériens) ; il veut la connaître (et comme on connaît aussi une femme, petit miracle de la sublimation chez ce célibataire extrême).

Maintenant, si dans les années 2000, Thoreau est ressurgi du passé, de mon passé, c'est à la faveur d'Unabomber, un autre spécialiste de la cabane. Nous eûmes le projet de faire quelque chose à partir de ce destin très singulier d'un scientifique *serial killer*. Comment m'est venu mon goût pour les existences marquées par un rapport violent avec la science et la technique (cf. Turing), une relation inscrite dans la chair (l'esprit donne au corps de quoi s'occuper, *one more time*), une pensée qui a des effets sur le corps (et même les corps, les corps des autres, quand on a affaire à un assassin). Je me souviens de la cabane d'Unabomber, installée dans un hangar du FBI, comme pièce à conviction pour le procès, installée, oui, c'est le mot : une installation, cette cabane arrachée à sa forêt et posée, sous surveillance, dans ce hangar froid, sécurisé, une prison. Cette cabane rustique dans, à l'intérieur d'un bâtiment « officiel » racontait toute une histoire. La tentation d'en faire le matériau d'un spectacle fut assez tenace, vivace ; pourtant ce spectacle ne vit pas le jour, et quand je me suis trouvé, l'an dernier dans le cas de proposer quelque chose à l'Empac, ce n'est pas Unabomber et sa cabane qui me sont venus à l'esprit, mais Thoreau qui s'est comme imposé à moi. Sur le moment je ne compris pas pourquoi, mais c'était sans doute la littérature qui m'appelait du côté de Walden.

J'ai laissé passer trop de temps pour avoir comme la primeur sur ces sujets. Depuis peu, on assiste au retour de Thoreau (pour les raisons écologistes, douteuses selon moi, mentionnées plus haut) ; depuis Clinton

au moins, cela devient, *main stream* en diable que de faire le pèlerinage, effectif ou non, à Walden.

Une parenthèse sur Unabomber : abandonner ce projet était judicieux. Sa pensée, sommaire, une fois qu'on l'a comprise, on ne peut faire que comme lui, la répéter, la rabâcher de manière paranoïaque (?). Son action (les meurtres) est difficile à aborder autrement que sur le mode d'un scénario banalement mimétique, une *story*. Ou alors il faudrait être capable de pénétrer la psychologie du *serial killer*, mais la pensée fait carapace : voir le §96 (*L'Avenir de la société industrielle*) qui justifie le meurtre (son implacable logique flanque froid dans le dos : « les groupes restreints et les individus sont incapables d'influencer la société par des écrits. Prenez l'exemple de notre groupe (FC). Si nous n'avions jamais commis d'acte de violence, et que nous ayons soumis le présent texte à un éditeur, ce dernier l'aurait probablement refusé. Au cas où il l'aurait accepté et imprimé, il aurait sans doute attiré l'attention d'un très petit nombre de lecteurs, parce qu'il est plus divertissant de regarder les amusements télévisés que de lire un essai sérieux et mesuré. Et même si notre écrit avait eu de nombreux lecteurs, la plupart d'entre eux l'auraient vite oublié, parce qu'ils se seraient trouvés bientôt submergés sous la masse des informations dont les médias bombardent leur esprit. Afin de présenter notre message avec quelque chance de produire une impression durable sur le public, nous avons dû tuer des gens. » Quelle chute ! On a envie de dire : que ne faut-il pas faire pour lancer un livre, et que Unabomber tombe cruellement dans le piège de la société médiatique qu'il dénonce ! Quelque chose de symptomatique dans ce texte : l'alibi, la justification pour ces actes violents passe par un mensonge, celui sur l'existence d'un groupe, le fameux FC, compris par le FBI comme « Fuck Computer », alors que, selon Kaczynski, cela signifiait Freedom Club, alors que le killer agissait seul...

Note : sa critique du système technologique ne se fait pas au nom d'un

vague humanisme bêlant. Il ne fait pas appel à je ne sais quelle nature humaine. C'est vraiment un Américain : c'est en tant qu'elle est attentatoire à la liberté individuelle, à l'autonomie de l'individu qu'il met en cause la technique. L'autonomie est une composante de ce qu'il nomme le « processus de pouvoir » (il faudrait voir l'expression en anglais) : objectif, effort, réalisation de l'objectif, et autonomie. A peine a-t-il mis en place cette notion de processus de pouvoir, qu'il décrit à peu près toutes les activités humaines comme activités de substitution. En ce sens on comprend qu'il n'y ait que le meurtre (et peut-être le suicide, mais le suicide est une activité à un coup) dont on puisse être certain que ce n'est pas une activité de substitution.

À l'heure où j'écris, une décennie s'achève. Goût amer. Il y a dix ans, tout était-il encore possible ? Je ne quitte pas vraiment Unabomber, je sais que je ferais mieux de m'occuper de ma cabane, de poursuivre ce projet d'une lettre à Jean Nouvel, et pourtant je pense à la manière dont le tueur (bizarre, de le qualifier ainsi) s'en prend au gauchiste, mauvaise traduction pour *leftist*, compris comme l'homme des passions tristes, l'homme du ressentiment, le dépressif. Il est significatif, curieux, pour le moins, que cet essai s'ouvre et se ferme par une critique du « gauchisme », qui n'est pas le principal responsable du système technologique. Mais le gauchiste est celui qui ne sait pas persévérer dans son être, qui ne va pas au bout de sa liberté, entravé par sa mauvaise conscience, etc. La sursocialisation et le sentiment d'infériorité sont les deux causes de cette maladie sénile de la société industrielle, le gauchisme. Symptômes : piètre estime de soi, sentiments d'impuissance, tendances dépressives, défaitisme, culpabilité, haine de soi, etc. (Etc. ? que peut-il y avoir encore ?)

Je dois être *leftist*. Ce sera le mot de la fin de cette décennie.

(Ce semestre, à peine plus de 150 000 signes. À la dérive).